# ALINE ET VALCOUR



# ALINE ET VALCOUR

OU LE

# ROMAN PHILOSOPHIQUE

Écrit à la Bastille, un an avant la Révolution de France.

TOME PREMIER

*BRUXELLES*

J.-J. GAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1883

Nam veluti pueris absinthia tetra medentes,
Cum dare conantur priùs oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus; interea perpotet amarum
Absinthiæ laticem deceptaque non capiatur,
Sed potius tali tacta recreata valescat.

Luc. lib. 4.

# AVANT-PROPOS

Le roman d'*Aline et Valcour* est un des plus curieux du trop célèbre marquis, l'ami et admirateur de Marat. Il a été écrit à une époque d'ébranlement général, alors qu'une noblesse débauchée et amollie laissait tomber de ses mains les rênes de l'État, qu'une bourgeoisie intelligente et riche, en révolte depuis deux siècles. s'imposait au pouvoir en déroute, et qu'au-dessous de tout cela, un peuple, abruti par un long servage, voué au mépris des classes aristocratiques, n'aspirait qu'à une terrible vengeance.

Cette époque d'effervescence engendra une littérature à son image, toute remplie de crimes et d'orgies. Les romans du marquis de Sade sont

en cela le reflet du temps : sa *Justine*, sa *Juliette* et sa *Philosophie dans le boudoir* sont les extrêmes limites de cette dégradation littéraire et les personnages d'*Aline et Valcour* ont les mêmes goûts cruels et dépravés. L'auteur se met en scène sous le nom de Valcour; il y retrace quelques traits de sa propre histoire. Toutefois ce roman est supérieur à sa *Justine* et à sa *Philosophie*, en ce qu'on n'y trouve pas ces tableaux répugnants qui rendent ces derniers ouvrages illisibles, même pour les gens les plus rompus à ce genre de littérature.

De Sade chargea Girouard de l'impression de son roman, en 1792. Cet imprimeur, compromis dans une conspiration royaliste, fut arrêté ainsi que de Sade. Girouard fut condamné à mort; quant à de Sade, il échappa grâce à des protestations de dévouement à la cause révolutionnaire : il rejeta la qualification de noble, se disant petit-fils d'un valet et fils d'un parvenu vaniteux ayant acheté un titre de marquis, que lui, son fils, ne voulait point porter. Cette thèse était contraire à sa supplique sous Louis XVI, alors qu'il sollicitait sa grâce, s'appuyant sur sa haute et antique noblesse et sur les illustres faits de plusieurs de ses aïeux.

Après la mort de l'imprimeur Girouard, le roman d'*Aline et Valcour* continua d'être

imprimé secrètement jusqu'au jour de son complet achèvement; ce fut alors qu'il parut avec le nom de la veuve Girouard, en 1793.

La Révolution était, en ce moment, dans toute sa violence, la tête du roi et de la reine venaient de tomber sous le couperet de la guillotine, nul n'était sûr, ni de sa fortune, ni de sa vie, et, dans ces circonstances, le roman d'*Aline et Valcour* trouva peu d'acheteurs. En 1795, Maradan acquit les exemplaires invendus, il remplaça les titres primitifs par de nouveaux titres et il changea aussi un frontispice. C'est ainsi qu'il existe deux éditions de ce livre, qui en réalité n'en sont qu'une. Le roman ne tarda pas, dès lors, à s'épuiser, et fut frappé, en 1815 et en 1825, d'une condamnation. Il est certain que sous la Révolution ces livres de débauches et de principes révolutionnaires pouvaient faire craindre le réveil de passions à peine éteintes; mais ces ouvrages, peut-être alors dangereux, n'offrent plus aujourd'hui qu'un intérêt bibliographique.

Pigoreau dans sa *Petite Bibliographie Biographie romancière,* dit que quelques extraits du roman d'*Aline et Valcour* ont été insérés dans deux autres romans publiés, l'un en 1798, sous le titre de *Valmor et Lydis,* 3 volumes in-12, l'autre en 1799, *Alzonde et Koradin,* 2 volumes

in-12; mais nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier cette allégation.

En résumé, de tous les ouvrages de de Sade, *Aline et Valcour* est celui qui caractérise le mieux cet auteur, jugé si diversement, et à ce titre nous avons cru faire une œuvre agréable aux bibliophiles en le reproduisant.

***

## *AVIS DE L'ÉDITEUR.*

*C'EST avec raison que l'on peut regarder la collection de ces lettres comme un des plus piquants ouvrages qui ait paru depuis longtemps; jamais, on peut le dire, des contrastes aussi singuliers ne furent tracés par le même pinceau, et si la vertu s'y fait adorer par la manière intéressante et vraie dont elle est présentée, assurément les couleurs effroyables dont on s'est servi pour peindre le vice ne manqueront pas de le faire détester; il est difficile de le mettre en scène sous une plus effroyable physionomie.*

*De l'assemblage de tant de différents caractères, sans cesse aux prises les uns avec les autres, devaient résulter des aventures inouïes ; aussi pouvons-nous assurer qu'aucune anecdote réelle... qu'aucun mémoire, qu'aucun roman, n'en contient de plus singulières, et nulle part, sans doute, on ne verra l'intérêt croître et se soutenir avec autant d'adresse et de chaleur. Ceux qui aiment les voyages trouveront à se satisfaire, et l'on peut les assurer que rien n'est exact comme les deux différents tours du monde, faits en sens contraire par Sainville et par Léonore.*

*Personne n'est encore parvenu au royaume de Butua, situé au centre de l'Afrique; notre auteur seul a pénétré dans ces climats barbares ; ici ce n'est plus un roman, ce sont les notes d'un voyageur exact, instruit, et qui ne raconte que ce qu'il a vu. Si par des fictions plus agréables il veut à Tamoé consoler ses lecteurs des cruelles vérités qu'il a été obligé de peindre à Butua, doit-on lui en savoir mauvais gré ? Nous ne voyons qu'une chose de malheureuse à cela, c'est que tout se qu'il y a de plus affreux soit dans*

*la nature, et que ce ne soit que dans le pays des chimères que se trouve seulement le juste et le bon.*

*Quoiqu'il en soit, le contraste de ces deux gouvernements plaira sans doute, et nous sommes bien parfaitement convaincu de l'intérêt qu'il doit produire. Nous attendons le même effet de la liaison de tous les personnages établis dans ces lettres, et du rapport plein d'art, que les uns ont avec les autres; malgré leur étonnante disproportion.*

*Leurs principes devaient être opposés comme leur physionomie, et si l'on s'est permis d'en établir de bien forts, cela n'a jamais été que pour faire voir avec quel ascendant, et en même temps avec quelle facilité le langage de la vertu pulvérise toujours les sophismes du libertinage et de l'impiété. L'idée d'adoucir, et quelques discours et quelques nuances, s'est plus d'une fois présentée, nous en convenons; mais l'aurions-nous pu sans affaiblir? Ah! quelque prononcé que soit le vice, il n'est jamais à craindre que pour ses sectateurs, et s'il triomphe il n'en fait que plus d'horreur à la vertu: rien n'est dange-*

*reux comme d'en adoucir les teintes; c'est le faire aimer que de le peindre à la manière de Crébillon, et manquer par conséquent le but moral que tout honnête homme doit se proposer en écrivant.*

*Ce que cet ouvrage a de singulier encore, c'est d'avoir été fait à la Bastille. La manière dont, écrasé par le despotisme ministériel, notre auteur prévoyait la Révolution, est fort extraordinaire, et doit jeter sur son ouvrage une nuance d'intérêt bien vive. Avec tant de droit à exciter la curiosité du public; avec un style pur, toujours fleuri, partout original ; avec la réunion dans le même ouvrage de trois genres : comique, sentimental et érotique; nous sommes bien sûrs que cette édition va nous être enlevée sur-le-champ; demandée de toutes parts, parce qu'on connaît la plume de l'auteur, à peine en pourrons-nous répandre à Paris, et nous sentons déjà le regret de ne l'avoir pas multipliée davantage. Nous exhortons ceux qui n'auront pu s'en procurer des exemplaires à prendre un peu de patience, la seconde édition est déjà sous nos presses.*

*Cependant nous aurons des critiques, des*

*contradicteurs et des ennemis, nous n'en doutons pas :*

> C'est un danger d'aimer les hommes,
> C'est un tort de les éclairer.

*Tant pis pour ceux qui condamneront cet ouvrage, et qui ne sentiront pas dans quel esprit il a été fait : esclaves des préjugés et de l'habitude, ils feront voir que rien n'agit en eux que l'opinion, et que le flambeau de la philosophie ne luira jamais à leurs yeux.*

# ESSENTIEL A LIRE

L'AUTEUR croit devoir prévenir qu'ayant cédé son manuscrit lorsqu'il sortit de la Bastille, il a été, par ce moyen, hors d'état de le retoucher; comment, d'aprés cet inconvénient, l'ouvrage écrit depuis sept ans, pourrait-il être « A L'ORDRE DU JOUR ? »

Il prie donc ses lecteurs de se reporter à l'époque où il a été composé, et ils y trouveront alors des choses bien extraordinaires ; il les invite également à ne le juger qu'aprés l'avoir bien exactement lu d'un bout à l'autre : ce n'est ni sur la physionomie de tel ou tel personnage, ni sur tel ou tel systéme isolé qu'on peut asseoir son opinion sur un livre de ce genre ; l'homme impartial et juste ne prononcera jamais que sur l'ensemble.

# ALINE ET VALCOUR

## LETTRE PREMIÈRE.

### DÉTERVILLE A VALCOUR.

*Paris, 3 juin 1778.*

Nous soupâmes hier, Eugénie et moi, chez ta divinité, mon cher Valcour... Que faisais-tu ?.. Est-ce jalousie ?.. Est-ce bouderie ?.. Est-ce crainte ?.. Ton absence fut pour nous une énigme, qu'Aline ne put ou ne voulut pas nous expliquer, et dont nous eûmes bien de la peine à comprendre le mot. J'allais demander de tes nouvelles, quand deux grands yeux bleus respirant à la fois l'amour et

la décence, vinrent se fixer sur les miens, et m'avertir de feindre... Je me tus ; peu après je m'approchai ; je voulus demander raison du mystère. Un soupir et un signe de tête furent les seules réponses que j'obtins. Eugénie ne fut pas plus heureuse ; nous ne pressâmes plus ; mais madame de Blamont soupira, et je l'entendis : c'est une mère délicieuse que cette femme, mon ami ; je doute qu'il soit possible d'avoir plus d'esprit, une âme plus sensible, autant de grâces dans les manières, autant d'aménité dans les mœurs. Il est bien rare qu'avec autant de connaissances, on soit en même temps si aimable. J'ai presque toujours remarqué que les femmes instruites ont dans le monde une certaine rudesse, une sorte d'apprêt qui fait acheter cher le plaisir de leur société. Il semble qu'elles ne veuillent avoir de l'esprit que dans leur cabinet, ou que n'en trouvant jamais assez dans ceux qui les entourent, elles ne daignent pas s'abaisser jusqu'à montrer celui qu'elles possèdent.

Mais combien est différente de ce portrait l'adorable mère de ton Aline ! En vérité, je ne m'étonnerais pas qu'une telle femme, quoique âgée de trente-six ans, fît encore de grandes passions.

Pour monsieur de Blamont, pour cet indigne

époux d'une trop digne femme, il fut tranchant, systématique, et bourru comme s'il eût siégé sur les fleurs de lis ; il se déchaîna contre la tolérance, fit l'apologie de la torture, nous parla avec une sorte de jouissance d'un malheureux que ses confrères et lui faisaient rouer le lendemain ; nous assura que l'homme était méchant par nature, qu'il n'était rien qu'on ne dût faire pour l'enchaîner ; que la crainte était le plus puissant ressort des monarchies, et qu'un tribunal chargé de recevoir des délations, était un chef-d'œuvre de politique. Ensuite il nous entretint d'une terre qu'il venait d'acheter, de la sublimité de ses droits, et surtout du projet qu'il a d'y rassembler une ménagerie, dont je te réponds bien qu'il sera la plus méchante bête.

Il arriva, quelques minutes avant de servir, une autre espèce d'individu court et carré, l'échine ornée d'un juste-au-corps de drap olive, sur lequel régnait, du haut en bas, une broderie large de huit pouces, dont le dessin me parut être celui que Clovis avait sur son manteau royal. Ce petit homme possédait un fort grand pied affublé sur de hauts talons, au moyen desquels s'appuyaient deux jambes énormes. En cherchant à rencontrer sa taille, on ne trouvait qu'un ventre ; désirait-on une idée de sa tête ? On n'apercevait qu'une perruque et une cra-

vate, du milieu desquelles s'échappait, de temps à autre, un fausset discordant qui laissait à soupçonner si le gosier dont il émanait, était effectivement celui d'un humain, ou d'une vieille perruche. Ce ridicule mortel absolument conforme à l'esquisse que j'en trace, se fit annoncer monsieur d'Olbourg.

Un bouton de rose qu'Aline, au même instant, jetait à Eugénie, vint troubler malheureusement les lois de l'équilibre que s'était imposée le personnage, pour en déduire sa révérence d'entrée. Il heurta le bouton de rose, et définitivement nous arriva par la tête. Ce choc inattendu, cet ébranlement subit des masses, avait un peu dérangé ses attraits factices : la cravate vola d'un côté, la perruque de l'autre et le malheureux ainsi répandu et dégarni, excita dans ma folle Eugénie une attaque de rire à tel point spasmodique, qu'on fut obligé de l'emporter dans un cabinet voisin où je crus qu'elle s'évanouirait... Aline se contint, le président se fâcha; monsieur de Blamont se mordait les lèvres pour ne pas éclater, et se confondait en marques d'intérêt... Deux laquais ramassèrent le petit homme qui, semblable à une tortue retournée, ne pouvait plus reprendre l'élasticité nécessaire à se rétablir sur son plat. On le remboîta dans sa perruque; la cravate fut artiste-

ment renouée ; Eugénie reparut, et l'annonce du souper vint heureusement tout remettre en ordre, en obligeant chacun à ne plus s'occuper que d'une même idée.

Les politesses marquées du président au petit homme, l'assurance ultérieure que je reçus qu'il avait cent mille écus de rente, ce que j'aurais parié sur sa figure; la contrainte d'Aline, l'air souffrant de madame de Blamont, les efforts qu'elle faisait pour dissiper sa chère fille, pour empêcher qu'on ne s'aperçût de la gêne dans laquelle elle était ; tout me convainquit que ce malheureux traitant était ton rival, et rival d'autant plus à craindre, qu'il me parut que le président en était engoué.

O mon ami, quel assemblage !.. Unir à un mortel si prodigieusement ridicule, une jeune fille de dix-neuf ans, faite comme les Grâces, fraîche comme Hébé, et plus belle que Flore ? A la stupidité même oser sacrifier l'esprit le plus tendre et le plus agréable ; adapter à un volume épais de matière l'âme la plus déliée et la plus sensible ; joindre à l'inactivité la plus lourde, un être pétri de talents, quel attentat, Valcour !.. Oh ! non, non... ou la Providence est insensible, ou elle ne le permettra jamais... Eugénie devint sombre sitôt qu'elle soupçonna le forfait. Folle, étourdie, un peu méchante même, mais prête à

donner son sang à l'amitié, elle passa rapidement de la joie à la plus extrême colère, dès que je lui eus fait part de mes soupçons... Elle regarda son amie, et des larmes coulèrent sur ses joues roses que venait d'épanouir la gaîté. Elle engagea sa mère à se retirer de bonne heure; elle n'y pouvait tenir, et si ce forfait était réel, il n'y avait rien, disait-elle en frappant des pieds, qu'elle ne fît pour l'empêcher. Mais Aline s'obstinait au silence... madame de Blamont ne faisait que soupirer quand je l'interrogeais; et nous nous retirâmes.

Voilà, mon cher Valcour, l'état dans lequel j'ai laissé les choses; tu dois à ma sincère amitié de m'instruire de tout ce que tu peux savoir de plus; attends tout de la mienne, de celle d'Eugénie, et sois convaincu que le bonheur qui s'apprête pour nous, ne peut réellement être parfait, tant que nous supposerons des obstacles à celui d'Aline et au tien.

## LETTRE II.

ALINE A VALCOUR.

*6 juin.*

De quelles expressions me servir? Comment adoucirai-je le coup qu'il faut que je vous porte ? Mes sens se troublent, ma raison m'abandonne, je n'existe plus que par le sentiment de ma douleur... Pourquoi vous ai-je vu ? pourquoi ces traits charmants ont-ils pénétré dans mon âme ? Pourquoi m'avez-vous entraînée dans l'abîme avec vous ? Hélas ! que nos instants de bonheur ont été courts ! Qui sait, grand Dieu ! qui sait quelles sont les bornes de ceux qui doivent les suivre ? Mon ami, il faut ne nous plus voir... Le voilà dit ce mot cruel ; j'ai pu le tracer sans mourir !.. Imitez mon courage. Mon père a parlé en maître, il veut être obéi. Un parti se présente, ce parti lui convient,

cela suffit ; ce n'est pas mon aveu qu'il demande, c'est son intérêt qu'il consulte, et le sacrifice entier de tous mes sentiments doit être fait à ses caprices. N'accusez point ma mère, il n'y a rien qu'elle n'ait dit, rien qu'elle n'ait fait, rien qu'elle n'imagine encore... Vous savez comme elle aime sa fille, et vous n'ignorez pas non plus les sentiments de tendresse qu'elle éprouve pour vous... Nos larmes se sont mêlées... Le barbare les a vues, et n'en a point été attendri... O mon ami ! je crois que l'habitude de juger les autres, rend nécessairement dur et cruel.

— C'est un parti convenable, madame, a-t-il dit en fureur à ma mère ; je ne souffrirai point que ma fille le manque ; d'Olbourg est mon ami depuis vingt-cinq ans, et il a cent mille écus de rente ; toutes vos petites considérations peuvent-elles balancer un argument de cette force ? Épouse-t-on par amour aujourd'hui ?.. C'est par intérêt ; ces seules lois doivent assortir les nœuds de l'hymen ; hé, qu'importe de s'aimer, pourvu qu'on soit riche ! L'amour donne-t-il de la considération dans le monde ? Non, en vérité, madame, c'est la fortune, et l'on ne vit point sans considération. D'ailleurs qu'a donc mon ami d'Olbourg pour inspirer de l'éloignement à votre fille ? (Oh, Valcour, je voudrais que vous le vissiez !) Est-ce parce que

ce n'est pas un de ces freluquets du jour, qui faisant croire à une jeune personne qu'ils en sont épris uniquement parce qu'ils la savent très riche, épousent la dot et laissent la fille ? ou peut-être ce sont les talents et l'esprit qui vous séduisent. Quoi ! parce qu'un homme aura fait quelques comédies, quelques épigrammes, qu'il aura lu Homère et Virgile, il possédera, de ce moment, tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de votre fille !

Vous voyez, mon ami, sur qui tombait ce dernier sarcasme; mais le cruel craignant que nous ne l'eussions pas encore entendu :

— Je vous prie, répliqua-t-il en colère, madame, d'écrire sur-le-champ à monsieur de Valcour que ses visites m'honorent infiniment, sans doute, mais qu'il m'obligera pourtant de les supprimer ; je ne veux pas donner ma fille à un homme qui n'a rien.

— Sa naissance, reprit ma mère, vaut mieux que la mienne.

— Je le sais bien, madame ; voilà toujours l'orgueil des filles de condition ; avec elles la naissance fait tout. Voulez-vous que ma fille éprouve avec son Valcour ce qui m'est arrivé avec vous ? Épouser du parchemin ?.. A quoi me sert, je vous prie, celui que vous m'avez donné ?.. J'aimerais mieux vingt-cinq mille

francs par an, que toutes ces généalogies, qui comme les vers phosphoriques, ne brillent que par l'obscurité, ne sont illustres que parce qu'on n'en voit pas l'origine, et dont on peut dire tout ce qu'on veut, parce que le bout manque. Valcour est d'une bonne maison, je le sais; il a de plus un puissant mérite à vos yeux, il est passionné pour les belles-lettres; mais moi, que cette considération touche fort peu... je veux de l'argent, et il n'a pas le sou. Voilà sa sentence, apprenez-la-lui, je vous le conseille.

A ces mots il a disparu, et nous a laissées, ma mère et moi, dans les larmes.

Cependant, mon ami, car il faut que je répande un peu de baume sur les blessures que je viens de faire, l'espoir n'est pas banni de mon cœur, et cette mère respectable, que j'idolâtre, et qui vous aime, me charge positivement de vous dire qu'elle ne veut pas que vous vous désespériez... Elle est presque sûre d'obtenir du temps, et dans des circonstances comme celles où nous sommes, le temps fait beaucoup. Rendez-vous donc aux ordres de mon père; ne venez plus, mais écrivez-nous. Une affaire de la plus grande importance enchaînera le président à Paris tout l'été, et je crois que ma mère obtiendra d'aller passer cette saison seule avec moi dans sa petite terre de Vertfeuille, près d'Or-

léans ; unique bien qu'elle ait apporté à mon père qui, comme vous voyez, le lui reproche assez cruellement *. Son but est d'obtenir du président de ne rien précipiter ; elle se chargera, dit-elle, de me disposer à tout, et de vaincre mes répugnances, pourvu qu'on ne presse rien, et qu'on nous laisse passer quelques mois toutes deux solitairement à Vertfeuille... Mon ami, si elle l'obtient, je vous avoue que je regarderai cela comme une demi-victoire ; le temps est tout dans d'aussi terribles crises, c'est tout avoir que d'en obtenir.

Adieu, ne vous alarmez pas, aimez-moi, pensez à moi, écrivez-moi... que je remplisse tous vos moments comme vous occupez tout mon cœur... O mon ami ! il faudrait bien peu de chose pour nous séparer à jamais ; mais ce qui me console au moins dans mon malheur, c'est la certitude où je suis qu'aucune force divine ou humaine, ne parviendrait à m'empêcher de vous aimer.

* Cette terre vaut seize mille livres de rente, elle avait été la seule dot de madame de Blamont, mais il existait dans le contrat qu'elle se marierait séparée de biens ; cette clause, et ce médiocre revenu, relativement à la fortune immense de monsieur de Blamont, étaient les deux motifs de ses reproches.

## LETTRE III.

VALCOUR A ALINE.

*7 juin.*

Oui, je l'ai lu ce mot cruel... J'ai reçu le coup qui doit briser ma vie, et toutes les facultés qui la composent ne se sont point anéanties ! O mon Aline ! quel art avez-vous donc mis à me le porter ? Vous me donnez la mort et vous voulez que je vive !.. vous détruisez l'espoir et vous le ranimez !.. non je ne mourrai point... Je ne sais quelle voix se fait entendre au fond de mon cœur... Je ne sais quel organe secret semble m'avertir de vivre et que tous les instants de la félicité ne sont pas encore éteints pour moi... non je ne sais quel il est, ce mouvement, mais je lui cède... Ne plus vous voir, Aline !.. ne plus m'enivrer, dans ces yeux que j'adore, du sentiment délicieux de mon amour !.. est-ce bien vous qui me l'ordonnez ?.. Ah ! qu'ai-je donc fait pour mériter un tel sort ?..

moi renoncer au charme de vous posséder un jour ! mais non... vous ne me le dites pas. Mon malheur accroît mon inquiétude ; il nourrit encore les chimères que vos paroles consolantes cherchent à rendre moins affreuses : il ne faut que du temps dites-vous ; du temps, Aline !.. oh ciel ! songez-vous quel il est, celui que l'on passe loin de ce qu'on aime ?.. où l'on ne peut plus entendre sa voix, où l'on ne jouit plus de ses regards ; n'est-ce pas ordonner à un homme d'exister en se séparant de son âme ?.. J'étais prévenu de ce coup fatal, Déterville m'y avait préparé... mais j'ignorais que les choses fussent si avancées, et surtout que votre père exigerait que je ne vous visse plus... Et qui donc a pu l'instruire de nos secrets? Ah ! peut-on se cacher quand on aime? S'il a dérobé nos regards, il aura surpris notre amour... que ferai-je, hélas ! pendant cette terrible absence... que voulez-vous que je devienne ? au moins si j'avais pu vous voir encore une fois avant cette funeste séparation !.. si j'avais pu vous dire combien je vous aime... il me semble que je ne vous l'ai jamais dit... oh non, je ne vous l'ai jamais dit comme je l'éprouve... et comment aurais-je réussi ? quel mot aurait pu rendre ce feu divin qui me dévore? Tantôt anéanti par la force même de ce sentiment qui m'absorbe... tantôt brûlé par vos

regards... mon âme éprouvait, sans pouvoir peindre ; toutes les expressions me paraissaient trop faibles... et maintenant je me désole d'avoir tant perdu d'occasions ou de les avoir si mal employées. Comme je vais les déplorer ces moments si courts et si doux! Aline, Aline, croyez-vous donc que je puisse vivre sans les retrouver? Et cependant vous pleurerez... votre âme sera noyée dans la douleur, et je n'en pourrai partager les angoisses!.. Qu'il ne se fasse pas au moins, ce cruel hymen... Je regarde ce que vous dites comme un serment qu'il ne se consommera jamais... le barbare, il vous sacrifie... et à quoi?.. à son ambition, à son intérêt... et il ose encore trouver des sophismes pour appuyer ses affreux systèmes!.. « L'amour, dit-il,ne fait pas le bonheur dans les nœuds de l'hymen.» Et que sont-ils donc ces nœuds quand l'amour ne les forme pas ? Un pacte mercenaire et vil, un trafic honteux de fortunes et de noms, qui n'enchaînant que les personnes, laissent les cœurs à tout le désordre du désespoir et du dépit. Que deviennent alors ces biens qu'on a recherchés ? Les ménage-t-on pour des enfants qui ne sont plus que le fruit du hasard ou de l'intérêt? On les dissipe, on les perd plus promptement encore qu'ils ne se sont acquis, et le besoin que chacun des deux a de secouer la chaîne qui le presse,

ouvre l'abîme épouvantable qui les engloutit en un jour. Où se trouve donc alors et le profit et le bonheur de ces mariages de convenance, puisque ces mêmes fortunes, qui en ont formé les nœuds, s'anéantissent ou pour les relâcher ou pour les dissoudre ?

Mais se flatter de rappeler votre père à des opinions raisonnables, c'est entreprendre de faire remonter un fleuve à sa source. Indépendamment des préjugés de son état, préjugés cruellement odieux sans doute, il a encore ceux (passez-moi le terme) d'une tête étroite et d'un cœur froid ; et l'erreur est trop chère à ces sortes de gens pour espérer de les en faire revenir.

Que madame de Blamont est respectable dans tout ceci et combien je l'adore ! quelle conduite, quelle sagesse ! quel amour pour vous ! adorez-la cette mère tendre, vous n'êtes formée que de son sang... Il est impossible, il est moralement impossible qu'une seule goutte de celui de cet homme cruel puisse couler dans vos veines... tendre et divine amie de mon cœur, que j'aime à m'imaginer quelquefois que vous n'avez reçu l'existence dans le sein de cette mère adorable que par le souffle de la divinité ; la mythologie des Grecs, n'admettait-elle pas ces sortes d'existences ? Ne les avons-nous pas reçues dans nos opinions religieuses ? Mais il eût fallu un mira-

cle... Et pour qui, grand Dieu ! pour qui la nature en fera-t-elle, si ce c'est pas pour mon Aline... N'en est-elle pas un elle-même?.. Laissez-la-moi, cette opinion, ma divine amie, elle me console... Elle ajoute, ce me semble, encore au culte que je vous dois... Oui, Aline... oui, vous êtes fille d'un dieu, ou plutôt vous êtes un dieu vous-même, et c'est par vos regards que la nature entière reçoit l'existence : vous purifiez tout ce qui vous touche, vous vivifiez tout ce qui vous entoure ; la vertu n'est douce qu'auprès de vous, on ne la connaît qu'où vous êtes ; soutenue par l'empire de la beauté, c'est sous vos traits qu'elle captive, c'est par vous qu'elle séduit ; et je ne me sens jamais si honnête que lorsque je vous approche ou que je vous quitte. Qui ranimera maintenant dans mon cœur ces sentiments qui naissent près de vous... qui me fortifiaient dans le reste de ma vie ? Mon âme va se flétrir séparée de la vôtre, elle va devenir comme ces fleurs qui se dessèchent à mesure que s'éloignent d'elles les rayons de l'astre qui les fit éclore... O ma chère Aline ! il n'est plus un instant de félicité pour moi sur la terre... Mais je vous écrirai du moins... Vous me le permettez?.. Je le pourrai... Hélas ! c'est une consolation sans doute, mais qu'elle est loin de celle que je désire... qu'elle est loin de celle qu'il me faut... Et quand

sera-t-il ce voyage ? quoi, je ne vous verrai pas avant qu'il s'entreprenne, et pour la première fois de ma vie, depuis trois ans que je vous connais, je passerais une saison entière éloigné de vous ?.. Ordre barbare !.. père cruel ! adoucissez-le, Aline, ce terrible et funeste arrêt... Que je puisse vous voir encore un seul jour... une seule heure, hélas ! je ne veux que cela pour vivre un an ; je recueillerai dans cette heure précieuse, tout ce que mon âme aura besoin de sentiments pour la faire exister des siècles... Mère adorable, souffrez que je vous implore ; c'est à vos pieds que cette grâce est demandée... Rappelez cette indulgence si active et si tendre, qui vous caractérise sans cesse ; cette bonté, cette humanité qui vous rend si sensible au sort amer de l'infortune. Hélas ! vous n'aurez jamais secouru de malheureux dont les maux fussent plus cuisants. Que la nature m'accable de tous ceux qu'elle voudra ; mais qu'elle me laisse les yeux d'Aline et son cœur... J'attends votre réponse ; je l'attends comme les criminels attendent le coup de la mort. Ah ! si je la crains, c'est que je la devine... Mais une heure, Aline... une seule heure... ou vous n'avez jamais aimé... Au moins éloignez cet homme... qu'il n'aille pas avec vous à la campagne... Je ne vous dis pas de refuser les nœuds qu'on vous

offre avec lui... Non, Aline, je ne vous le dis point ; il est de certains cas où la recommandation même est un outrage, et je crois que c'est dans celui-ci. Oui, j'ose être sûr de vous, parce que vous m'avez dit que je ne vous étais pas indifférent, et que vous ne voudriez pas arracher le cœur de votre ami.

## LETTRE IV.

ALINE A VALCOUR.

*9 juin.*

Je vous sais gré de votre résignation, mon ami, quoiqu'elle ne soit pas très entière ; n'importe, n'abusez pas de ce que je vais vous dire, mais ma reconnaissance eût été moindre si vous eussiez obéi de meilleur cœur. Que vos peines s'adoucissent, ô mon cher Valcour, par la certitude que je les partage. Je ne sais ce que ma mère a dit à son mari, mais monsieur Dolbourg n'a point reparu depuis le soir où il soupa ici, et j'ai cru lire moins de sévérité dans les yeux de mon père ; n'allez pas croire qu'il résulte de là que ses premiers projets se soient anéantis, je vous aime trop sincèrement pour laisser germer dans votre cœur une espérance qu'il ne faudrait que trop tôt perdre. Mais les choses ne seront pas, au moins, aussi pro-

chaines que je le craignais, et dans une circonstance comme celle où nous sommes, je vous le répète, c'est tout obtenir que d'avoir des délais.

Notre voyage à Vertfeuille est décidé : mon père trouve bon que nous allions, ma mère et moi, y passer la belle saison, ses affaires l'obligeant à rester tout l'été à Paris : il nous laissera seules et tranquilles ; mais je ne vous cache pas, mon ami, qu'une des clauses de cette permission est qùe vous n'y paraîtrez pas. Jugez, d'après cette sévérité, s'il serait possible de vous accorder l'heure que vous sollicitez avec tant d'instance ?

A l'envie que ma mère avait de savoir du président pour quelle raison vous lui étiez devenu, dans l'instant, si suspect, il a répondu :

« Qu'il ne s'était jamais imaginé, quand
« on vous présenta chez lui, que vous osassiez
« porter vos vues sur sa fille ; qu'au seul titre
« de connaissance et d'ami de société, il n'avait
« pas mieux demandé que de vous accueillir ;
« mais que s'étant enfin aperçu de nos senti-
« ments mutuels, cette fatale découverte l'avait
« déterminé à se choisir promptement un gendre
« qui enlevât à un séducteur sans bien l'espé-
« rance de détourner sa fille de ses devoirs, et
« qu'il n'avait rien trouvé de mieux que mon-

« sieur Dolbourg homme très riche, et son ami
« depuis longtemps. »

Ma mère très contente de l'amener peu à peu à une explication, sans combattre absolument son projet, lui a demandé les motifs de son éloignement pour vous. Le peu de fortune est devenu tout de suite son argument indestructible, et ne pouvant, disait-il, vous refuser des qualités (comme si son orgueil eût été désolé d'un aveu qu'il lui était impossible de ne pas faire) il s'est rejeté d'abord sur vos défauts, et celui qu'il vous reproche avec le plus d'amertume, est le manque d'ambition, la nonchalance étonnante dont vous êtes pour votre fortune, et le tort affreux que vous avez eu, selon lui, de quitter si jeune le service. A cela, ma mère a voulu opposer vos talents, votre amour pour les lettres, qui absorbant tout autre goût, vous a, pour ainsi dire, isolé, afin d'étudier plus à l'aise. Ici, le président, ennemi capital de tout ce qui s'appelle beaux-arts, s'est enflammé de nouveau...

— Et que font ces misères-là au bonheur de la vie ? madame, a-t-il répliqué avec humeur ; avez-vous vu, depuis que vous existez, les arts, ou même les sciences faire la fortune d'un seul homme... Pour moi, je ne l'ai pas vu : ce n'est plus, comme autrefois avec une hypothèse, un syllogisme, un sonnet ou un madrigal, qu'on se

produit dans le monde, et qu'on parvient à tout; les Horaces ne trouvent plus de Mécènes, et les Descartes ne rencontrent plus de Christines. C'est de l'argent, madame, c'est de l'argent qu'il faut. Telle est la seule clef des places et des honneurs, et votre cher Valcour n'en a point. Jeune, de l'esprit, une sorte de mérite, — remarquez, mon ami, la petite joie avec laquelle il a bien voulu vous accorder une sorte de mérite; — avec cet avantage, a-t-il continué, que ne s'avançait-il. Le temple de la fortune est ouvert à tout le monde; il ne s'agit que de ne pas se laisser repousser par la foule qui vous coudoie, et qui veut y arriver avant vous... A trente ans, avec de la figure, le nom qu'il porte, et les alliances qu'il peut réclamer, il serait aujourd'hui maréchal-de-camp, s'il l'eût voulu.

Oh! mon ami, je vous en demande pardon; mais ces reproches ne sont-ils pas mérités? N'imaginez pas que mon cœur vous les fasse. Que ne suis-je maîtresse de ma main! Que ne puis-je vous prouver à l'instant combien ces préjugés sont vils à mes yeux; mais, mon ami, cent fois vous me l'avez dit vous-même, la considération est nécessaire dans le monde, et si ce public est assez injuste pour ne vouloir l'accorder qu'aux honneurs, l'homme sage qui conçoit l'impossibilité de vivre sans elle, doit

donc tout faire pour acquérir ce qui la mérite.

Ne serait-il pas entré un peu de dégoût, un peu de misanthropie dans cette insouciance qui vous est reprochée? Je veux que vous m'éclaircissiez tout cela, mais non pas en vous justifiant; songez que vous parlez à la meilleure amie de votre cœur.

## LETTRE V.

VALCOUR A ALINE.

12 *juin*.

OUI, mon Aline, j'ai tort, et vous me le faites sentir; la confiance est la plus douce preuve de l'amour, et j'ai l'air de vous l'avoir refusée, en ne vous racontant pas les malheurs de ma vie ; mais ce silence de ma part, depuis le temps que je vous connais, a sa source dans deux principes que vous ne blâmerez pas : la crainte de vous ennuyer par des récits qui n'intéressent que moi, et la vanité qui souffre à les faire. On voudrait s'élever sans cesse aux yeux de ce qu'on aime, et l'on se tait quand ce qu'on peut dire de soi, n'a rien qui doive nous flatter. Si le sort m'eût lié avec toute autre, peut-être eussé-je eu moins d'orgueil ; mais vous sûtes m'en inspirer tant, dès que je crus vous avoir rendue sensible, que vous me fîtes,

dès ce moment, rougir de moi-même et de mon audace à placer dans vos fers un esclave aussi peu fait pour vous. Je me sentais si loin de ce qu'il fallait être pour vous mériter; et j'aimai mieux vous laisser croire que j'en étais digne, que de vous montrer votre erreur.

Maintenant vous exigez des aveux que je voulais taire ; ne vous en prenez qu'à vous, s'il s'y rencontre des motifs de me moins estimer, et que ma franchise ou mon obéissance me fasse retrouver dans votre cœur ce que la vérité m'y fera perdre. Toutes mes fautes précèdent l'instant où je vous ai vue pour la première fois. Hélas ! c'est mon unique excuse; je n'ai plus connu que l'amour et la vertu depuis cette heureuse époque; et comment eussé-je osé depuis souiller par des écarts le cœur où régnait votre image?

### Histoire de Valcour.

Je vous parlerai peu de ma naissance ; vous la connaissez : je ne vous entretiendrai que des erreurs où m'a conduit l'illusion d'une vaine origine dont nous nous enorgueillissons presque toujours avec d'autant moins de motifs, que ce bienfait n'est dû qu'au hasard.

Allié, par ma mère, à tout ce que le royaume avait de plus grand ; tenant, par mon père, à

tout ce que la province de Languedoc pouvait avoir de plus distingué ; né à Paris dans le sein du luxe et de l'abondance, je crus, dès que je pus raisonner, que la nature et la fortune se réunissaient pour me combler de leurs dons ; je le crus, parce qu'on avait la sottise de me le dire, et ce préjugé ridicule me rendit hautain, despote et colère ; il semblait que tout dût me céder, que l'univers entier dût flatter mes caprices, et qu'il n'appartenait qu'à moi seul et d'en former et de les satisfaire ; je ne vous rapporterai qu'un seul trait de mon enfance, pour vous convaincre des dangereux principes qu'on laissait germer en moi avec tant d'ineptie.

Né et élevé dans le palais du prince illustre auquel ma mère avait l'honneur d'appartenir et qui se trouvait à peu près de mon âge, on s'empressait de me réunir à lui, afin qu'en étant connu dès mon enfance, je pusse retrouver son appui dans tous les instants de ma vie ; mais ma vanité du moment, qui n'entendait encore rien à ce calcul, s'offensant un jour dans nos jeux enfantins de ce qu'il voulait me disputer quelque chose, et plus encore de ce qu'à de très grands titres, sans doute, il s'y croyait autorisé par son rang, je me vengeai de ses résistances par des coups très multipliés, sans qu'aucune considération m'arrêtât, et sans qu'autre chose que la

force et la violence pussent parvenir à me séparer de mon adversaire.

Ce fut à peu près vers ce temps que mon père fut employé dans les négociations; ma mère l'y suivit, et je fus envoyé chez une grand'mère en Languedoc, dont la tendresse trop aveugle nourrit en moi tous les défauts que je viens d'avouer.

Je revins faire mes études à Paris, sous la conduite d'un homme ferme et de beaucoup d'esprit, bien propre sans doute à former ma jeunesse, mais que, pour mon malheur, je ne gardai pas assez longtemps. La guerre se déclara: empressé de me faire servir, on n'acheva point mon éducation, et je partis pour le régiment où j'étais employé, dans l'âge où, naturellement encore, on ne devrait entrer qu'à l'Académie.

Puisse-t-on réfléchir sur le vice dominant de nos principes modernes, puisse-t-on voir que l'objet essentiel n'est pas d'avoir de très jeunes militaires, mais d'en avoir de bons; et qu'en suivant le préjugé actuel, il est parfaitement impossible que cette classe de citoyens si utile puisse jamais être parfaite, tant qu'il ne sagira que d'y entrer jeune, sans savoir si l'on a ce qu'il faut pour y être admis, et sans comprendre qu'il est impossible de posséder les vertus nécessaires dès qu'on ne donnera pas aux jeunes aspi-

rants la possibilité de les acquérir par une éducation longue et parfaite.

Les campagnes s'ouvrirent, et j'ose assurer que je les fis bien. Cette impétuosité naturelle de mon caractère, cette âme de feu que j'avais reçue de la nature, ne prêtait qu'un plus grand degré de force et d'activité à cette vertu féroce que l'on appelle courage, et qu'on regarde bien à tort, sans doute, comme la seule qui soit nécessaire à notre état.

Notre régiment, écrasé dans l'avant-dernière campagne de cette guerre, fut envoyé dans une garnison en Normandie; c'est là que commence la première partie de mes malheurs.

Je venais d'atteindre ma vingt-deuxième année ; perpétuellement entraîné jusqu'alors par les travaux de Mars, je n'avais ni connu mon cœur, ni soupçonné qu'il pût être sensible. Adélaïde de Sainval, fille d'un ancien officier retiré dans la ville où nous séjournions, sut bientôt me convaincre, que tous les feux de l'amour devaient embraser aisément une âme telle que la mienne; et que s'ils n'y avaient pas éclaté jusqu'alors, c'est qu'aucun objet n'avait su fixer mes regards. Je ne vous peindrai point Adélaïde; ce n'était qu'un seul genre de beauté qui devait éveiller l'amour en moi, c'était toujours sous les mêmes traits qu'il devait pénétrer mon

âme, et ce qui m'enivra dans elle était l'ébauche des beautés et des vertus que j'idolâtre en vous. Je l'aimais, parce que je devais nécessairement adorer tout ce qui avait des rapports avec vous ; mais cette raison qui légitime ma défaite, va faire le crime de mon inconstance.

L'usage est assez dans les garnisons de se choisir chacun une maîtresse, et de ne la regarder malheureusement que comme une espèce de divinité qu'on déifie par désœuvrement, qu'on cultive par air, et qui se quitte dès que les drapeaux se déploient. Je crus d'abord de bonne foi que ce ne pourrait jamais être ainsi que j'aimerais Adélaïde ; la manière dont je l'en assurai, la persuada; elle exigea des serments, je lui en fis ; elle voulait des écrits, j'en signai, et je ne croyais pas la tromper. A l'abri des reproches de son cœur, se croyant peut-être même innocente, parce qu'elle couvrait sa faiblesse de tout ce qui lui semblait fait pour la légitimer, Adélaïde céda, et j'osai la rendre coupable, ne voulant que la trouver sensible.

Six mois se passèrent dans cette illusion sans que nos plaisirs eussent altéré notre amour; dans l'ivresse de nos transports, un moment même nous voulûmes fuir ; incertains de la liberté de former nos chaînes, nous voulûmes aller les serrer ensemble au bout de l'univers...

La raison triompha ; je déterminai Adélaïde, et dès ce moment fatal il était clair que je l'aimais moins. Adélaïde avait un frère capitaine d'infanterie que nous espérions mettre dans nos intérêts... on l'attendait, il ne vint point. Le régiment partit, nous nous fîmes nos adieux, des flots de larmes coulèrent; Adélaïde me rappela mes serments, je les renouvelai dans ses bras... et nous nous séparâmes.

Mon père m'appela cet hiver à Paris, j'y volai : il s'agissait d'un mariage ; sa santé chancelait, il désirait me voir établi avant de fermer les yeux ; ce projet, les plaisirs, que vous dirai-je enfin ! cette force irrésistible de la main du sort qui nous porte toujours malgré nous où ses lois veulent que nous soyons ; tout effaça peu à peu Adélaïde de mon cœur. Je parlai pourtant de cet arrangement à ma famille ; l'honneur m'y engageait, je le fis; mais le refus de mon père légitimèrent bientôt mon inconstance ; mon cœur ne me fournit aucune objection, et je cédai, sans combattre, en étouffant tous mes remords. Adélaïde ne fut pas longtemps à l'apprendre... Il est difficile d'exprimer son chagrin ; son amour, sa sensibilité, sa grandeur, son innocence, tous ces sentiments qui venaient de faire mes délices, arrivaient à moi en traits de flamme, sans qu'aucun parvînt à mon cœur.





Deux ans se passèrent ainsi filés pour moi par les mains des plaisirs, et marqués pour Adélaïde par le repentir et le désespoir.

Elle m'écrivit un jour qu'elle me demandait pour unique faveur de lui assurer une place aux carmélites ; de lui mander aussitôt que j'aurais réussi ; qu'elle s'échapperait de la maison de son père, et viendrait s'ensevelir toute vivante dans ce cercueil qu'elle me priait de lui préparer.

Parfaitement calme alors, j'osai répondre quelques plaisanteries à cet affreux projet de la douleur, et rompant enfin toutes mesures, j'exhortai Adélaïde à oublier dans le sein de l'hymen les délires de l'amour.

Adélaïde ne m'écrivit plus. Mais j'appris trois mois après qu'elle était mariée ; et dégagé par là de tous mes liens, je ne songeai plus qu'à l'imiter.

Un événement terrible pour moi vint déranger tous mes projets ; il semblait que le ciel voulût déjà venger Adélaïde des malheurs où je l'avais plongée. Mon père mourut, ma mère le suivit de près, et je me vis à vingt-cinq ans seul abandonné dans le monde à tous les malheurs, à tous les accidents qui suivent ordinairement un jeune homme de mon caractère, que de faux amis perdent, que l'expérience n'éclaire pas encore, et qui, pour comble d'aveuglement, ose

trop souvent prendre pour un bonheur l'événement qui le rend maître de lui, sans réfléchir, hélas ! que les mêmes freins qui le captivaient, servaient aussi à le soutenir, et qu'il n'est plus, dès qu'ils se brisent, que comme ces plantes légères, dégagées par la chute du peuplier antique qui protégeait leurs jeunes élans, et qui bientôt expirent elles-mêmes faute de soutiens. Non seulement je perdais des parents chers et précieux ; non seulement je n'avais plus d'appui sur la terre, mais tout s'éclipsait, tout s'anéantissait avec eux ; cette vaine gloire qui m'avait séduit ne devint plus qu'une ombre qui s'évanouit avec les rayons qui la modifiaient. Les adulateurs fuirent, les places se donnèrent, les protections se perdirent, la vérité déchira le voile qu'étendait la main de l'erreur sur le miroir de la vie, et je m'y vis enfin tel que j'étais.

Je ne sentis pas pourtant tout à coup mes pertes, il fallait l'affreuse catastrophe qui m'attendait pour m'en convaincre. Aline, Aline, permettez que mes larmes coulent encore sur les cendres de ces parents chéris ; puissent mes regrets éternels les venger de cette voix funeste et involontaire, qui osa crier au fond de mon âme : « Que regrettes-tu, tu es libre ? » Oh, juste ciel ! qui put l'inspirer cette voix barbare, quel est donc le sentiment cruel et faux qui l'a fait

naître ? Où trouve-t-on des amis dans le monde qui puissent nous tenir lieu d'un père et d'une mère ? quels gens prendront à nous un intérêt plus réel et plus vif ? qui nous excusera ? qui nous conseillera ? qui tiendra le fil, dans ce dédale obscur où nous entraînent les passions ? Quelques flatteurs nous égareront ; de faux amis nous tromperont. Nous ne trouverons sous nos pas que des pièges, et nulle main secourable ne nous empêchera d'y tomber.

Il était essentiel d'aller mettre un peu d'ordre dans les biens de mon père, très loin de son séjour, très diminués par les dépenses où l'avaient entraîné les années qu'il avait passées dans les négociations ; mon intérêt m'obligeait, avant de songer à aucun établissement, à me rendre fort vite en Languedoc, pour prendre au moins quelque connaissance de ce qui pouvait me revenir. J'obtiens un congé, et j'y vole.

La magnificence de la ville de Lyon, qui se trouvait sur mon passage, m'engagea pour l'admirer à y séjourner quelques semaines : le hasard qui me fit rencontrer d'anciennes connaissances, acheva d'assurer et d'égayer ce projet, et nous y partagions ensemble les plaisirs qu'offre cette fière rivale de Paris, lorsqu'un soir, en sortant du spectacle, un de mes amis, me nommant très haut par mon nom, me proposa d'aller souper

chez l'intendant, et se perdit dans la foule avant que j'eusse le temps de lui répondre.

A ce nom de Valcour, un officier, vêtu de blanc, et qui paraissait sortir du même endroit que nous, m'aborde le chapeau sur les yeux, et me demande avec beaucoup de trouble s'il a bien entendu, et si c'est bien Valcour que l'on me nomme.

Peu disposé à répondre honnêtement à une question faite avec tant de brusquerie et de hauteur, je lui demande fièrement à mon tour, quel est le besoin qu'il a d'éclaircir un tel fait ?

— Quel besoin, monsieur ? le plus grand.

— Mais encore ?

— Celui de réparer l'outrage fait à une famille honnête par un homme de ce nom ; celui de laver dans le sang de cet homme, ou dans le mien, la vertu d'une sœur chérie... Répondez, ou je vous regarde comme un malhonnête homme.

— Je vous connais, et je vous entends ; vous êtes le frère d'Adélaïde ?

— Oui, je le suis, et depuis l'instant fatal qui nous l'a ravie...

— Qu'entends-je? elle n'est plus ?

— Non, cruel, tes indignes procédés lui ont plongé le poignard dans le cœur, et depuis ce



moment je te cherche pour arracher le tien, ou mourir sous tes coups : viens, suis-moi ; je me reproche tous les instants où ma vengeance est retardée.

Nous gagnâmes promptement les derrières de la comédie ; nous traversâmes le Rhône, et nous enfonçant dans les promenades qui sont sur l'autre rive en face de la ville, nous nous disposions à nous battre, lorsque ne pouvant tenir à l'intérêt puissant que m'inspirait encore cette malheureuse maîtresse :

— Sainval, dis-je avec la plus grande émotion, je vous satisfais ; si le sort est juste, peut-être le serez-vous bientôt davantage ; car je suis le coupable, et c'est à moi de périr : mais ne me refusez pas de m'apprendre, avant que nous ne nous séparions pour jamais, la fatale histoire de cette fille respectable... que j'ai trompée, je l'avoue ; mais qui ne peut cesser de m'être chère.

— Ingrat, me répondit Sainval, elle est morte en t'adorant ; elle est morte en suppliant le ciel de ne jamais punir ton crime. Elle avait avoué à mon père la faute où tu sus l'entraîner : il venait de la contraindre à l'ensevelir dans les bras d'un époux... Obsédée par toute une famille, l'infortunée venait d'obéir... Elle n'a pu résister à la violence du sacrifice. Chaque jour, chaque

instant l'entraînait à la mort, et elle en a reçu le coup dans mes bras. Depuis cette époque fatale, je n'ai cessé de te chercher partout. J'ai suivi tes pas dans cette ville, incertain de t'y rencontrer. Je t'y trouve, presse-toi de me convaincre que tu ne joins pas au moins la lâcheté à la plus barbare séduction.

Nous nous battîmes; le combat fut court : Sainval avait plus de courage que d'adresse, et plus de raison que de bonheur. Il cède sous les premiers coups que je lui porte, et j'ai la douleur de le renverser mort à mes pieds. A peine m'en suis-je convaincu que je m'élance en larmes sur le corps sanglant de ce malheureux jeune homme, dont les traits, dont la voix venaient de me rappeler si douloureusement sa malheureuse sœur. Dieu barbare! est-ce ainsi qu'éclate ta justice? n'étais-je pas le seul coupable ?.. n'était-ce pas à moi de succomber... Et me relevant en délire :

« Vil assassin, me dis-je à moi-même, va combler ton affreuse victoire ; ce n'est pas assez que ton lâche abandon l'ait précipitée dans le cercueil; il faut encore que tu arraches la vie à son malheureux frère. Triomphe affreux ! remords déchirants! Va, cours, dans le transport qui t'agite, va joindre à toutes tes victimes le chef infortuné de cette honnête famille... Il

respire... Cet unique enfant pouvait seul le consoler de la perte d'une fille qu'il idolâtrait, ta cruauté vient de le lui ravir; achève, va lui percer le flanc ». Et je me précipitais encore sur ce cadavre sanglant, et je cherchais à le ranimer, à lui rendre le souffle de la vie aux dépens même de celle que j'aurais voulu lui sacrifier.

Il n'était plus temps... je me lève égaré ; je porte mes pas au hasard; on avait entendu le bruit du combat. On me vit fuir ; on me poursuit, on m'atteint, on m'arrête, et l'on me mène en diligence chez le commandant de la ville. Mon désordre, mes habits ensanglantés, le rapport certain d'un homme mort, une lettre trouvée sur monsieur de Sainval, par laquelle son père lui ordonnait de me chercher jusqu'aux extrémités du monde; tout disposa monsieur de *** qui commandait pour lors à Lyon, à des précautions et à de la sévérité.

— Quelque grave que soit votre affaire, monsieur, me dit néanmoins avec honnêteté ce militaire, je vais agir avec vous comme je le ferais avec mon propre fils. Vous aurez pour votre séjour une maison royale, et j'irai demain vous y recommander moi-même : je vais tout assoupir avec le plus grand soin. Si d'ici à trois mois rien n'éclate, votre liberté vous sera rendue ; mais il faut dans le cas contraire, que je vous aie abso-

lument sous la main, afin que, si le tribunal ou la famille du mort venait à poursuivre, je puisse au moins prouver que j'ai fait mon devoir. Cependant, soyez tranquille ; je vais employer tant de soins pour tout anéantir, que vous serez, j'espère, bientôt maître de vos actions.

Il sortit à ces mots pour donner des ordres; et l'on me conduisit au château de Pierre-en-Cise, dans lequel il avait désiré que fût ma destination particulière, pour être plus à même de disposer secrètement de moi, et d'une manière qui pût m'être agréable.

Je ne vous rendrai point ce qui se passa dans on âme, en arrivant dans ce lieu fatal : quelques politesses que je reçusse de l'officier qui y commandait, toute l'horreur de ma position se présenta d'abord à mes yeux... Les premiers effets de mon désespoir firent frémir ceux qui m'entouraient : il n'y eut sorte de moyens que je ne cherchasse pour m'arracher la vie. Qu'il est heureux de rencontrer dans de semblables circonstances un homme d'esprit, et qui connaisse le cœur humain ! On ne peut exprimer ce que fit pour me calmer le respectable mortel entre les mains duquel mon heureux sort m'avait fait tomber... Tantôt il s'adressait à ma raison, tantôt il intéressait mon cœur, et tirant toujours du sien les arguments qu'il employait, il sut me

rendre à moi-même et à la vie que je perdais infailliblement sans son secours.

O vous, vils mercenaires, qui, dans des places semblables, ne regardez ceux qu'on vous confie que comme des animaux dont le sang doit vous engraisser... qui les tourmenteriez, qui les feriez expirer si l'on vous dédommageait amplement de leur perte ; en jetant vos regards sur le vertueux ami dont je parle, apprenez que ce même poste où vous ne trouvez à exercer que des vices, peut vous offrir la jouissance de mille vertus ; mais il faut une âme et de l'esprit pour le sentir, au lieu que la nature en courroux, qui ne vous a créés que pour le malheur des autres, ne mit en vous que de l'avarice et de la stupidité.

Un mois se passa sans qu'on parlât de cette affaire ; mes gens étaient toujours dans l'hôtel où j'étais descendu, et s'y tenaient, par mes ordres, renfermés dans le plus grand mystère. Enfin, le commandant de la ville parut...

— Rien ne transpire, me dit-il ; j'ai fait inhumer monsieur de Sainval le plus secrètement que j'ai pu : c'est par un avis détourné que j'ai fait part de sa mort à son père sans lui expliquer la cause qui l'a fait descendre au tombeau... J'ai serré les papiers trouvés sur lui ; ils ne paraîtront pas que je n'y sois contraint... Voilà tous

les services que j'ai pu vous rendre... je les continuerai... Sortez cette nuit sans éclat, et de cette prison et de la ville... Vos gens, votre chaise et un passeport vous attendent à la première poste qui est sur la route de Genève... Rendez-vous à cette poste à pied et sans bruit ; passez de là en Suisse ou en Savoie, et si vous m'en croyez, restez-y caché jusqu'à ce que vos amis vous aient mandé de Paris quelle tournure a prise votre affaire. Il ne me reste plus que ma bourse à vous offrir : usez-en comme de la vôtre...

— Oh ! monsieur, répondis-je en me jetant dans les bras de ce chef respectable, et refusant cette dernière offre, par où ai-je pu mériter tant de bontés?.. Quel motif vous engage ainsi à servir l'infortune?..

— Mon cœur, me répondit monsieur de ***, il fut toujours l'asile des malheureux, et toujours l'ami de ceux qui vous ressemblent.

Vous jugez de ma reconnaissance, Aline, je ne vous la peindrais que faiblement ; j'embrasse les deux fidèles amis que mon heureuse étoile vient de me faire rencontrer ; je gagne au plus vite le rendez-vous qui m'est indiqué ; j'y trouve mes gens ; je m'élance en larmes dans ma voiture ; je laisse à mon valet de chambre le soin de tout ; je lui nomme Genève, nous volons, et je m'anéantis dans mes pensées.

Vous imaginez, sans doute, aisément combien cette malheureuse affaire, quelque bonne tournure qu'elle prît, nuisait cependant à ma fortune ; il me devenait impossible d'aller prendre connaissance de mon bien, impossible de me rendre à l'expiration de mon congé, plus impossible encore de publier les motifs de ma fuite, de peur de faire éclater ce qui m'y contraignait. Les gens d'affaires allaient dévaster mon bien ; le ministre allait nommer à mon emploi : ces deux cruelles infortunes étaient pourtant les moins terribles à craindre ; car si je reparaissais, malgré tout cela, quel sort affreux pouvait m'attendre ?

Mon premier soin, en arrivant à Genève, fut d'écrire à Déterville, le seul ami réel que je possédasse. Sa réponse cadrait on ne saurait mieux avec les conseils de monsieur de ***. Rien ne transpirait, disait-il ; mais on était dans un instant de rigueur sur les duels, et dussé-je tout perdre, il valait mille fois mieux pour moi m'exposer à ce sort, que de risquer une prison peut-être perpétuelle, en reparaissant avant qu'il ne fût bien sûr qu'il n'y eût aucun danger.

Cet avis me paraissait trop sage pour ne pas être suivi, et je priai Déterville de m'écrire régulièrement tous les mois à Genève, d'où je ne me proposai point de sortir, n'ayant pas assez

de fonds pour voyager. Je renvoyai une partie de mes gens, après leur avoir fait promettre le secret, et j'attendis en paix ce qu'il plairait au ciel de décider pour moi. Ce fut pendant ce cruel désœuvrement que le goût de la littérature et des arts vint remplacer dans mon âme cette frivolité, cette fougue impétueuse qui m'entraînait auparavant dans des plaisirs, et bien moins doux, et bien plus dangereux. Rousseau vivait, je fus le voir ; il avait connu ma famille ; il me reçut avec cette aménité, cette honnêteté franche, compagnes inséparables du génie et des talents supérieurs ; il loua, il encouragea le projet qu'il me vit former de renoncer à tout pour me livrer totalement à l'étude des lettres et de la philosophie ; il y guida mes jeunes ans, et m'apprit à séparer la véritable vertu des systèmes odieux sous lesquels on l'étouffe...

— Mon ami, me disait-il un jour, dès que les rayons de la vertu éclairèrent les hommes, trop éblouis de leur éclat, ils opposèrent à ses flots lumineux les préjugés de la superstition, il ne lui resta plus de sanctuaire que le fond du cœur de l'honnête homme. Déteste le vice, sois juste, aime tes semblables, éclaire-les ; tu la sentiras doucement reposer dans ton âme, et te consoler chaque jour de l'orgueil du riche et de la stupidité du despote.

Ce fut dans la conversation de ce philosophe profond, de cet ami véritable de la nature et des hommes, que je puisai cette passion dominante qui m'a depuis toujours entraîné vers la littérature et les arts, et qui me les fait aujourd'hui préférer à tous les autres plaisirs de la vie, excepté celui d'adorer Aline. Eh! qui pourrait renoncer à ce plaisir dès qu'il le connaît! Celui qui peut fixer ses regards sur elle sans frissonner du trouble de l'amour, ne mérite plus la qualité d'homme; il la déshonore et l'avilit dès qu'il n'est plus sensible à de tels charmes.

Les lettres de Déterville étaient cependant toujours à peu près les mêmes; rien ne transpirait, mais mon absence étonnait tout le monde, et beaucoup de gens se permettaient d'en raisonner d'une manière aussi fausse que pleine de calomnie. Mon ami savait que le trouble s'était mis dans mes biens; il était presque sûr que ma compagnie allait être donnée, et malgré tout cela il m'exhortait vivement à ne pas sortir de mon asile. Enfin ce dernier malheur arriva: j'écrivis pour le prévenir; je prétextai un voyage indispensable à l'étranger, une succession essentielle à recueillir.

Toutes mes ressources furent vaines, et le ministre nomma à mon emploi.

Voilà, ma chère Aline, voilà les cruelles rai-

sons qui motivent le reproche peu mérité que me fait votre père, reproche d'autant plus injuste, qu'il ignore les raisons qui me contraignent à le recevoir. Entre-t-il dans ce malheur quelque chose qui puisse me faire perdre votre estime, ou qui puisse m'aliéner la sienne? J'ose en douter.

Deux ans d'exil volontaire s'étant écoulés, je crus pouvoir me rapprocher de mes biens. Je partis pour le Languedoc; mais que trouvai-je, hélas! Des maisons démolies; des droits usurpés; des terres incultes; des fermes sans régisseurs, et partout du désordre, de la misère et du délabrement. Deux mille écus de rente furent tout ce qu'il me fut possible de recueillir des quatre fonds qui valaient jadis plus de cinquante mille livres annuelles. Il fallut bien se contenter, et hasarder de reparaître enfin. Je l'ai fait sans aucun risque; et il devient chaque jour plus que probable que je ne serai jamais poursuivi pour ce duel. Mais cette catastrophe affreuse n'en sera pas moins toute ma vie gravée en traits de sang dans mon cœur. Mon emploi n'en est pas moins donné, mes biens n'en sont pas moins dévastés... tous mes amis n'en sont pas moins perdus... Malheureux que je suis! est-ce donc après tant de revers que j'ose prétendre à la divinité que j'adore?.. Aline, oubliez-moi...

abandonnez-moi... méprisez-moi... ne voyez plus dans votre amant qu'un téméraire indigne des vœux qu'il ose former. Mais si vous me tendez une main secourable, si vous accordez quelque retour au sentiment dont je brûle pour vous, ne jugez pas mon cœur sur les travers de ma jeunesse, et ne redoutez pas l'inconstance où vous avez allumé les feux de l'amour. Il est aussi impossible de cesser de vous aimer, qu'il l'est de se défendre de vous; mon âme, uniquement modifiée par les impressions de vos traits, ne peut plus se soustraire à leur empire, et l'on m'arracherait plutôt mille fois la vie qu'on ne détruirait mon amour. J'attends mon arrêt et mon pardon... Aline, Aline, j'attends tout de votre pitié.

## LETTRE VI.

ALINE A VALCOUR.

*Ce 15 juin.*

O mon ami ! combien vos aveux me touchent ! Que votre constance m'est chère !.. Moi, vous abandonner... vous délaisser : cruel !.. Ah ! plus vous avez été malheureux, plus mon âme se livre au plaisir de vous aimer ! C'est moi, mon ami, c'est moi que le ciel choisit pour adoucir vos maux ; c'est par ma main qu'ils seront tous calmés... Ah ! Valcour ! combien vous me devenez cher depuis que je connais votre infortune. Ce n'est pas que vous n'ayez quelques torts... mais vous les sentez trop vivement pour que je doive vous les reprocher. Vous avez été faible... vous avez été inconstant, peut-être même séducteur ; mais vous avez été courageux et noble, tous ces revers vous ont

plongé dans un abîme dont ma tendresse et les soins de ma mère veulent absolument vous retirer... Non, je ne suis pas jalouse d'Adélaïde, je la plains de toute mon âme, elle intéresse bien vivement mon cœur. Mais je ne crains plus qu'elle règne dans le vôtre, et je suis assez glorieuse pour être sûre de l'occuper tout entier.

Votre lettre a fait pleurer ma mère... Elle vous embrasse... elle est bien aise de savoir ce qui vous regarde... Et sans vous compromettre en rien, elle aura du moins, dit-elle, des armes pour vous défendre ; soyez bien sûr qu'elle en usera.

Je ne vous écris qu'un mot. Nous partons, écrivez-nous dès les premiers jours du mois prochain.

Vous ferez vos lettres de manière à ce qu'elles puissent se lire haut. Sans vous interdire pourtant la liberté d'insérer de temps en temps un petit billet pour moi, et dans lequel vous ne m'entretiendrez que du sentiment qui nous flatte ; ma mère qui connaît vos vues, et qui les approuve, me remettra ces billets fidèlement. Si vous avez quelque chose de plus secret à me dire, vous l'adresserez à Julie : cette fille qui me sert depuis son enfance, vous aime, dit-elle, comme si vous deviez devenir son maître un jour. Cela serait-il possible, mon ami ? Je ne sais,

mais j'ai des pressentiments qui quelquefois me consolent, par leur illusion délicieuse, des chagrins de la réalité.

Nous emmenons Folichon *. Comment ne l'aimerais-je pas, quand c'est vous qui l'avez élevé? Ce charmant animal vous chérit à tel point, que chaque fois qu'on vous annonce, il semble que l'espoir et la joie animent alors ses traits; et quand son erreur est dissipée, il se rendort sur mes genoux avec un gros soupir, qui me le fait baiser mille fois.

* Petit épagneul de la plus rare espèce, que Valcour avait donné à Aline. Il l'avait dressé à apporter à sa maitresse un échaudé qui contenait un billet : Aline le recevait, lui en remettait un autre également rempli d'un billet que l'épagneul rapportait à son maître, avec la même fidélité. Ils s'écrivirent ainsi pendant deux ans, couvrant cette feinte innocente, de l'adresse et de la sobriété du petit chien, qui portait et rapportait ainsi sans endommager nullement un objet qui devait si bien aiguillonner sa gourmandise.

## LETTRE VII.

DÉTERVILLE A VALCOUR.

*Paris, 17 juin.*

Si quelque chose peut adoucir les tourments d'une âme honnête et sensible comme la tienne, mon cher Valcour, c'est la satisfaction de ceux qui te sont chers : j'ose à ce titre t'apprendre mon mariage avec Eugénie. Toutes les difficultés qui nous séparaient sont vaincues, et dans vingt-quatre heures je serai le plus heureux des époux : je n'ose pas dire des hommes, ta félicité manque à la mienne ; et je ne pourrai jamais me croire véritablement heureux, tant que le meilleur de mes amis sera dans l'infortune. Mais j'attends beaucoup pour toi des délais qu'obtient madame de Blamont. Elle t'aime ; sa fille t'adore ; espère tout du cœur de ces deux charmantes femmes. Tu sais qu'Eu-

génie, sa mère et moi, nous sommes du voyage de Vertfeuille ; juge si nous nous en occuperons, et si nous ne chercherons pas tous les moyens possibles d'avancer ton bonheur. Sois bien certain, mon cher Valcour, qu'il ne sera question que de cela. Mais je t'exhorte au courage et à la patience. Oter de la tête d'un robin une idée dont il est coiffé, est une entreprise qui n'est point facile. Je voudrais, moi, qu'on étudiât un peu ce Dolbourg ; ou je n'ai jamais su juger un homme, ou ce grossier mortel doit renfermer un bel et bon vice, qui, mis dans tout son jour, refroidirait peut-être un peu l'enthousiasme du cher Président. Je sais bien que voilà encore une de ces ruses de guerre, qui ne s'arrangera pas avec ta maudite délicatesse; mais, mon ami, on se sert de tout dans le cas où tu es ; pesons même, si tu veux, ce procédé dans la balance de ta justice : à supposer que Dolbourg ait quelque défaut capital qui dût faire le malheur de sa femme, ton devoir ne serait-il pas de le prévenir ?

Adieu ; les embarras de la veille d'une noce m'empêchent de t'entretenir plus longtemps. O mon ami ! Quand pourrai-je aller partager avec toi tous les soins de la tienne? Si tu me crois bon à quelque chose pour la circulation de ton commerce, dispose de moi ; Eugénie me

charge de t'offrir de même ses services; mais j'imagine que toutes vos précautions sont prises; quand on s'aime aussi vivement que vous le faites l'un et l'autre, rien n'échappe dans la recherche de tout ce qui peut être nécessaire au soulagement de ses peines.

## LETTRE VIII.

### VALCOUR A DÉTERVILLE.

*Paris*, 19 *juin*.

J'APPRENDS ton mariage avec la même joie que s'il s'agissait du mien, et je te félicite d'autant plus sincèrement de cette union qu'il est difficile de trouver une femme dont le charmant caractère cadre mieux avec le tien. Ce sont de ces rapports heureux d'où naît sans doute toute la félicité de la vie. Hélas ! j'ai bien rencontré de même tous ceux qui peuvent faire le bonheur de la mienne ... mais que de difficultés, mon ami ! Ah ! je ne me flatte jamais de les vaincre ; et puis... te le dirai-je ? t'avouerai-je encore une délicatesse que tu

vas traiter d'enfantillage ? La brillante fortune d'Aline... le pitoyable état de celle de ton ami ; tout cela, mon cher, me fait craindre que l'on n'imagine que mes sentiments ne sont fondés que sur l'envie de conclure ce qu'on appelle dans le monde une bonne affaire. Si jamais on allait le penser, si cette affreuse idée venait dans de certains instants de calme s'offrir à l'esprit de mon Aline !.. ô ! mon cher Déterville, je la fuirais pour ne la jamais revoir... Ah ! comme je désirerais à présent ce que j'ai toujours méprisé !.. que je voudrais posséder des honneurs, des trésors, et tout ce qui pourrait me rendre digne de celle que j'adore !

A supposer même que les difficultés s'aplanissent, et que je parvienne à ce que j'appelle l'unique bonheur de ma vie, le regret de ne lui avoir pas apporté un bien digne d'elle, n'altérera-t-il pas ma félicité? L'illusion des plaisirs évanouie, ne redouterai-je pas qu'elle-même ne conçoive un jour des regrets ? O mon ami ! cache-lui mes craintes, elle ne me pardonnerait pas de les avoir conçues.

Non, je n'approuve point tes recherches secrètes sur Dolbourg ; il y a une sorte de trahison qui ne s'arrange pas avec la franchise de mon âme ; je ne veux devoir qu'à moi seul la préférence d'Aline ; il serait, ce me semble, humi-

liant pour moi, de ne triompher que par les vices de mon rival. S'il en a qui puissent faire le malheur d'Aline, sa mère saura les découvrir assez tôt, pour prévenir leur union. Tout sera à sa place alors; elle aura fait ce qu'elle doit, et je n'aurai pas fait ce que je ne dois pas.

Je n'userai point de tes offres pour ce voyage-ci, nos arrangements sont pris, ma reconnaissance n'en est pas moins la même... Ah! que j'envie ta félicité, mon ami; tu la verras tous les jours... à tout instant tes yeux pourront se fixer sur les siens; tu respireras le même air qu'elle; tu jouiras de ces mélanges de traits... mélanges charmants qui viennent se peindre à toutes les heures sur sa délicieuse figure... Car remarque-la bien : un sentiment... un propos... une influence dans l'air... un repas... chacune de ces choses modifie différemment ses traits. Elle n'est jamais jolie à une certaine heure comme elle le devient à l'autre; je n'ai vu de mes jours une physionomie si piquante et si différemment expressive. Je conviens qu'il faut être amant pour étudier, pour saisir toutes ces nuances. Mais, mon ami, le cœur y gagne, il n'est pas une seule de ces variations qui ne légitime mille raisons de l'aimer davantage.

Adieu... je te trouble... je dérobe des instants à ta félicité... jouis... jouis, heureux ami... je ne

veux point flétrir les roses de l'hymen, par les larmes amères de l'amour malheureux ; je ne m'occupe plus que de ton bonheur... Ah ! crois qu'il est bien vivement partagé par l'ami le plus sincère que tu possèdes au monde.

---

## LETTRE IX.

LE PRÉSIDENT DE BLAMONT A DOLBOURG.

*Paris, ce 1er juillet.*

Il me paraît, mon cher Dolbourg, que jusqu'ici tes succès ne sont pas brillants, et comment diable hasarderai-je de te mener à la campagne, après avoir si mal réussi à la ville ? Toutes réflexions faites, on te déteste... Qu'importe. Il est, comme tu sais, depuis longtemps dans nos principes de s'embarrasser fort peu du cœur d'une femme, pourvu qu'on ait sa personne et son argent. Si tu ne t'y prends pas mieux que cela, cependant, je crains que nous ne soyons réduits à emporter la citadelle d'assaut. Je t'aiderai à la battre en brèche, et pendant que tu formeras tes attaques, je te ménagerai des auxiliaires. Il arrive souvent que quand on a l'intention de se rendre maître

d'une ville, on est obligé de s'emparer des hauteurs... on s'établit dans tout ce qui commande, et de là on tombe sur la place sans redouter les résistances.

> Ou bien on négocie... on tourne... on TERGIVERSE.
> D'espoir ou de bonheur tour à tour on la BERCE.
> Et sitôt qu'on la tient, de sa crédulité
> On la punit alors avec rigidité.

Ton imbécile franchise t'empêche de rien entendre de tout cela ; ce n'est pas que tu ne sois roué dans les formes, mais tu l'es avec trop de bonne foi. Tant qu'une porte ne s'ouvre point à deux battants, tu n'imagines pas qu'il puisse y avoir de moyens de forcer les barricades; je te l'ai dit cent fois, mon ami, ce n'est que dans notre métier qu'on apprend l'art de feindre et de tromper les hommes. Jette les yeux sur la multitude des détours que nous savons mettre en usage quand il s'agit, par exemple, de faire périr un innocent. Sur la quantité de faussetés, de mensonges, de subornations, de pièges, de manœuvres insidieuses que nous employons habilement en pareilles circonstances, et tu verras que tout cela nous forme au métier des ruses, et à la science d'amener les événements au but que nous nous proposons. Je rirais bien

de toi, s'il te fallait entreprendre seul cette grande aventure, et réussir seul. Tu irais là avec une candeur... une vérité... pas une malheureuse petite énigme, pas une seule tournure, * pas un simulacre de feinte ! et comme on te débouterait bientôt de tes ridicules prétentions!.. ce n'est plus que par la fourberie, mon cher Dolbourg, que l'on s'avance aujourd'hui dans le monde; et puisque le plus heureux de tous est celui qui trompe le mieux, ce n'est donc que dans l'art de bien tromper que l'on doit tâcher de se rendre habile... Au fait, ce sont les femmes qui sont cause de cela; à force de vouloir être fines, elles ont réussi à nous rendre faux. Les folies créatures ! que j'aime à les voir se débattre avec moi ! c'est l'agneau sous la dent du lion... Je leur rends dix points sur seize, et suis toujours sûr de gagner de quatre... Enfin la campagne s'ouvre... les amazones s'arment... les sauvages vont les attaquer... Nous verrons qui la victoire

* Il y a apparence que le goût des robins pour les énigmes, les emblèmes et l'argent, était le même du temps de Rabelais que de nos jours : voici comme il les peint dans son Pantagruel. « On arrêta à l'Ile de Condamnation (ce sont les parlements.) Quelques-uns de nos gens ayant voulu descendre au guichet, y furent arrêtés par ordre de Gripe-minaud, archiduc des chats fourrés, qui leur proposa une énigme à deviner. Panurge en dit le mot, et jeta au milieu du parquet, une bourse pleine d'or qui les fit tous jeter les uns sur les autres pour ramasser l'argent; et la patte bien graissée, ils accordèrent enfin les passeports demandés pour continuer leur route.

couronnera ; mais que rien de tout ceci n'aille au moins troubler nos amusements ; il faut savoir conduire plus d'une intrigue de front, et le projet des plaisirs qu'on ne goûte pas encore, ne doit se former qu'au sein de ceux dont on jouit... Je t'attends ce soir chez nos déesses. Il y avait en vérité des siècles que nous n'avions fait un si sage arrangement que celui-là.

## LETTRE X.

### ALINE A VALCOUR.

*Vertfeuille*, 15 *juillet*.

Nous sommes établis, Valcour, et notre vie est décidée ; elle est libre et charmante ; il n'y manque que vous, mon ami, pour la rendre délicieuse ; cette privation déjà sentie par la société, l'est bien plus vivement par mon cœur.

Laissez-moi vous dire comment nous vivons, je sais que ces détails vous plaisent, vous m'y suivez, j'en suis plus présente à votre imagination, et réellement l'absence en devient par là moins cruelle.

Le château de Vertfeuille, dans lequel il faut d'abord que votre esprit se transporte, n'est pas magnifique, mais commode et d'une excessive propreté ; il est situé à cinq lieues d'Orléans, sur les bords de la Loire.

La forêt voisine qui l'ombrage, nous procure des promenades charmantes; les prairies vertes et fraîches qui l'environnent, toujours peuplées de troupeaux gras et bondissants, sont partout ornées de villages et de maisons de campagne; les jardins agréablement coupés par des canaux limpides, par des bosquets odoriférants, qu'égaient une multitude étonnante de rossignols; l'immense quantité de fleurs qui s'y succèdent neuf mois de l'année; l'abondance du gibier et des fruits ; l'air pur et serein qu'on y respire... tout cela, mon ami, contribue, quoique l'objet soit de peu de conséquence, à en faire un séjour digne d'orner l'Élysée, et est mille fois préférable à toutes les belles terres de monsieur de Blamont, uniformes partout, et n'offrant jamais que l'ennui à côté de la régularité.

On se lève ici tous les jours à neuf heures, et tant qu'il fait beau, le rendez-vous du déjeûner est sous un bosquet de lilas, où tout se trouve prêt dès qu'on arrive. Là, l'on prend ce qu'on veut, et ma mère a soin d'y faire trouver à peu près tout ce qu'elle sait devoir plaire à chacun. Cette première occupation nous conduit à dix heures ; alors on se sépare pour aller passer les moments de la grande chaleur dans quelques cabinets frais, avec des livres : on ne se réunit plus qu'à trois heures. C'est l'instant de servir,

on fait un excellent dîner, et d'autant plus ample, que c'est le seul repas où l'on se mette à table.

A cinq heures on en sort, c'est l'heure des grandes promenades, les cannes et les coiffes se prennent, et Dieu sait où l'on va se perdre! A moins que le temps ne menace, il est d'institution d'aller à pied et toujours extrêmement loin, sans autre dessein que de marcher beaucoup; nous appelons cela des aventures. Déterville est le seul homme qui nous accompagne, et en vérité à la manière dont nous nous égarons, je ne doute pas qu'incessamment les aventures que nous prétendons chercher ne nous arrivent.

Madame de Senneval qu'on prendrait bien plutôt pour la sœur aînée d'Eugénie, que pour sa mère, appelle cela des imprudences, et madame de Blamont, ma chère et délicieuse maman, plus folle qu'aucune de nous, assure gravement que ce qui peut nous arriver de pis, est de rencontrer quelques chevaliers de la Table Ronde, cherchant des lauriers dans les Gaules, Gauvain, le sénéchal Queux, ou le brave Lancelot du Lac; que ces honnêtes gens, protecteurs-nés du sexe, n'ont jamais fait de mal aux femmes, et que par conséquent nous sommes en sûreté.

On revient dès que le jour baisse ; on se jette sur des canapés, rendus, comme vous l'imaginez bien, et l'on sert des fruits, des glaces, des sirops ou quelques vins d'Espagne et des biscuits; le léger repas pris, chacun sur son fauteuil, on commence ce qui s'appelle la soirée. Déterville ou ma mère, nos deux meilleurs lecteurs, s'emparent de quelques ouvrages nouveaux, et la lecture se fait jusqu'à minuit, heure ou chacun se sépare pour aller prendre les forces nécessaires à recommencer le lendemain ; cette vie ainsi coupée, a l'art de nous faire passer les jours avec tant de rapidité, qu'excepté moi, mon ami, qui trouve toujours trop longs les instants où je dois exister sans vous, chacun en vérité croit n'être ici que d'hier.

On part pour les aventures. Je vous quitte ; que diriez-vous, mon ami, si quelque géant... Ferragus, par exemple, le fléau du brave chevalier Valentin ; si, dis-je, cet incivil personnage allait vous enlever votre Aline?.. Vous armeriez-vous de pied en cap pour combattre le déloyal ?.. Oui !.. Mais si Aline était déjà la femme du géant ?

O mon ami, je suis moins triste ce soir, je ne sais pourquoi ; mais ma mère est si aimable!.. sa tendresse pour moi est si vive !.. elle me console si bien !.. elle laisse naître avec tant de

bonté dans mon cœur l'espoir heureux d'être un jour à tout ce que j'aime, qu'elle adoucit un peu le chagrin d'en être séparée.

Elle me disait hier : « Si votre père vous déshéritait, il ne pourrait pas vous enlever au moins cette petite terre ; elle est bien sûrement à vous, sans que jamais rien puisse vous en priver ; voilà pourquoi je l'arrange, pourquoi je la soigne et je l'embellis ; je veux qu'elle vous oblige à penser à moi quand je ne serai plus... » Et moi que cette idée trouble et désespère, moi qui ne peux l'admettre sans frémir... je me précipite dans ses bras, et je lui dis : « Maman, ne me parlez donc point ainsi, vous allez me faire mourir... » et nos larmes coulent dans le sein l'une de l'autre, et nous nous jurons de nous aimer et de ne mourir qu'ensemble... Eh bien, ne voilà-t-il pas ma gaîté qui me quitte, j'avais bien affaire aussi d'aller vous détailler ces circonstances... Adieu, aimez-moi et écrivez-nous.

## LETTRE XI.

VALCOUR A ALINE.

*Paris, 20 juillet.*

Je vous écris à la hâte, dans l'affreuse inquiétude où je suis ; prolonger mon billet serait en retarder l'envoi, et je brûle d'impatience de le savoir en vos mains. La peinture de la vie que vous menez est délicieuse, votre bonheur s'y peint, cette idée me console ; mais ces grandes courses m'effraient, elles seules sont l'objet de ma lettre ; je pense comme madame de Senneval ; elles sont folles, et je vous supplie d'y mettre des bornes, ou si vous y tenez, si elles vous amusent, ayez au moins plus d'un homme avec vous... faites-vous suivre ; quelque fonds que je fasse sur la vaillance de mon cher Déterville, vous m'avouerez qu'il

lui deviendrait impossible de vous défendre seul contre une troupe armée... Aline, nous avons des ennemis puissants, je me fie peu à ce qu'ils disent, leur fausseté m'effraie plus que leurs promesses ne me rassurent ; point d'imprudence, je le demande à madame de Blamont, que je supplie d'accepter ici l'hommage sincère de mon respectueux attachement.

## LETTRE XII.

### MADAME DE BLAMONT A VALCOUR.

*Vertfeuille, 25 juillet.*

OUI, c'est moi qui reçois cette lettre pressée, et c'est moi qui ris de toute mon âme de la ridicule frayeur qu'elle nous peint. Rassurez-vous, nos courses n'ont aucun danger; quelque viol, quelque enlèvement, c'est en vérité tout ce que j'y vois de pis, et dans ces fatales extrémités, n'avons-nous pas le brave Déterville qui, quoique seul, romprait plutôt douze lances, soyez-en bien sûr, que de laisser enlever sa femme, ou les deux amies de son ami; à l'égard des gens qui promettent, j'ai plus de confiance que vous en leur parole; ils m'ont juré du repos cet été, et j'y crois. La confiance bien ou mal placée calme le sang; ne troublez pas le plaisir qu'elle me donne.

Il vient de nous arriver ici un homme de votre connaissance qui s'intéresse toujours bien vivement à vous. C'est le comte de Beaulé; son grade dans la province, ses terres voisines de la mienne, son ancienne amitié pour moi ; toutes ces raisons l'ont engagé à venir me donner quelques jours; je ne vois jamais ce brave et honnête militaire, sous lequel vous avez fait vos premières armes, sans une sorte d'émotion respectueuse; je ne trouve que lui en France qui nous peigne encore les franches vertus de l'antique chevalerie; son costume, son air, la manière dont il s'exprime, tout annonce en lui le religieux sectateur de ces lois si prodigieusement oubliées de nos jours... de ces lois précieuses, remplacées par de l'impertinence et des vices... Mais quelle est cette petite tête qui s'approche de la mienne?.. Vîtes-vous jamais un procédé pareil?.. Parce qu'on m'a vue prendre mon écritoire, ne voilà-t-il pas tout de suite un visage par-dessus mon épaule... et puis de grands éclats de rire, parce que je surprends cette tête et que je gronde.

— Mais, maman, c'est que c'est moi que cette correspondance regarde, vous l'avez dit.

— Eh bien, mademoiselle, j'ai changé d'avis, vous me laisserez bien peut-être jouir une fois de vos plaisirs.

— Oh ! maman...

Et puis on ne rit plus, c'est un singulier être pourtant qu'une petite fille dont le cœur est pris.

— Tenez, mademoiselle, changeons de rôle, votre père veut que j'écrive à monsieur Dolbourg, chargez-vous-en.

— Monsieur Dolbourg, maman ?

— A lui-même.

— Et qu'y a-t-il de commun entre cet homme et moi ?

— Comment ! n'est-ce pas lui qui doit devenir mon gendre ?

— Oh ! vous aimez trop votre Aline pour la sacrifier ainsi.

— Eh bien oui, mais votre père ?

— Vous le vaincrez.

— Je n'en réponds pas.

— Je mourrai donc ?

— Allons, venez que je vous embrasse encore une fois avant cette mort, à l'anglaise, et laissez-moi finir ma lettre.

On est venu couvrir de larmes le papier sur lequel j'écrivais. Vous le voyez, il faut que je change de page, et la friponne rit et pleure à la fois, en me baisant... enfin, elle s'asseoit, et je puis écrire.

Nous avons ici le tableau de la félicité. Eugénie, que nous ne devrions plus nommer que

madame Déterville, aime passionnément son mari et elle en est adorée. C'est dans l'asile du repos et de l'innocence, c'est à la campagne, mon cher Valcour, où le bonheur de s'aimer se goûte mieux selon moi, et où l'on se plaît mieux à en contempler le spectacle... Mais à Paris, dans ce gouffre de perversité, où les mauvaises mœurs forment le bon air, où l'indécence est une grâce, la fausseté de la finesse et la calomnie de l'esprit, on ne connaît rien de ce que dicte la nature, toujours à côté, ou au delà de ses mouvements ; on y trouve plus court de persifler que de sentir, parce qu'il ne faut pour l'un qu'un peu de jargon, et que pour l'autre il faudrait un cœur, dont les sensations énervées par la licence et corrompues par leur énergie, on y chansonnerait un époux qui, au bout d'un mois, serait encore amoureux de sa femme... Oh ! que je hais ce ton. Oh ! que je vous haïrais, je crois, vous-même, si vous n'étiez plus amoureux de la vôtre au bout de vingt ans. Adieu, tenez-nous parole, soyez sage, et tout ira bien.

## LETTRE XIII.

### ALINE A VALCOUR.

*Vertfeuille, ce 6 août.*

Le comte vient de nous quitter ; nous allons reprendre notre ancienne vie, il était devenu nécessaire de l'interrompre. Monsieur de Beaulé se promène peu, et malgré ses instances pour ne pas nous déranger, nous avons dû lui tenir compagnie ; que ce début ne vous alarme point. Encore une fois les courses n'ont rien de dangereux, croyez que nous ne les ferions pas, s'il y avait la moindre chose à craindre.

Ma mère entretint l'autre jour son ancien ami de nos projets communs; il les approuve, de cet air ouvert et franc, qui fait voir que le oui qu'on

répond part du cœur, et n'est pas le mot de convenance; mais il craint bien qu'on ne réussisse pas à vaincre le président; il a souri en disant que Dolbourg et lui étaient intimement liés, et souri d'une façon qui me fait craindre que ce ne soit le vice qui étaye cette indigne association. Quelque frêles que dussent être ces sociétés, peut-être sont-elles plus difficiles à rompre que celles que la vertu soutient, et j'en redoute étonnamment les effets; ils lient, prétend-on, leurs maîtresses entre elles, comme ils le sont eux-mêmes, et ce quadrille pervers est indissoluble, on me l'a dit à l'insu de ma mère; garde-moi le secret; ce Dolbourg... une maîtresse... Et quelle est donc la créature abandonnée... il est vrai que quand on est riche... Mon ami cet homme a une maîtresse! et si cela est, pourquoi veut-il m'épouser?..Mais entendez-vous de telles mœurs? D'où vient prendre une femme alors? C'est donc un meuble qu'on achète... Ah! j'entends, on a cela dans sa chambre, comme un magot sur sa cheminée... c'est une affaire de convention, et je serais la victime de cet usage! et je romprais des nœuds qui me sont si chers, pour être la femme de cet homme-là! Comment concevriez-vous votre malheureuse Aline dans cette fatale existence, s'il fallait que le ciel l'y soumît?

Déterville voudrait faire quelques recherches sur les mœurs dépravées de ce financier, il m'a dit votre délicatesse, je ne puis m'empêcher de l'approuver, et la mienne à présent m'impose les mêmes lois; car, si cette liaison vicieuse est constatée entre mon père et Dolbourg, Déterville ne dévoilerait les torts de l'un, qu'en mettant ceux de l'autre au jour... Le dois-je? ma mère est malheureuse, je serais bien fâchée qu'une aussi triste découverte vînt augmenter l'horreur de sa situation; ce n'est pas que son cœur fût compromis, après les procédés de monsieur de Blamont; il serait difficile, sans doute, que sa femme pût l'aimer bien affectueusement, et d'ailleurs leur âge est si différent! mais qu'on aime ou non son mari, on n'en partage pas moins tous ses torts, et les vices qui se trouvent en lui n'en affligent pas moins notre orgueil. Les chagrins que ce sentiment blessé, peut faire naître, sont peut-être aussi cuisants que ceux que nous donne l'amour... je ne le crois pas cependant, et comme il n'est pas de sensation plus vive que celle de l'amour, il ne peut en exister dont les tourments puissent devenir aussi sensibles... Je ne sais... je ne suis plus si gaie, il me passe tout plein de nuages dans l'esprit; mon père nous a fait espérer du repos cet été. Mais s'il changeait d'avis, s'il arri-

vait avec son cher Dolbourg... Eugénie le craint, j'en frissonne. O! mon cher Valcour, je l'ai dit à ma mère; mais si cet homme arrive, je fuis... qu'il ne compte pas sur ma présence, je ne résisterais pas à l'horreur de la sienne; distrayez-moi, Valcour, ôtez-moi ces tristes idées, elles troublent mon repos, et je ne puis les vaincre; mais est-ce vous qui me consolerez, vous qui devez frémir autant que moi...

## LETTRE XIV.

VALCOUR A ALINE.

*Paris,* 14 *août.*

Vous rassurer !.. qui, moi ? Ah ! vous avez raison, je tremble autant que vous ; le caractère de l'homme dont il s'agit, est bien fait pour nous alarmer tous les deux ; cette sécurité où sa promesse vous tient, enveloppe peut-être un piège dans lequel il veut vous surprendre. Il voudra voir si votre solitude est exacte, si je ne m'avise point de la troubler... et qui sait s'il n'amènera pas son Dolbourg ! Cependant il n'est pas vraisemblable qu'on exige tout de suite, de vous, un serment qui vous cause autant de répugnance ; n'est-on pas convenu de vous laisser du temps ?.. Si l'on vous contraignait, n'en doutez pas, cette mère qui vous adore, et que nous chérissons si bien tous les deux, prendrait alors votre parti avec une chaleur capable de

vous obtenir de nouveaux délais... Hélas! je vous rassure et je frémis moi-même; je veux calmer des troubles qui me dévorent, je veux consoler Aline et je suis plus affligé qu'elle.

Il est vrai que je me suis opposé aux recherches que me proposait Déterville, et d'après ce que vous m'apprenez, je m'y oppose encore plus fortement; nous pouvons souffrir des torts de ceux auxquels la nature nous a asservis, mais nous devons les respecter; si madame de Blamont ne se trouvait pas liée, comme nous, dans cette recherche, j'oserais dire que ce soin la regarde; mais si l'association soupçonnée est sûre, elle ne le peut plus. Non qu'elle ne le dût, si elle était incertaine; mais si la chose est prouvée, le silence est son lot. Que faire ? que devenir? qu'imaginer, grand Dieu! au moins votre cœur me reste, Aline, j'ose être sûr d'y régner. Que cette consolation m'est douce! je n'existerais pas sans elle. Conservez-le-moi ce sentiment qui fait mon bonheur; soyez toujours l'unique arbitre de mon sort; opposons à cette multitude d'obstacles, la fermeté que donne la constance, et nous triompherons un jour. Mais si vous faiblissez, si les persécutions vous déterminent... si le malheur vous abat, Aline, envoyez-moi la mort; elle me sera bien moins cruelle.

## LETTRE XV.

DÉTERVILLE A VALCOUR.

*Vertfeuille, ce 26 août.*

Tu l'avais deviné, mon cher Valcour, il devait nécessairement nous arriver quelque aventure à ces promenades éloignées, si fort du goût de madame de Blamont, et si désapprouvées par ta prudence; mais ne t'inquiète pas, aucune diminution à la somme totale de nos hôtes, nulle atteinte à aucun d'eux. Ce n'est qu'une recrue que nous avons faite... une recrue fort singulière ; et pour que ton imagination, que je connais impatiente et fougueuse, n'aille pas au-devant de la vérité et ne la change aussitôt en d'affreux revers, écoute avant que de prévoir.

Depuis que les jours diminuent, on dîne plutôt à Vertfeuille, afin de se trouver à peu près la même quantité d'heures de promenade. En conséquence, hier nous étions, malgré l'extrême chaleur, partis à trois heures et demie, dans le dessein de traverser un petit angle de la forêt, derrière lequel se trouve un hameau charmant, où ton Aline a une bonne amie, nommé Colette qui lui donne toujours d'excellent lait... On voulait donc aller goûter du lait de Colette; mais il fallait se presser; on ne voulait pas repasser le bois la nuit, et cette nuit qu'on craignait, devait étendre ses voiles lugubres à près de sept heures. Il y a deux lieues de Vertfeuille chez Colette; ainsi pas un moment à perdre. Tout allait le mieux du monde jusqu'au hameau ; on arriva à cinq heures et demie chez la jolie laitière: on but son lait. Aline qui lui portait plein ses poches de babioles qu'elle avait faites pour lui plaire, en fut reçue comme tu l'imagines ; mais toutes les montres marquaient six heures, il s'agissait de partir en diligence... On se quitta donc en grondant, tout en disant qu'on avait à peine le temps de respirer... que j'étais plus effrayé que les femmes, et mille autres mauvaises plaisanteries, qui ne me démontèrent point, parce que si j'étais alarmé, les chères dames devaient bien voir que ce n'était que pour

elles; c'est pourquoi je tins bon et nous partîmes.

A peine engagés dans la route du bois dont le débouché touche aux avenues de Vertfeuille, nous entendîmes des cris perçants qui nous parurent venir d'une des routes diagonales qui se perdent dans le milieu de la forêt. Tout le monde s'arrête... il était déjà nuit; l'étonnement fait place à la peur, et voilà toutes nos héroïnes tellement effarouchées, que l'une, Eugénie, tombe évanouie dans mes bras, et que les trois autres perdant absolument l'usage de leurs jambes, se laissent tomber au pied des arbres.

Si je désirais qu'on ne se trouvât pas de nuit au milieu d'une telle route, c'est que je prévoyais bien ce qui arriverait au plus léger accident, et l'embarras qui en résulterait pour moi; rassurer, approfondir, défendre, tel était la besogne, et j'étais bien plus embarrassé des deux premiers soins que du troisième. Je les calmai donc de mon mieux, et sans perdre une minute, je m'élance où j'entends les cris. Il n'était pas aisé de trouver l'endroit d'où ils partaient; la malheureuse qui les jetait était hors de la route, elle paraissait enfoncée dans le taillis, et quelque bruit que je fisse moi-même, quoique j'appelasse... trop occupée de sa douleur, l'infortunée ne me répondait point. Je distingue cependant

plus juste, je quitte la route, m'enfonce dans le taillis, et trouve enfin sur un tas de fougère, au pied d'un grand chêne, une jeune fille venant de mettre au jour une malheureuse petite créature, dont la vue jointe aux douleurs physiques que venait d'éprouver la mère, faisait pousser à cette mère désolée de lamentables cris, qu'accompagnaient des pleurs abondants. Mon abord, l'épée à la main, l'effraya, comme tu peux penser; mais la cachant sous mon habit sitôt que je m'aperçus que je n'avais affaire qu'à une femme, je m'approchai d'elle et lui parlant avec douceur, je parvins promptement à la tranquilliser.

— Pardon, lui dis-je, mademoiselle, je n'ai le temps ni de vous écouter ni de vous secourir, je dois rejoindre des dames qui m'attendent ici près, que je ne puis abandonner seules à l'entrée de la nuit, et que vos cris viennent d'effrayer; votre position me paraît embarrassante; suivez-moi, emportez cette petite créature, donnez-moi le bras et partons.

— Qui que vous soyez, me dit l'inconnue, vos soins me sont précieux, mais je n'ose en profiter, je voudrais aller au village de Berseuil, daignez m'en montrer la route, je suis assurée d'y trouver des secours.

— Je ne connais point de village de Berseuil dans ces environs, je ne puis vous offrir pour le

présent que ce que je viens de vous dire, acceptez-le, croyez-moi, ou je vais être obligé de vous quitter.

Alors cette pauvre fille ramasse son enfant; elle le baise.

— Malheureuse créature, s'écria-t-elle en l'entortillant d'un mouchoir et le plaçant dans son jupon, fruit de ma honte et de mon déshonneur, devais-je croire que tu serais privée d'abri dès en voyant le jour!

Puis elle prit mon bras, et marchant avec peine, nous regagnâmes au plus tôt l'endroit où j'avais laissé ces dames. Nous les revîmes bientôt... mais dans quel état! Les deux filles tenaient leurs mères embrassées, et quoiqu'elles fussent elles-mêmes dans une agitation prodigieuse, elles s'efforçaient de les rassurer. Tu juges de l'effet de mon retour, n'apercevant qu'un individu de leur sexe, voyant mon air ouvert et tranquille, tout se calma et l'on accourut vers moi. Je fis en deux mots l'histoire de ma rencontre; la jeune fille extrêmement confuse, témoigna son respect comme elle put. On examina, on caressa l'enfant; madame de Blamont voulait donner au moins quelques instants de repos à la mère, tant par humanité que pour s'instruire un peu plus à fond de ce qui pouvait éclaircir une aussi singulière aventure. Mais

faisant observer à ces dames que la nuit s'épaississait de plus en plus, et qu'il nous restait près de trois quarts de lieues, je décidai le départ le plus prompt. Aline voulut porter l'enfant, pour soulager la mère à laquelle je donnai le bras; Eugénie aida des siens les deux dames, et nous sortîmes en diligence du bois.

— Point d'éclaircissements que nous ne soyons au château, dis-je à madame de Blamont qui voulait toujours questionner, ils nous retarderaient, ils fatigueraient cette jeune personne déjà très abattue; ne nous occupons ce soir que d'arriver et de secourir. On approuve mon conseil, et nous touchons enfin le port. Il était temps; à peine la pauvre demoiselle, dont j'aidais les pas, pouvait-elle se traîner. Ce qui fit dire à madame de Blamont qu'assurément elle serait morte si elle eût persisté dans son projet de se rendre à ce village de Berseuil, dont j'ignorais la situation, et qui se trouvait à six grandes lieues de l'endroit où la rencontre s'était faite. Le premier soin de la maîtresse du logis, fut d'établir cette infortunée dans une des meilleures chambres du château avec son enfant, et après lui avoir fait prendre d'abord un bouillon, puis deux heures après une rôtie au vin de Bourgogne, on la laissa reposer.

Comme on n'avait voulu d'elle, ce soir-là,

aucun éclaircissement pour ne la point fatiguer, l'aventure, comme tu le crois, fut interprétée de toutes sortes de manières : chacun dit son mot, et par une fatalité assez commune dans ces sortes de cas, personne n'approcha d'une vérité, plus importante que l'on ne le pensait.

Le lendemain matin, c'est-à-dire aujourd'hui, on doit, aussitôt qu'on supposera la belle aventurière éveillée, se transporter dans son appartement pour apprendre d'elle le récit de son histoire, si la sage-femme qu'on a envoyé chercher sur-le-champ la trouve assez bien pour lui permettre de nous la raconter. Ce récit fera donc le sujet de ma première lettre ; le courrier part, madame de Blamont me presse, et je t'embrasse.

---

## LETTRE XVI.

LE MÊME AU MÊME.

*Vertfeuille, ce 28 août.*

Le courrier ne partant point hier, je n'ai pu reprendre le fil de notre aventure qu'aujourd'hui... O mon ami, que d'idées tout ceci va faire naître en toi, et quels soupçons singuliers se forment ici dans toutes les têtes! Serait-il possible que le hasard eût voulu placer dans nos mains le premier anneau d'une chaîne dont l'extrémité peut tenir au but d'éclaircissement que nous nous proposons avec tant d'ardeur! Mais comme rien ne peut s'affirmer encore, contentons-nous, moi de raconter, toi de soupçonner, de conjecturer et d'approfondir même si tu veux.

La sage-femme introduite hier matin dans la

chambre de la jeune personne, nous apprit peu après que la nuit avait été agitée, qu'il y avait eu un peu de fièvre, mais que ces accidents n'ayant rien d'étranger à l'état, nous pouvions entrer si nous le désirions et apprendre tout ce qui la concernait : elle consentait à nous instruire. Il n'y eut d'admis que madame de Senneval, madame de Blamont et moi, on ne crut pas décent d'y mener Aline. Heureux caractère qui modèle toujours ses désirs sur ses devoirs ! cette privation ne lui coûta rien, sa curiosité ne l'emporta pas sur sa pudeur... Eugénie lui tint compagnie. Nous entrâmes après quelques civilités de part et d'autres : tels furent, mon cher Valcour, les termes dans lesquels s'exprima notre aventurière.

## Histoire de Sophie.

On me nomme Sophie, madame, dit-elle en s'adressant à madame de Blamont, mais je serais bien en peine de vous rendre compte de ma naissance, je ne connais que mon père, et j'ignore les particularités qui ont pu me donner le jour. Je fus élevée dans le village de Berseuil, par la femme d'un vigneron qui se nomme Isabeau ; j'allais la joindre quand vous m'avez trouvée.

Elle m'a servi de nourrice, et m'a prévenue, dès que je pus entendre raison, qu'elle n'était point ma mère, et que je n'étais chez elle qu'en pension. Jusqu'à l'âge de treize ans, je n'ai eu d'autre visite que celle d'un monsieur qui venait de Paris, le même, à ce que dit Isabeau, qui m'avait apportée chez elle, et qu'elle m'assura secrètement être mon père. Rien de plus simple et de plus monotone que l'histoire de mes premiers ans, jusqu'à l'époque fatale où l'on m'arracha de l'asile de l'innocence, pour me précipiter, malgré moi, dans l'abîme de la débauche et du vice.

J'allais atteindre ma treizième année, lorsque l'homme dont je vous parle vint me trouver pour la dernière fois avec un de ses amis du même âge que lui, c'est-à-dire environ cinquante ans. Ils firent retirer Isabeau et m'examinèrent tous deux avec la plus grande attention. L'ami de celui que je devais prendre pour mon père fit beaucoup d'éloges de moi... j'étais selon lui charmante, faite à peindre... Hélas! c'était la première fois que je l'entendais dire, je n'imaginais pas que ces dons de la nature dussent devenir l'origine de ma perte... qu'ils dussent être la cause de tous mes malheurs! L'examen des deux amis était entremêlé de légères caresses; quelquefois même on s'en permettait

où la décence n'était rien moins que respectée... ensuite tous deux se parlaient bas... je les vis même rire... Eh quoi ! la gaîté peut donc naître où se médite le crime ! l'âme peut donc s'épanouir au milieu des complots formés contre l'innocence. Tristes effets de la corruption ! que j'étais loin d'en augurer les suites ! Elles devaient être bien amères pour moi. On fit revenir Isabeau...

— Nous allons vous enlever votre jeune élève, dit monsieur Delcour (c'est le nom de celui qu'on m'avait dit de regarder en père); elle plaît à monsieur de Mirville, dit-il en montrant son ami, il va la conduire à sa femme qui en prendra soin comme de sa fille...

Isabeau se mit à pleurer, et me jetant dans ses bras, aussi chagrine qu'elle, nous mêlâmes nos regrets et nos pleurs...

— Ah ! monsieur, dit Isabeau en s'adressant à monsieur de Mirville, c'est l'innocence et la candeur même, je ne lui connais nul défaut... je vous la recommande, monsieur, je serais au désespoir s'il lui arrivait quelque malheur...

— Des malheurs? interrompit Mirville, je ne vous la prends que pour faire sa fortune.

Isabeau. — Que le ciel au moins la préserve de la faire aux dépens de son honneur.

Mirville. — Que de sagesse dans la bonne

nourrice ! On a bien raison de dire que la vertu n'est plus qu'au village.

Isabeau à monsieur Delcour. — Mais vous m'aviez dit ce me semble, monsieur, à votre dernière visite que vous la laisseriez au moins jusqu'à ce qu'elle eût rempli ses premiers devoirs de religion.

Delcour. — De religion ?

Isabeau. — Oui, monsieur.

Delcour. — Eh bien ! est-ce que cela n'est pas fait ?

Isabeau. — Non, monsieur, elle n'est pas encore assez instruite ; monsieur le curé l'a remise à l'année prochaine.

De Mirville. — Oh parbleu ! nous n'attendrons pourtant pas jusque-là, je l'ai promise pour demain à ma femme... et je veux... Eh mais ! ne s'acquitte-t-on pas de ces misères-là partout ?

Delcour. — Partout, et aussi bien chez nous qu'ici. Ne croyez-vous donc pas, Isabeau, qu'il puisse être dans la capitale d'aussi bons directeurs de jeunes filles que dans votre village de Berseuil ?...

Puis se tournant vers moi.

— Sophie, voudriez-vous mettre des entraves à votre fortune ? Quand il s'agit de la conclure... le plus petit retard...

— Hélas! monsieur, interrompis-je naïvement, dès que vous me parlez de fortune, j'aimerais mieux que vous fissiez celle d'Isabeau, et que vous me permissiez de ne la jamais quitter.

Et je me rejetais dans les bras de cette tendre mère... et je l'inondais de mes pleurs...

— Va, mon enfant, va, dit celle-ci ; — et me pressant sur son sein : je te remercie de ta bonne volonté, mais tu ne m'appartiens pas... obéis à ceux de qui tu dépens, et que ton innocence ne t'abandonne jamais. Si tu tombes dans la disgrâce, Sophie, souviens-toi de la bonne mère Isabeau, tu trouveras toujours un morceau de pain chez elle; s'il te coûte quelque peine à gagner, au moins tu le mangeras pur... il ne sera pas arrosé des larmes du regret et du désespoir...

— Bonne femme, en voilà assez ce me semble, dit Delcour en m'arrachant des bras de ma nourrice, cette scène de pleurs toute pathétique qu'elle puisse être, met un retard à nos désirs... partons...

On m'enlève, on se précipite dans une berline qui fend l'air et nous rend à Paris le même soir.

Si j'avais eu un peu plus d'expérience, ce que je voyais, ce que j'entendais, ce que j'éprouvais, aurait dû me convaincre, avant d'arriver, que les devoirs que l'on me destinait étaient bien différents de ceux que je remplissais à Berseuil,

qu'il entrait bien d'autres projets que ceux de servir une dame, dans la destination qui m'attendait, et qu'en un mot cette innocence que me recommandait si fort ma bonne nourrice était bien près d'être oubliée. Monsieur de Mirville, à côté duquel j'étais dans la voiture, me mit bientôt au point de ne pouvoir douter de ses horribles intentions : l'obscurité favorisait ses entreprises, ma simplicité les encourageait, monsieur Delcour s'en divertissait et l'indécence était à son comble... Mes larmes coulèrent alors avec profusion...

— Peste soit de l'enfant, dit Mirville... cela allait le mieux du monde... et je croyais qu'avant que nous fussions arrivés... mais je n'aime pas à entendre brailler...

— Eh ! bon, bon, répondit Delcour, jamais guerrier s'effraya-t-il du bruit de sa victoire ?.. Quand nous fûmes l'autre jour chercher ta fille, auprès de Chartres, me vis-tu m'alarmer comme toi ? Il y eut pourtant comme ici une scène de larmes... et cependant, avant que d'être à Paris, j'eus l'honneur d'être ton gendre...

— Oh ! mais vous, gens de robe, dit monsieur de Mirville, les plaintes vous excitent ; vous ressemblez beaucoup aux chiens de chasse, vous ne faites jamais si bien la curée que quand vous avez forcé la bête. Jamais je ne vis d'âmes si

dures que celles de ces suppôts de Bartole. Aussi n'est-ce pas pour rien qu'on vous accuse d'avaler le gibier tout cru pour avoir le plaisir de le sentir palpiter sous vos dents...

— Il est vrai, dit Delcour, que les financiers sont soupçonnés d'un cœur bien plus sensible...

— Par ma foi, dit Mirville, nous ne faisons mourir personne; si nous savons plumer la poule, au moins ne l'égorgeons-nous pas. Notre réputation est mieux établie que la vôtre, et il n'y a personne qui, au fond, ne nous appelle de bonnes gens...

De pareilles platitudes, et d'autres propos que je ne compris point, parce que je ne les avais jamais entendus, mais qui me parurent encore plus affreux, et par les expressions qui les entrelassaient et par l'indignité des actions dont Mirville les entrecoupait; de telles horreurs, dis-je, nous conduisirent à Paris, et nous arrivâmes.

La maison où nous descendîmes n'était pas tout à fait dans Paris, j'en ignorais la position; plus instruite maintenant, je puis vous dire qu'elle était située près de la barrière des Gobelins. Il était environ dix heures du soir quand on arrêta dans la cour ; nous descendîmes. — La voiture fut renvoyée et nous entrâmes dans une salle où le souper paraissait prêt à être servi. Une vieille femme, et une jeune fille de mon

âge, étaient les seules personnes qui nous attendissent; et ce fut avec elles que nous nous mîmes à table; il me fut facile de voir pendant le souper que cette jeune fille nommée Rose, était à monsieur Delcour, ce qu'il me parût que monsieur de Mirville désirait que je lui fusse. Quant à la vieille, elle était destinée à être notre gouvernante; son emploi me fut expliqué tout de suite, et on m'apprit en même temps que cette maison était celle où je devais loger avec ma jeune compagne, et qui n'était autre que cette fille de monsieur de Mirville et que monsieur Delcour et lui disaient avoir été dernièrement chercher près de Chartres. Ce qui prouve, madame, que ces deux messieurs s'étaient réciproquement donné leurs deux filles pour maîtresses, sans que l'une de ces deux malheureuses créatures connût mieux que l'autre la seconde partie des liens qui les attachaient à ces deux pères.

Vous me permettrez de taire, madame, les indécents détails, et de ce souper, et de l'affreuse nuit qui les suivit; un autre salon plus petit et plus artistement meublé, fut destiné à ces honteuses circonstances. Rose et monsieur Delcour y passèrent avec nous; celle-ci déjà au fait, n'opposa nuls refus; son exemple me fut proposé pour adoucir la rigueur des miens, et pour m'en

faire sentir l'inutilité, on me fit craindre la force, si je m'avisais de les continuer... Que vous dirai-je, madame, je frémis... je pleurai... rien n'arrêta ces monstres et mon innocence fut flétrie.

Vers trois heures du matin les deux amis se séparèrent ; chacun passa dans son appartement pour y finir le reste de la nuit, et nous suivîmes ceux qui nous étaient destinés.

Là, monsieur de Mirville acheva de me dévoiler mon sort.

— Vous ne devez plus douter, me dit-il durement, que je vous ai prise pour vous entretenir ; votre état vient d'être éclairci de manière à ne plus vous laisser de soupçon. Ne vous attendez pourtant pas à une fortune bien brillante ni à une vie très dissipée ; le rang que monsieur et moi tenons dans le monde, nous oblige à des précautions qui rendent votre solitude un devoir. La vieille femme que vous avez vue près de Rose, et qui doit également prendre soin de vous, nous répond de votre conduite à l'une et à l'autre : une incartade... une évasion, serait sévèrement punie, je vous en préviens ; du reste soyez avec moi honnête, persévérante et douce, et si la différence de nos âges s'oppose à un sentiment de votre part dont je suis médiocrement envieux, que, pour prix

du bien que je vous ferai, je trouve du moins en vous toute l'obéissance sur laquelle je devrais compter, si vous étiez ma femme légitime. Vous serez nourrie, vêtue, etc., et vous aurez cent francs par mois pour vos fantaisies ; cela est médiocre, je le sais ; mais à quoi vous servirait le surplus dans la retraite où je suis forcé de vous tenir : d'ailleurs j'ai d'autres arrangements qui me ruinent. Vous n'êtes pas ma seule pensionnaire... c'est ce qui fait que je ne pourrai vous voir que trois fois par semaine, vous serez tranquille le reste du temps ; vous vous distrairez ici avec Rose et la vieille Dubois ; l'une et l'autre dans leur genre ont des qualités qui vous aideront à mener une vie douce, et sans vous en douter, ma mie, vous finirez par vous trouver heureuse.

Cette belle harangue débitée, monsieur de Mirville se coucha, et m'ordonna de prendre ma place auprès de lui.

Je tire le rideau sur le reste, madame, en voilà assez pour vous faire voir quel était l'affreux sort qui m'était destiné ; j'étais d'autant plus malheureuse qu'il me devenait impossible de m'y soustraire, puisque le seul être qui eût de l'autorité sur moi... mon père même, me contraignait à m'y résoudre et me donna l'exemple du désordre.

Les deux amis partirent à midi, je fis plus ample connaissance avec ma gardienne et ma compagne ; les circonstances de la vie de Rose ne différaient en rien de celles de la mienne ; elle avait six mois plus que moi. Elle avait comme moi passé sa vie dans un village, élevée par sa nourrice, et n'était à Paris que depuis trois jours; mais la distance énorme du caractère de cette fille au mien s'est toujours opposée à ce que je fisse aucune liaison avec elle; étourdie, sans cœur, sans délicatesse, n'ayant aucune sorte de principes, la candeur et la modestie que j'avais reçues de la nature, s'arrangeaient mal avec tant d'indécence et de vivacité ; j'étais obligée de vivre avec elle, les liens de l'infortune nous unirent, mais jamais ceux de l'amité.

Pour la Dubois, elle avait les vices de son état et de son âge ; impérieuse, tracassière, méchante, aimant beaucoup plus ma compagne que moi ; il n'y avait rien là, comme vous voyez, qui dût m'attacher fort à elle, et le temps que j'ai été dans cette maison, je l'ai presque entièrement passé dans ma chambre, livrée à la lecture que j'aime beaucoup, et dont j'ai pu faire aisément mon occupation, moyennant l'ordre que monsieur de Mirville avait donné de ne jamais me laisser manquer de livres.

Rien de plus réglé que notre vie; nous nous

promenions à volonté dans un fort beau jardin, mais nous ne sortions jamais de son enceinte; trois fois par semaine, les deux amis, qui ne paraissaient jamais qu'alors, se réunissaient, soupaient avec nous, se livraient à leurs plaisirs, l'un devant l'autre, deux ou trois heures de l'après-souper, et allaient de là finir le reste de la nuit chacun avec la sienne, dans son appartement, qui devenait le nôtre le reste du temps...

— Quelle indécence ! interrompit madame de Blamont... Eh quoi, les pères aux yeux de leurs filles!

— Ma chère amie, dit madame de Senneval, n'approfondissons pas ce gouffre d'horreur, cette infortunée nous apprendrait peut-être des atrocités d'un bien autre genre.

— Que savez-vous s'il n'est pas essentiel que nous le sachions, dit madame de Blamont... Mademoiselle, continua en rougissant cette femme vraiment honnête et respectable, je ne sais comment vous exposer ma question... mais n'est-il jamais arrivé pis!

Et comme elle vit que Sophie ne la comprenait point, elle me chargea de lui expliquer bas ce qu'elle voulait dire.

— Une sorte de jalousie, dominant l'un et l'autre ami, est peut-être le seul frein qui les ait contenus sur ce que vous voulez dire, madame, reprit

Sophie ; au moins ne dois-je supposer que ce sentiment pour cause d'une retenue... qui dans de telles âmes n'eût sûrement jamais la vertu pour principes. Il est mal de juger ainsi son prochain sans preuves, je le sais, mais d'autres écarts... tant d'autres turpitudes ont si bien su me convaincre de la dépravation de mœurs de ces deux amis, que je ne dois assurément attribuer leur sagesse dans ce que vous voulez dire, qu'à un sentiment plus impérieux que leur débauche; or je n'ai point vu qui l'emportât sur leur jalousie.

— Elle est difficile à entendre avec cette communauté de plaisirs dont vous nous parlez, dit madame de Senneval

— Et surtout avec ces autres pensionnaires dont monsieur de Mirville convenait, ajouta madame de Blamont.

— Je l'avoue, mesdames, reprit Sophie, peut-être est-ce ici un de ces cas où le choc violent de deux passions ne laisse triompher que la plus vive; mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que le désir de conserver chacun leur bien, désir né de leur jalousie trop reconnue pour en douter, l'emporta toujours dans leur cœur, et les empêcha d'exécuter... des horreurs... dont ma compagne, je le sais, n'eût fait que rire, et qui m'eussent paru plus affreuses que la mort même.

— Poursuivez, dit madame de Blamont, et ne trouvez pas mauvais que l'intérêt que vous m'avez inspiré, m'ait fait frémir pour vous.

— Jusqu'à l'événement qui m'a valu votre protection, continua Sophie, en s'adressant toujours à madame de Blamont, il me reste fort peu de choses à vous apprendre. Depuis que j'étais dans cette maison, mes appointements m'étaient payés avec la plus grande exactitude, et n'ayant aucun motif de dépense, je les économisais dans la vue de trouver peut-être un jour l'occasion de les faire tenir à ma bonne Isabeau, dont le souvenir m'occupait sans cesse. J'osai communiquer cette intention à monsieur de Mirville, ne doutant point qu'il ne me procurât lui-même la manière d'exécuter l'action que je méditais... Innocente ! Où allais-je supposer la compassion ? Habita-t-elle jamais dans le sein du vice et du libertinage !

— Il vous faut oublier tous ces sentiments villageois, me répondit brutalement monsieur de Mirville, cette femme a été beaucoup trop payée des petits soins qu'elle a eus de vous ; vous ne lui devez plus rien.

— Et ma reconnaissance, monsieur, ce sentiment si doux à nourrir dans soi, si délicieux à faire éclater.

— Bon, bon, chimère que toutes ces recon-

naissances-là. Je n'ai jamais vu qu'on en retirât quelque chose, et je n'aime à nourrir que les sentiments qui rapportent. Ne parlons plus de cela, ou, puisque vous avez trop d'argent, je cesserai de vous en donner davantage.

Rejetée de l'un je voulus recourir à l'autre, et je parlai de mon projet à monsieur Delcour. Il le désapprouva plus durement encore : il me dit qu'à la place de monsieur de Mirville, il ne me donnerait pas un sou, puisque je ne songeais qu'à jeter mon argent par la fenêtre. Il me fallut renoncer à cette bonne œuvre, faute de moyens pour l'accomplir.

Mais avant que d'en venir à ce qui donna lieu à la malheureuse catastrophe de mon histoire, il faut que vous sachiez, madame, que les deux pères s'étaient plus d'une fois, devant nous, cédé leur autorité sur leurs filles, en se priant réciproquement de ne les point ménager quand elles se donneraient des torts, et cela pour nous mieux inspirer la retenue, la soumission et la crainte dont ils voulaient nous composer des chaînes; or, je vous laisse à penser si tous deux abusaient de cette autorité respective ; monsieur de Mirville extraordinairement brutal, me traitait surtout avec une dureté inouïe, au plus léger caprice de son imagination ; et quoiqu'il agît devant monsieur Delcour, celui-ci ne pre-

nait pas plus ma défense, que Mirville ne prenait celle de sa fille, quand Delcour la maltraitait de même, ce qui arrivait tout aussi souvent. Cependant, madame, il faut vous l'avouer : entièrement coupable, entièrement complice du malheureux commerce où j'étais entraînée, la nature trahit et mon devoir, et mes sentiments, et pour me punir davantage, elle voulut faire éclore dans mon sein un gage de mon déshonneur. Ce fut à peu près vers ce temps que ma compagne impatientée de la vie qu'elle menait, m'avoua qu'elle méditait une évasion.

— Je ne veux pas l'entreprendre seule, me dit-elle un jour, j'ai trouvé des moyens d'intéresser le fils du jardinier... Il est mon amant... il m'offre de me rendre libre ; tu es la maîtresse de partager notre sort... peut-être vaudrait-il mieux pour toi d'attendre après tes couches... je n'en agirai pas moins pour ta délivrance, je te ménagerai un ami, il viendra te retirer d'ici, et nous nous réunirons si tu le veux.

Ce dernier plan de liaison ne me convenait guère, et si je désirais ma liberté, c'était pour mener un genre de vie bien différent de celui qu'allait embrasser ma compagne. J'acceptai néanmoins ses offres, je convins avec elle qu'il valait mieux que je n'exécutasse cette fuite qu'après mes couches ; je la priai de ne pas m'ou-

blier et de disposer tout pour ce moment. Cependant, quelque pressée qu'elle fût elle-même, les préparatifs de son projet exigeaient des retards et tout ne put être arrangé qu'environ deux mois avant la fin de mon terme. L'instant était venu, elle allait s'évader, lorsqu'un jour, la veille de celui qu'elle avait choisi pour son départ, et la veille également de celui où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, pendant qu'elle montait dans sa chambre pour aller chercher quelque argent destiné au jardinier qui devait lui faire trouver un appartement tout prêt, elle me pria de rester avec ce jeune homme qui pressé de sortir, paraissait ne vouloir point s'arrêter, et de l'engager d'attendre une minute... Fatale époque de mon infortune! ou plutôt de mon bonheur, puisque cette même circonstance fut celle qui m'enleva de ce gouffre; mon sort voulut qu'il arrivât pour lors ce qui n'était jamais arrivé depuis trois ans: monsieur de Mirville entra seul et se trouva sur moi avant que j'eusse le temps de repousser le jeune homme pour le soustraire à ses regards. Il s'évada cependant fort vite, mais ce ne fut pas sans être vu. Rien ne peut rendre l'accès de colère dans lequel Mirville tomba sur-le-champ; sa canne fut la première arme dont il se servit, et sans égard pour ma situation, sans approfondir si j'étais coupable ou non, il m'accable

d'outrages, me traîne au travers de la chambre par les cheveux, me menace de fouler à ses pieds le fruit que je porte dans mon sein, et qu'il ne voit plus que comme témoignage de sa honte. J'allais enfin expirer sous les coups dont je suis encore toute meurtrie, si la Dubois n'était accourue et ne m'eût arrachée de ses mains. Alors sa rage devint plus froide...

— Je ne l'en punirai pas moins cruellement, dit-il... qu'on ferme les portes... que personne n'entre, et que cette prostituée monte à l'instant dans sa chambre...

Rose qui avait tout entendu, fort contente d'échapper, par cette méprise, à ce qu'elle méritait seule, se gardait bien de dire un mot, et la foudre n'éclata que sur moi... Je fus bientôt suivie de mon tyran ; ses yeux étincelaient de mille sentiments divers, parmi lesquels je crus en démêler de plus terribles que ceux de la colère, et dont les impressions, en disloquant les muscles de son odieuse physionomie, me le firent paraître encore plus affreux... Oh ! madame, comment vous rendre les nouvelles infamies dont je devins victime ! elles outragent ensemble et la nature et la pudeur, je ne pourrai jamais vous les peindre... Il m'ordonne de quitter mes vêtements... je me jette à ses pieds, je lui jure vingt fois mon innocence, j'essaie de





l'attendrir par ce funeste fruit de son indigne amour; l'infortuné, agitant mon sein de ses palpitations, semblait déjà se courber sur les genoux de son père... on eût dit qu'il implorait ma grâce... Mon état ne toucha point Mirville, il y trouvait, prétendait-il, une conviction de plus à l'infidélité qu'il soupçonnait; tout ce que j'alléguais n'était qu'imposture, il était sûr de son fait, il avait vu, rien ne pouvait lui en imposer... je me mis donc dans l'état qu'il désirait : dès que j'y fus, des liens barbares lui répondirent de ma contenance..

Je fus traitée avec cette sorte d'ignominie scandaleuse, que la pédantisme se permet sur l'enfance... Mais avec cruauté... avec une rigueur... enfin, je pâlis... Je chancelai sous mes liens... mes yeux se fermèrent, j'ignore les suites de sa barbarie... Je ne retrouvai l'usage de mes sens que dans les bras de la Dubois... Mon bourreau arpentait la chambre à grands pas, il diligentait les soins qu'on me donnait.., non par pitié... le monstre... mais pour être plus vite débarrassé de moi...

— Allons, s'écria-t-il, est-elle prête ?

Et me voyant encore aussi nue qu'il m'avait mise :

—Rhabillez-là, rhabillez-là donc, madame, et qu'elle disparaisse...

Il me demande mes clefs, reprend tout ce que je tiens de lui, et me donnant deux écus :

— Tenez, me dit-il, voilà plus qu'il n'en faut pour vous conduire chez une de ces femmes publiques dont la ville est remplie, et qui recevra, sans doute, avec empressement, une créature capable de la conduite que vous avez tenue chez moi...

— Oh ! monsieur, répondis-je en larmes, ne pouvant tenir à ce dernier avilissement, je n'ai jamais fait qu'une faute, et c'est vous seul qui me l'avez fait commettre. Jugez mon repentir par mes malheurs, et ne m'outragez pas dans l'infortune.

A ces mots qui devaient l'attendrir, si l'âme des tyrans s'ouvrait à la pitié, si le crime qui la corrompt ne la fermait pas toujours aux cris de l'innocence ; il me saisit par le bras, m'entraîne à l'extrémité de la maison, et me jette dans une rue détournée qui aboutissait à l'une des portes du jardin... Que votre âme sensible conçoive ma situation, madame, seule à l'entrée de la nuit, près d'unc ville absolument inconnue de moi, dans l'état où je me trouvais, ayant à peine de quoi me conduire, déchirée, blessée de toutes parts, n'ayant pas même la ressource des larmes, hélas ! je n'en pouvais répandre.

Ne sachant où porter mes pas, je me jetai sur le seuil de cette porte qu'on venait de refermer sur moi... Je m'y précipitai sur les traces mêmes de mon sang, résolue d'y passer la nuit. —Le barbare, me disais-je, il ne m'enviera pas l'air que j'ai le malheur de respirer encore... Il ne m'ôtera pas l'abri des bêtes, et le ciel prendra pitié de mes maux, m'y fera peut-être mourir en paix. Un moment je me crus perdue : j'entendis passer près de moi... était-ce lui qui me faisait chercher? Voulait-il achever son crime, voulait-il enlever un reste de vie que je détestais? ou le remords enfin, dans son âme de boue, y rappelait-il un instant la pitié? Quoiqu'il en fût, on me dépassa fort vite; le jour vint, je me levai, et me déterminai sur-le-champ à aller regagner l'habitation de ma chère Isabeau, bien sûre qu'elle ne me refuserait pas l'asile dont elle m'avait toujours flattée... Je partis donc... et j'en étais à mon quatrième jour de marche, me traînant comme je pouvais, moulue de coups, palpitant de crainte, fatiguée du fardeau de mon sein, n'osant presque point prendre de nourriture, de peur que le peu d'argent que j'avais ne me conduisît point à Berseuil; je m'en croyais près, lorsque je me suis perdue, et que les douleurs m'ont arrêtée. C'est là où j'ai eu le bonheur de rencontrer monsieur, dit Sophie en me désignant, et quelque af-

freuse que soit ma situation, poursuivit-elle en fixant madame de Blamont, je la regarde comme une grâce du ciel, puisqu'elle m'assure l'appui d'une dame dont la pitié me secoure, et dont les bontés me feront retrouver celle que j'appelle ma mère. Je suis jeune, j'ose ajouter que je suis sage, si j'ai fait une faute, Dieu m'est témoin que c'est malgré moi... Je la réparerai... je la pleurerai toute ma vie... j'aiderai ma bonne Isabeau dans son ménage, et si je n'ai pas une aisance semblable à celle que m'avait procurée le crime, je trouverai du moins de la tranquillité et n'y connaîtrai pas le remords.

Ici, les larmes coulèrent des yeux de toute l'assemblée; Sophie, trop émue pour contenir les siennes, nous supplia de la laisser seule un moment. Nous nous retirâmes pour aller renouveler nos conjectures, et comme le courrier part, je suis obligé, mon cher Valcour, de te laisser aux tiennes, en t'assurant que mon premier soin sera de t'achever le détail de ce que nous aurons pu découvrir sur cette malheureuse aventure.

## LETTRE XVII.

LE MÊME AU MÊME.

*Vertfeuille, ce 30 août, au soir.*

SOPHIE qui n'avait encore osé faire voir à sa garde les sanglantes marques dont elle est couverte, s'y hasarda dès qu'elle nous en eut fait l'aveu, et dès le vingt-huit, comme elle avait passé une nuit cruelle, elle pria cette femme d'examiner ses contusions et de les lui soulager.

Celle-ci trouva tant de désordres et des meurtrissures si graves, qu'elle ne voulut rien prendre sur elle, et madame de Blamont consultée, envoya sur-le-champ chercher Dominic son chirurgien d'Orléans, que l'on n'introduisit près de la malade qu'après lui avoir fait jurer le secret. L'artiste fit son examen, et son rapport fut que la délivrance faite à sept mois, quoique l'enfant eût vu le jour, était bien sûrement une couche

forcée, suite des accidents éprouvés par la malade ; indépendamment d'un coup très violent à travers les reins, il y en avait vingt et un autres tant sur les bras, les épaules, ou le reste du corps de cette malheureuse, dont chacun occasionnait une contusion qui demandait des pansements subits. Les effets du second accès de la colère réfléchie de Mirville avaient eu une prodigieuse extension ; mais ce qui servait sa barbarie pour lors ayant sans doute une bien plus grande flexibilité, contusionnait infiniment moins, quoiqu'en flétrissant davantage, et les dangers de ce second traitement, bien qu'il eût été porté à l'extrême, n'étaient pas si dangereux que ceux de l'autre.

D'après cette exposition, Dominic ordonna une saignée du pied, le plus grand calme et quelques boissons. Il ne s'est retiré qu'au bout de vingt-quatre heures, après avoir vu le meilleur effet de ses premiers traitements ; il a laissé son ordonnance à la sage-femme et reviendra au commencement de la semaine. Il espère, dit-il, beaucoup et de l'âge et du bon tempérament de la jeune personne. Il a jugé à propos que l'on la sépare de son enfant, ce qui a été fait d'autant plus heureusement que cette pauvre petite créature est morte très peu après avoir quitté sa mère, et que cette perte, si elle l'avait sue, l'aurait

peut-être envoyée au tombeau. On lui a caché cet événement; quoiqu'un peu mieux aujourd'hui elle n'est pourtant pas encore en état de l'apprendre; telle est, mon ami, l'histoire du vingt huit.

Hier, vingt neuf, madame de Blamont me pria d'aller au village de Berseuil, vérifier sur les lieux mêmes les dépositions de Sophie. Je m'y rendis à cheval, et muni d'une lettre de madame de Blamont, je descendis chez le curé. C'est un homme d'environ cinquante ans, dont le maintien et l'honnêteté paraissent soutenir le caractère. Il me reçut fort bien, m'invita à dîner chez lui, et, en attendant l'heure du repas, me conduisit chez Isabeau, parfaitement telle que nous l'avait dépeinte Sophie. Tous deux se rappelaient au mieux cette jeune fille ; le curé se ressouvenait très bien de lui avoir enseigné sa religion.

Pour Isabeau, elle pleura d'abord de joie, quand je lui eus dit que son élève existait, l'aimait et demandait à la voir ; et bientôt après de chagrin, quand je lui appris son état. J'insistai peu sur les détails, madame de Blamont m'avait fait sentir la nécessité de les déguiser, et j'étais pénétré comme elle, du besoin de ce mystère; tout se borna à constater que Sophie n'en imposait pas, et à convenir avec ces deux

honnêtes gens qu'ils se rendraient l'un et l'autre, à la prochaine invitation que leur ferait la dame qui m'envoyait, laquelle ne retardait le plaisir de les voir, qu'en raison de la santé de Sophie, pas encore en état d'embrasser des personnes si chères. Je dînai chez le curé que je trouvai là, comme dans nos opérations, un homme de très grand sens, l'événement qui m'attirait chez lui fit tomber le discours sur la dépravation des mœurs, cause unique, prétendait-il, de toutes les atrocités qui se commettent journellement.

— Oh! monsieur, me dit l'honnête ecclésiastique, avec cet enthousiasme chaleureux de la vertu, je vois éclore à tout instant un fratras d'écrits inintelligibles, une foule de projets ineptes sur la mendicité, sur nos moyens de l'extirper en France, projets atroces, qui n'ont pour malheureux principe, que le désespoir où est le riche d'être obligé de contempler l'infortune dans son semblable, que le désespoir d'être contraint à donner quelques secours; — ne croyant son or fait, que pour payer ses honteuses jouissances. Il voudrait se soustraire à ces tristes obligations, il voudrait éloigner de ses yeux le spectacle attendrissant de la misère, qui glace ses indignes plaisirs, qui lui fait voir l'homme de trop près, qui, le ramenant aux accablantes

idées du malheur, anéantit, malgré lui-même, l'intervalle immense que son orgueil ose mettre entre l'homme et l'homme. Voilà, monsieur, voilà les seules causes de tous ces pitoyables écrits ; n'en doutez pas, ils ne sont dictés que par l'avarice, l'orgueil et l'inhumanité... On ne veut point voir de pauvres en France ; eh bien ! que l'on s'occupe, pour y réussir, du moyen de réformer les mœurs, et de préserver surtout la jeunesse de leur perfide corruption ; que l'on réforme le luxe, ce luxe pernicieux qui ruine et dérange le riche, sans soulager le misérable et qui plonge bientôt celui-ci dans l'abîme, par sa folle prétention à atteindre ce qu'il ne peut approcher qu'en entraînant sa perte. Que vos gens de lettres s'occupent de ces plans, monsieur, qu'ils en offrent au gouvernement des projets rectifiés, et de la réussite de ces premières opérations, naîtra bientôt cette réforme de mendiants tant désirée de votre capitale. Que ce luxe si dangereux n'attire plus à vos ateliers de colifichets, ou derrière vos magnifiques voitures, le fils de ce bon laboureur qui, abandonné de ses meilleurs enfants va bientôt mendier avec ce qui lui reste, à la porte même de l'hôtel où son fils orgueilleux d'une jaquette chamarrée, ose le regarder insolemment, sans daigner le reconnaître ou le soulager. Diminuez les impôts,

honorez, encouragez l'agriculture *, préférez surtout l'honnête individu qui s'y livre, à cet impertinent plumitif qui, masqué d'une jupe noire, a quitté la charrue de son père, pour venir s'engraisser, dans la ville, des divisions intestines du citoyen. Classe abjecte, venimeuse, aussi inutile que méprisable, que de bonnes lois devraient ou retenir dans ses foyers, ou enchaîner, dès qu'elle en sort, à des travaux publics, dans lesquels, plus utiles au moins, ou qu'au parquet ou qu'au barreau, elle servirait la patrie, au lieu de la détruire, au lieu de la miner sourdement par ses prévarications, ses rapines et ses escroqueries scandaleuses. Vous ne voulez pas voir de mendiants en France ; n'épuisez pas le malheureux cultivateur par des taxes au-dessus de ses forces, ne foulez pas vos fermiers, afin d'être plus en état de broder vos habits et de pomponner vos chevaux ; et les mendiants, malheureuse excroissance de tous ces abus, ne fatigueront point vos regards; mais ne les bannissez pas, ne les molestez pas par une pitié barbare et insultante ; ne les engouffrez pas comme des cadavres dans des sépulcres d'horreur et de fétidité ; songez qu'ils sont hommes comme vous, que le même soleil les éclaire et

* « Le premier besoin est de vivre ; l'art qui nourrit les hommes est le premier des arts. » BÉLISAIRE, cap. [illegible]

qu'ils ont droit au même pain... Vous ne voulez pas de mendiants! n'engloutissez pas dans la capitale les ruisseaux d'or de vos provinces; que la circulation soit libre, et la dose du bonheur équitablement répartie sur chaque citoyen, ne vous montrera plus, l'un au pinacle et l'autre sous les haillons de la misère; et pourquoi faut-il qu'il y ait une partie des hommes qui regorge d'or, tandis que l'autre n'a pas même l'usage de ses premiers besoins; pourquoi faut-il qu'il n'y ait que deux ou trois belles villes en France, pendant que l'infortune dépeuple ou dévaste les autres?.. Vous ressemblez à ces enfants qui mettent à un seul château toutes les cartes qu'on leur a données. Qu'arrive-t-il? L'édifice s'écroule. Voilà votre image. Votre Babylone moderne s'anéantira comme celle de Sémiramis, elle s'évanouira de dessus le globe de la terre, comme ont disparu ces villes florissantes de la Grèce, qui n'ont eu comme elle, que le luxe pour cause de leur dépérissement; et l'État énervé pour embellir cette nouvelle Sodome, s'engloutira comme elle, sous ses ruines dorées*.

J'aurais pu répondre au curé, car tu sais que je ne pense pas comme lui, sur ce luxe que tu

* C'est ici, comme dans bien d'autres passages, que nous supplions nos lecteurs de ne pas perdre de vue que cet ouvrage s'écrivait un an avant la Révolution

blâmes aussi quelquefois avec tant de force; mais l'heure me pressait, je prévoyais l'inquiétude de nos dames, je me séparai donc promptement de ce bon prêtre, lui promettant de discuter plus à l'aise une autre fois les matières qui venaient de nous occuper. Je lui fis promettre d'être exact à se rendre avec Isabeau, chez madame de Blamont, quand une voiture viendrait les prendre.

Ce fut au retour de ce voyage que je trouvai l'enfant de Sophie, mort, et la mère un peu mieux. On ne vit point d'inconvénients à ce que je lui donnasse des nouvelles de sa bonne nourrice; elle m'en remercia avec les expressions de la plus tendre reconnaissance. En vérité, c'est un caractère charmant que celui de cette jeune personne : dès que le sort lui destinait le malheureux état de fille entretenue, quel dommage que cela ne soit pas tombé entre les mains de quelque vieux garçon honnête et rangé, dont elle aurait fait la félicité par sa sagesse et par sa douceur. Mais il paraît que les intentions de madame de Blamont sont si avantageuses pour cette pauvre fille, qu'elle n'aura vraisemblablement pas à se repentir de son changement d'état, puisqu'elle n'aurait pu suivre cet état qu'aux dépens de son honneur et de sa conscience, au lieu qu'elle pourra vivre dans celui qu'on lui

destine, en conservant toute la pureté de son âme.

Je n'eus pas plutôt donné à notre malade des nouvelles de sa bonne Isabeau, qu'elle brûla du désir de la voir; mais quand je lui eus prouvé que sa santé exigeait qu'elle se privât encore quelques jours de ce plaisir, elle se rendit, et me chargea, les larmes aux yeux, de témoigner à madame de Blamont jusqu'à quel point elle était sensible aux bontés qu'on avait pour elle.

— Hélas, monsieur, disait-elle d'une voix tendre et flatteuse, les effets de la reconnaissance d'une infortunée comme moi sont d'un bien léger prix pour madame de Blamont, mais mon cœur est si pur, que ses vœux seront entendus de l'Éternel, et si je puis sauver ma vie, j'en emploierai tous les instants à implorer le ciel pour son bonheur et pour celui de tout ce qui l'entoure.

Elle arrosait mes mains de ses larmes, elle me demandait mille fois pardon de toutes les peines qu'on daignait se donner pour une pauvre fille qui ne les méritait pas. L'organe flatteur de cette jeune fille, de très beaux yeux remplis de sentiment, un air d'innocence, de vérité répandu dans toute sa physionomie, et qui place, pour ainsi dire, son âme sur les traits de sa jolie figure... tout cela, mon ami, intéresse involontairement pour elle; ses malheurs achèvent d'attendrir et il

devient réellement impossible de ne pas désirer qu'elle soit heureuse. Aline, à qui l'on a expliqué, des aventures de Sophie, tout ce que permettait la décence, l'a prise dans une amitié très singulière; il faut l'arracher du chevet de son lit; elle veut lui donner ses bouillons, elle y voudrait coucher, si on la laissait faire; mais une chose plus extraordinaire, ô Valcour ! c'est qu'il est impossible de ne pas observer entre ces deux jeunes personnes, un air de famille : il est frappant. Eugénie et madame de Senneval ont fait la même remarque; je l'avais faite avant elles. Madame de Blamont en avait été émue au premier coup d'œil. En te peignant les traits qui les rapprochent, tu te figureras encore mieux cette Sophie. D'abord, elles ont absolument le même son de voix, absolument le même tour de visage, la même bouche, positivement le même air dans leur ensemble: Sophie a, comme ton Aline, ces superbes cheveux châtain-clair, tirant un peu sur le blond; le même éclat dans la peau, et toutes deux, enfin, paraissent avoir le même fonds de caractère. Sophie adore Aline, elle la conjure à tout moment de ne point prendre tant de soins d'elle, et laisse voir en même temps tout le chagrin qu'elle aurait si celle-ci lui accordait sa demande.

Ces différentes choses reconnues, il est devenu très probable entre madame de Senneval, madame de Blamont et moi, que les noms de Mirville et de Delcour sont des noms supposés qui en cachent peut-être de bien plus intéressants pour madame de Blamont ; n'osant néanmoins hasarder encore que des conjectures... récapitulons ce qui les fonde.

L'éducation de Sophie dans un village si près d'une terre où monsieur de Blamont vient tous les ans voir sa femme... cette singulière ressemblance... la liaison des deux amis si conforme à celle de messieurs de Blamont et Dolbourg... leur âge... leurs portraits faits par Sophie et par sa nourrice, et où tous les traits de nos originaux se retrouvent... leur état, l'un de robe, l'autre de finance. Une légère objection se présente ici, je la sens : monsieur Delcour a été plusieurs fois chez Isabeau, on n'a jamais dit qu'il y fût venu de Vertfeuille ; serait-il possible, si monsieur Delcour était le même que monsieur de Blamont, qu'il ne fût pas connu dans un village si voisin d'une terre de sa femme ? Mais cette objection s'évanouit à l'examen : d'abord en voyant arriver monsieur Delcour à Berseuil, on peut fort bien ignorer de quel endroit il doit venir ; il est possible d'ailleurs qu'il n'y soit jamais venu que de Paris.

Secondement on ne connaît monsieur et madame de Blamont, à Berseuil, que de réputation; on n'a pas la moindre idée de leur figure, ce peut donc être le même homme ; il y a donc à parier que c'est le même homme, et si la combinaison est juste, tu vois quel est l'odieux caractère, quel est le scélérat qui ose s'offrir à ton Aline ! car si Delcour est Blamont, n'en doutons point, Mirville n'est autre que Dolbourg.

Dans cette circonstance épineuse, madame de Blamont ne sait que décider... Faire rendre, à Sophie, une plainte contre monsieur de Mirville, est la faire porter contre monsieur Delcour. Or, si les noms nous abusent, tu vois qui elle compromet dans cette plainte! Cette idée l'arrête.

Cependant quelle arme elle laisse échapper, si elle ne saisit pas tout ceci pour se débarrasser des poursuites d'un gendre, indigne d'elle assurément, s'il est coupable de l'infamie que nous recherchons. Trouvera-t-elle jamais une plus belle occasion? N'aura-t-elle pas, dans la supposition que les noms cachent ceux que nous soupçonnons, à se repentir toute sa vie de n'avoir pas profité de cet événement pour arrêter les démarches d'un homme dont l'alliance la déshonorerait. Si elle manque ce que lui offre le hasard, et que M. de Blamont triomphe, qu'intéressant son autorité et les lois, il parvienne à mettre

Aline dans les bras de Dolbourg, madame de Blamont ne mourra-t-elle pas de chagrin d'avoir eu tout ce qu'il fallait pour arrêter cet affreux sacrifice, et de ne l'avoir pas fait? Ces considérations, sur lesquelles je crus devoir fortement appuyer, la déterminèrent enfin à faire rendre une plainte à Orléans; — mais une plainte secrète, dont elle pût être absolument la maîtresse. Le juge s'est, en conséquence, rendu ce matin à l'invitation qui lui a été faite; Sophie se trouvant un peu mieux, il a été introduit, et a reçu son exposition du fait simple et pur :

« D'un outrage commis sur elle; grosse par un monsieur de Mirville, financier à Paris, lequel était auteur de sa grossesse, et était venu la chercher au village de Berseuil, avec un de ses amis, il y a environ trois ans, pour l'entretenir sur le pied de sa maîtresse, ce qu'il a fait jusqu'au moment où il l'a indignement traitée, quoique enceinte, et mise à la porte de sa maison, etc., etc., etc. »

Nous avons tous signé, elle comme partie, nous comme témoins de son état. Dominic signera à Orléans; et la plainte restera chez le magistrat, jusqu'à ce qu'il plaise à madame de Blamont de la réveiller.

Tout ceci se faisait à regret, et ne se serait jamais fait sans moi; mais je l'ai cru de la plus

extrême nécessité. L'excellent caractère de Sophie se refusait à une plainte.

Madame de Blamont tremblait de compromettre le personnage qu'elle croit enveloppé sous le nom de Delcour; on n'osait avouer au juge aucune de ces considérations; j'ai cru trouver le biais en ne nommant point monsieur Delcour, dans la plainte qui ne se trouve plus absolument portée que contre monsieur de Mirville.

Tu vois maintenant, mon ami, le motif qui a déterminé mes opérations, je n'ai eu que ton bonheur et ton intérêt en vue.

Si je me trompe, redresse-moi; mais quel que puisse être l'excès de ta délicatesse, je doute pourtant qu'elle t'eût fait agir différemment, et j'ose croire que tu m'approuveras.

Voici maintenant une autre idée, suite nécessaire de nos premières démarches, et qui peut-être s'accordera encore moins avec la droiture de ton âme, mais dont l'exécution pourtant me paraît indispensable.

— Madame, ai-je dit à madame de Blamont, sitôt après le départ du magistrat, il me paraît que l'objet essentiel est de connaître maintenant le héros de notre aventure?

— Où cette découverte nous mènera-t-elle?

— Au même objet qui m'a fait vous conseiller

la plainte ; il vous faut des armes, le hasard vous en offre.

— Mais si ces deux particuliers n'ont rien de commun avec ceux qui nous intéressent ?

— Vous saurez au moins à quoi vous en tenir, et tout reste alors dans les ténèbres.

— Et si ce sont eux ?

— Vous vous retrouvez dans le même état... Vous êtes toujours maîtresse de la plainte de Sophie. Oh ! madame, si Mirville est Dolbourg, irez-vous lui donner votre fille ?

— Cette idée me révolte, ne me l'offrez seulement pas.

— Et si vous ne vous éclaircissez point, et que le scélérat soit Dolbourg ; que votre époux parvienne au but qu'il se propose, prévoyez-vous les remords qui vous déchireront ?

— Je n'y survivrais pas.

— Il faut donc les éviter.

— Déterville je me fie à vous ; faites absolument tout ce que vous croirez convenable, mais usez, je vous en conjure, de la plus extrême modération.

L'objet, selon moi, était de se transporter sur les lieux mêmes ; de tâcher de séduire la duègne Dubois, afin d'en tirer des éclaircissements. Je suis convaincu qu'elle en pourrait fournir beaucoup. Trois moyens s'offraient pour nous ame-

ner la fidèle gardienne; celui d'aller la débaucher moi-même ; celui de te charger de ce soin, et enfin celui de détacher d'ici un nommé Saint-Paul, vieux domestique de madame de Blamont, singulièrement attaché à sa maîtresse, et l'un des plus fins valets dont la livrée de France puisse se faire honneur.

Le premier de ces moyens me répugnait un peu ; j'étais bien sûr que tu ne te chargerais pas du second : nous avons donc adopté le troisième, et sans que tu t'en mêles, sans que Saint-Paul te voie même à Paris.

Il est décidé qu'il part demain avec cinquante louis dans sa poche, et qu'il ne revient point sans la vieille, ou sans les plus grandes lumières de sa part. Comme il a ordre de ne communiquer qu'avec nous, ce ne sera que par nous que tu apprendras les détails ; sois en paix, du mystère et montre-toi le moins possible pendant que nous allons agir.

*Au moment du départ de ma lettre.*

Sophie va mieux, Aline est fatiguée ; elle a eu hier un peu de migraine, on a obtenu d'elle d'aller se coucher : Eugénie lui a promis de veiller Sophie comme elle-même. Madame de Blamont est agitée ; c'est madame de Senneval

et moi qui tenons la maison et qui vaquons à tout.

Aline ne veut pas que je cachète sans te prouver par deux lignes que son indisposition n'est rien.

*Aline à Valcour.*

*P. S.* Que d'événements!.. Que de soupçons!.. Que de conjectures!.. Ah! si le ciel a choisi cette manière pour nous éclairer, il ne laissera pas son ouvrage imparfait! Puisse tout ceci tourner à notre bonheur, sans troubler celui de l'être à qui je dois le jour. Son repos m'est plus cher que ma satisfaction même, et je ne dois jamais cesser de le respecter. Adieu, soyez tranquille, écrivez-nous, et comptez sur la tendresse de votre Aline, elle sera toujours inexprimable.

## LETTRE XVIII.

### LE MÊME AU MÊME.

*Vertfeuille, ce 3 septembre.*

ALINE est tout à fait bien aujourd'hui, elle jouit du calme de son amie; du bonheur que lui fit éprouver, hier, la visite de son Isabeau. Dominic était revenu le premier du mois, et ayant trouvé sa malade dans le meilleur état, il ne crut nul inconvénient à lui laisser le plaisir d'embrasser sa nourrice. On a donc envoyé hier une voiture au curé de Berseuil, avec invitation à lui d'amener Isabeau, et comme on était parti de très bonne heure, notre compagnie villageoise est arrivée pour dîner.

A peine Sophie a-t-elle entendu le bruit du

carrosse, qu'elle a voulu se lever pour voler dans les bras de sa nourrice; nous l'avons contenue. Madame de Blamont, voulant jouir de cette scène attendrissante, sans témoins qui pût la refroidir, a laissé le curé un moment avec madame Senneval, et nous a amené Isabeau... Mais tous nos soins alors sont devenus impuissants près de Sophie, sitôt que la voix de sa bonne mère (c'est ainsi qu'elle la nomme) a pu frapper son oreille; elle s'est précipitée dans la chambre, et est venue tomber aux pieds d'Isabeau.

Le mouvement a été si vif, que nous avons été obligés de la rapporter dans son lit, où elle est restée quelques minutes sans connaissance; la bonne paysanne s'est jetée sur elle; elle l'a rappelée à la vie par ses caresses; elles se sont embrassées toutes deux, et les larmes qu'elles repandaient à grands flots se sont opposées d'abord aux expressions de leur mutuelle tendresse.

— Eh bien! ma chère enfant, lui a dit Isabeau, dès que l'état où elles se trouvaient leur a permis de s'entendre, ne t'avais-je pas dit que tu serais malheureuse dès que tu cesserais d'être sage.

Sophie. — Les cruels! ils m'ont trompée; pourquoi me livrâtes-vous à eux?

Isabeau. — Avais-je des droits sur toi?.. Mais il n'y a donc pas de ta faute?

Sophie. — Je n'ai été que malheureuse et séduite, tout le crime est de leur côté.

Isabeau. — Que ne revenais-tu dans ma maison, tu savais bien qu'elle était ouverte à l'innocence?

Sophie. — O ma bonne! ma bonne! aimez toujours votre Sophie; elle n'a jamais oublié vos conseils, ils ont toujours été gravés dans son cœur.

Isabeau. — Cette pauvre enfant!

Puis se tournant vers moi, en larmes :

— Oh! monsieur, ne vous étonnez pas si je l'aime; je la regarde comme ma fille, je n'ai point d'autre enfant qu'elle. Les scélérats, ils ne me l'enlevaient donc que pour la perdre?.. Viens Sophie! viens, tu trouveras toujours le bonheur et la tranquillité chez Isabeau; parce que la vertu, la religion n'en sortirent jamais.

Et elles se sont rejetées dans les bras l'une de l'autre, et leurs larmes ont encore arrosé leurs seins.

Madame de Blamont craignant qu'un attendrissement trop prolongé ne nuisît à sa chère malade, a fait monter le curé ; il s'est approché du lit de Sophie, et l'a parfaitement reconnue.

Celle-ci lui a demandé sa bénédiction; elle lui

a fait les excuses les plus sincères de la mauvaise conduite qu'elle a eue depuis qu'on l'avait enlevée.

Une des choses qui lui avait toujours laissé le plus de remords, a-t-elle dit, était d'avoir été arrachée d'auprès de son pasteur, sans avoir rempli les devoirs de sa religion.

— On a pu négliger ces devoirs? a dit ici le curé, avec la plus grande surprise.

— Ah! monsieur, a dit madame de Senneval, des libertins, au sein du vice, pensent-ils encore à la religion?

— Ce sera le premier soin qu'elle remplira, dès que sa santé va le lui permettre, a dit madame de Blamont, souffrez en attendant, monsieur, que nous nous occupions des seconds.

Puis s'asseyant en face du lit, et s'adressant à Isabeau et au curé, voici les intentions que cette femme adorable leur a expliquées :

— Plusieurs raisons relatives à moi m'empêchent, a-t-elle dit, de garder cette jeune fille dans ma maison aussi longtemps que je le voudrais; sitôt que sa santé sera rétablie je la renverrai chez vous, Isabeau, et pour qu'elle ne vous soit point à charge...

— Elle à charge! non, non, mon enfant ne peut me gêner; tout ce que j'ai est à elle, et je vous déclare d'avance que je n'accepte rien de ce

que je vous vois prête à m'offrir; je lui dois des réparations pour ne l'avoir pas sauvée du crime : laissez-moi m'acquitter envers elle.

— Eh bien ! Isabeau, je vous l'accorde, mais vous ne me refuserez pas de pourvoir à son établissement.

Puis s'adressant au curé, et lui remettant des papiers :

— Voilà ci-joint, monsieur, lui a-t-elle dit, pour quarante mille francs de billets payables d'aujourd'hui en un an ; mon intention est que cette somme serve de dot à Sophie; je vous prie, monsieur, de lui chercher pendant cet intervalle un époux digne d'elle, qui réunisse, à votre approbation, aux vertus qui doivent lui mériter une telle femme, le bonheur de lui être agréable; car, je veux toujours l'aimer, je veux toujours lui tenir lieu de mère. S'il arrivait que le sujet choisi ne pût lui convenir, vous voudrez bien jeter les yeux sur un autre. La clause la plus essentielle aux nœuds que je projette pour cette chère enfant est qu'elle aime son mari, et qu'elle en soit aimée; en voulant faire son bonheur je ne me pardonnerai pas de l'avoir livrée à un époux qui peut-être la mépriserait, pour une faute qui n'est pas la sienne; il sera donc prévenu du malheur de la fille qu'on lui destine, vous lui ferez sentir à quel point elle en est

innocente, et vous ne les réunirez qu'en cas où cette fatalité n'inspirera aucun éloignement à l'époux. Comme il en coûterait à Isabeau de se séparer d'un enfant qu'elle aime, vous mettrez pour clause au contrat que les deux époux demeureront chez elle.

— Et on y ajoutera, interrompit Isabeau pleine de joie, que tout ce que je possède sera pour eux, madame, continua-t-elle, je ne suis pas tout à fait dépourvue; j'ai un grand quartier de terre, où les deux jeunes gens pourront trouver de quoi vivre, et avec ce que vous avez la bonté de leur donner, ils seront assurément très à l'aise : qu'ils aient de la conduite et leurs enfants seront riches.

Pendant ce temps, Sophie sanglotait, elle tenait une des mains de madame de Blamont, l'arrosait des larmes de sa reconnaissance, et les expressions lui manquaient pour la peindre.

Le curé s'est chargé de tout; il a prodigué ses louanges à madame de Blamont, qui lui a dit qu'elle ne concevait pas comment des actions si naturelles, et qui donnaient autant de plaisir, pouvaient mériter des éloges... Aline s'est précipitée dans les bras de sa mère et l'a accablée de caresses...

Ce tableau de l'innocence malheureuse, de la reconnaissance la plus tendre, d'un côté, et de

l'autre celui de la tendresse filiale, de la piété, de la vertu, jetaient dans l'âme des impressions si délicieuses, y faisaient des mouvements si délicats et si doux!

O mon ami! s'il est des joies célestes elles ne sont composées que de pareilles sensations!

On se sépare; tant de vibrations diverses avaient affaibli l'âme de Sophie : la garde nous pria de la laisser seule, et l'on fut se mettre à table. La bonne Isabeau voulait aller manger à l'office; madame de Blamont et madame de Senneval la firent asseoir entre elles deux; elle y fut décente, honnête et polie, tant il est vrai que la vertu n'est jamais déplacée nulle part; il n'est pas une seule table, mon ami, qu'une telle convive n'honore plus, que ne l'eût fait une de ces impudentes, connues sous le nom de Petites-Maîtresses, qui au lieu de ces propos simples et pleins de candeur, de ces discours naïfs, image de la nature, n'eût apporté que ce jargon du crime qui la déshonore et l'outrage.

Après le dîner, Isabeau a voulu embrasser encore une fois sa fille.

Elle lui a dit qu'elle allait lui préparer son logement, mais que, comme elle était à présent plus grande, et d'ailleurs, ajoutait-elle en riant, une demoiselle à marier, elle voulait lui céder sa belle chambre.

— A moi! ma bonne, à moi! je n'en veux point d'autre que celle que j'ai toujours eue; et je ne veux d'emploi chez vous, que celui que j'y remplissais. Si vous me ravissez ce bonheur, si vous ne me croyez plus digne de vous servir, vous me ferez croire que ce sont mes fautes qui m'ont fait démériter près de vous, et je ne m'en consolerai pas.

Il est certain que cette fille est charmante, elle a une sorte d'esprit naturel, qui prête un incroyable agrément à tout ce que sa belle âme lui inspire.

On a dressé un acte de ce qui s'était passé. Madame de Blamont voulait retenir ses hôtes; mais le ménage de l'un, les soins religieux de l'autre, se sont opposés au dessein qu'eux-mêmes auraient eu de rester, et ils sont repartis dans la même voiture.

Eh bien! Valcour, lequel, à ton avis, doit jouir du calme le plus pur, doit passer des nuits plus sereines, ou du scélérat qui a déshonoré, maltraité cette pauvre fille, ou de l'être honnête et sensible qui se délecte à réparer si généreusement tous ses maux? Qu'ils viennent, qu'ils paraissent ces apôtres de l'indécence et du vice, qui légitiment toutes les erreurs, qui les trouvent toutes dans la nature, parce qu'ils la croyent aussi corrompue que leurs âmes; qui se trou-

vent mieux de méconnaître les plus saints organes de cette loi sacrée, que d'être contraints à se mépriser eux-mêmes; qui préfèrent ne trouver du crime à rien, que d'être obligés de frémir à l'aspect de ceux dont ils se souillent; qui n'achètent, en un mot, leur ténébreuse tranquillité qu'en étouffant tous leurs remords... qu'ils viennent, dis-je, qu'ils viennent, et qu'ils prononcent? Maîtres de se choisir un caractère, qu'ils balancent, s'ils l'osent, entre celui de la respectable protectrice de Sophie, et celui de son persécuteur.

Les dépositions d'Isabeau ne nous ont d'ailleurs appris rien de bien particulier; Sophie paraissait âgée de trois semaines quand M. Delcour arriva de Paris, l'ayant dans une barcelonnette sur le devant de sa voiture; il descendit à l'auberge de Berseuil, et demanda une nourrice. On lui fit venir Isabeau; il promit une pension qui augmenterait avec l'âge de l'enfant; il convint qu'on lui apprendrait à lire, à écrire, à coudre; qu'elle n'aurait point d'autre nom que celui de Sophie, et que quand il n'apporterait pas lui-même l'argent de la pension, il le ferait tenir sûrement.

Il a été exact, Isabeau a toujours été régulièrement payée, soit par lui, soit indirectement. Il n'a fait, en tout, que quatre visites à Sophie,

pendant les treize ans qu'elle a été en pension chez Isabeau ; il arrivait toujours par la route de Paris, descendait à l'auberge, voyait l'enfant une heure ou deux, examinait ses petits talents et repartait.

—Mais, a dit Isabeau, ce fut de mon chef que je lui fis apprendre sa religion, et que je la mis à l'école chez monsieur le curé ; car, il ne s'informait jamais de cet article, et quand je lui en parlais :

— Coudre, coudre et lire, madame, me répondait-il, voilà tout ce qu'il faut à une fille.

Propos qui, à ce qu'ajouta plaisamment cette femme, lui fit croire que cet homme était huguenot.

Ensuite il la vint prendre avec son ami, et tu sais tout le reste. Nous attendons des nouvelles de nos négociations de Paris, et je ne t'écrirai plus que nous ne les ayons.

## LETTRE XIX.

### VALCOUR A DÉTERVILLE.

*Paris, ce 8 septembre.*

L'ÉVÉNEMENT singulier dont tu viens de me faire part, prenant, dans tes récits, la forme d'un journal, j'ai cru devoir le laisser finir, pour que ma lettre répondît à toutes les tiennes.

Oh! mon ami, quelle a été ma surprise, et quelles ont été mes combinaisons! Il me paraît certain que les noms de Delcour et de Mirville, en déguisent pour nous de plus intéressants, et c'est dans cette supposition que je désapprouve la plainte. Madame de Blamont a affaire à un mari aussi adroit que corrompu; si jamais il découvre cette plainte, peut-être s'autorisera-t-il de la démarche, pour publier que sa femme veut le perdre, et qu'elle a controuvé toute l'histoire,

afin de lui chercher des torts assez puissants pour le priver de l'autorité qu'il a sur sa fille ; et dès ce moment, au lieu de nous être donné des armes contre lui, nous lui en avons fourni contre nous. Cette plainte d'ailleurs ne servait en rien au dédommagement dû à Sophie ; la générosité de madame de Blamont y pourvoyait d'une manière assez noble ; d'après cela, tout air de procédure n'est-il pas déplacé, et ne peut-il pas devenir dangereux ? Ignores-tu, mon ami, l'art avec lequel les scélérats dirigent sur les autres ce qu'on a le dessein de faire contre eux ? et surtout ces espèces de coquins enjuponnés qui, munis, pour leur argent, d'une autorité légale ou non, ne se croient jamais si bien en droit d'en user, que quand il s'agit de servir leurs passions... Dieu veuille que je me trompe ! J'ai été bien touché de la conduite de madame de Blamont : toutes les vertus habitent dans le cœur de cette respectable mère, et sa plus douce façon de jouir est de rendre heureux tout ce qui l'entoure.

Je suis inquiet de la santé d'Aline, je te la recommande, mon ami, permets-moi de remettre un moment tous les soins de l'amour dans les tendres mains de l'amitié.

Pour éviter les rencontres et pour mieux suivre tes conseils, depuis huit jours je ne sors

plus; j'observerai la même circonspection jusqu'au dénouement de tout ceci... Mais quelle privation pour moi de ne pouvoir aller rendre hommage aux sublimes procédés de madame de Blamont, de ne pouvoir tomber à ses pieds avec Aline, de ne pouvoir l'accabler avec cette fille charmante de toutes les louanges qui lui sont si bien dues. Peins-lui du moins les expressions de mon âme: je crains pour toutes deux les soins, les embarras de cet événement; engage-les à se reposer, au moins pendant le calme que tout ceci va vous laisser, et n'allez plus si tard courir les aventures: peut-être n'en arriverait-il pas à madame de Blamont d'aussi agréables que celle-ci; je dis agréables puisqu'elle a développé pour elle une de ces occasions de faire du bien, toujours si recherchées de son cœur.

Oh! mon ami, où nous entraîne l'ivresse des passions; ah! si lorsqu'on commence à leur tout céder; si, lorsqu'on fait le premier pas dans leur dangereuse carrière, on pouvait sentir avec quelle rapidité vont se franchir les seconds, et quel abîme est ouvert au dernier; si l'on voyait l'imperceptible filiation de nos erreurs, comme toutes naissent les unes des autres, comme la rupture du plus petit frein conduit bientôt au brisement du plus sacré! quel est l'homme qui ne frémirait pas? quel est celui qui oserait se

permettre le plus léger écart, quand il peut naître de cette première faute une habitude de tout vaincre, dont les dangers sont aussi manifestes. Je voudrais que tous les hommes eussent chez eux, au lieu de ces meubles de fantaisie qui ne produisent pas une seule idée, je voudrais, dis-je, qu'ils eussent une espèce d'arbre en relief, sur chaque branche duquel serait écrit le nom d'une vice, en observant de commencer par le plus mince travers, et arrivant ainsi par gradation jusqu'au crime né de l'oubli de ses premiers devoirs. Un tel tableau moral n'aurait-il pas son utilité ? et ne vaudrait-il pas bien un Teniers ou un Rubens ? Adieu, ne me fais pas attendre la fin de cette aventure ; trop de sentiments de mon âme y sont intéressés, pour que je n'en désire pas le dénouement avec ardeur.

## LETTRE XX.

VALCOUR A ALINE.

*Paris, ce 8 septembre.*

Que j'aurais désiré encore un mot d'Aline, dans cette dernière lettre de mon ami; s'il m'en coûte pour être séparé de vous dans tous les temps, combien cette absence ne devient-elle pas plus cruelle, quand elle me prive du spectacle de votre âme exerçant des vertus. Les procédés de votre adorable mère m'ont fait verser des larmes... Ah ! combien sont douces celles que la pitié fait répandre. Je crains fort que cette petite malheureuse, au sort de laquelle il est impossible de ne pas s'intéresser, ne vous tienne par des liens plus étroits qu'on ne l'imagine; votre tendresse en redoublera, je vous connais; mais que ces soins ne prennent pas sur votre

santé, je vous en conjure, Aline, songez que vous vous devez à l'amant le plus passionné, et qui regarde comme une faveur les soins que vous accordez à votre conservation; ne me refusez pas au moins celle-là, puisque celle de vous voir m'est enlevée... Vous voir! Aline... Ah ! comme ce désir est impérieux en moi, quand une vertu de plus vient vous rendre encore plus digne d'être révérée... Elle vous aime cette Sophie... eh! qui pourrait tenir à l'empire universel que vous exercez sur les cœurs ? Le besoin de vous adorer se fait sentir dès qu'on vous voit, et il faut cesser d'être, ou céder au culte qui vous est dû; il n'y a donc que moi qui suis privé de vous le rendre... moi qui oserais m'en croire si digne, si l'encens s'appréciait à la délicatesse du cœur qui veut l'offrir ! Il me semble que je vois Aline... ses belles joues mouillées de larmes, aidant les pas de sa mère effrayée, et tenant près de son sein ce petit être, dont les cris déchirants pénètrent son âme et l'attendrissent... je la suis près du lit de Sophie, jalouse des soins que l'on a d'elle, désirant les lui donner tous, parce qu'elle a souffert... cette Sophie; parce qu'elle est malheureuse, et que la bonne et tendre Aline ne se satisfait réellement que par la bienfaisance... et je ne l'adorerais pas ! et je ne l'adolâtrerais pas cette fille céleste, mille fois plus belle

encore par ses vertus que par ses attraits... cette créature angélique qu'il semble que le ciel n'ait créée que pour être le charme de ses amis, le refuge de l'infortune, et les délices de son amant?.. Ah! toutes les expressions sont trop faibles, aucune ne rend ce que j'éprouve... effet cruel des passions trop violentes... Nature avare des dons que tu nous fais, pourquoi faut-il qu'en nous inspirant un sentiment aussi vif, tu nous prives de la faculté de l'exprimer, et que tout ce que nous essayons pour le peindre soit toujours au-dessous de lui.

Si le nom de ces deux aventuriers nous trompent... si effectivement... je frémis de mes soupçons ! ils me révoltent, et je ne puis les bannir... Eh quoi ! ce serait là le monstre qui oserait prétendre à mon Aline !.. lui, grand Dieu ?.. Il faudrait que je n'eusse plus une goutte de sang dans les veines, pour qu'une telle infamie se consommât !.. Homme vil et barbare, comment as-tu pu fixer mon ange sans que ton cœur redevînt honnête? comment le libertinage souille-t-il un instant l'individu auquel il a été permis de respirer l'air que mon Aline épure? Quoi tu l'as vue, et des horreurs empoisonnent ton âme?.. Tu oses aspirer à elle et tes mains se plongent dans l'infamie ? Il est donc des êtres insensibles sur qui l'amour et la vertu n'agissent point?..

Ah! je croyais qu'auprès des dieux le crime devenait impossible.

L'état de mon cœur ne se conçoit pas... tour à tour livré à la crainte, aux soupçons, en proie à la plus amère douleur, inquiété par tout ce qui arrive, déchiré par votre absence... il faut que je vous quitte... Je le sens; mes pensées, mes expressions, tout porterait l'empreinte de ma douleur, tout se ressentirait de mon trouble; et je ne veux pas augmenter le vôtre.

## LETTRE XXI.

### DÉTERVILLE A VALCOUR

*Vertfeuille, ce 10 septembre.*

Sophie est tout à fait bien, elle s'est levée hier, et comme il faisait fort doux, elle a pris l'air un moment sur la terrasse; elle a choisi cet endroit parce qu'elle savait que la maîtresse du logis s'y trouvait, et qu'elle voulait que son premier devoir fût l'acte de sa reconnaissance; du plus loin qu'elle a vu ces dames, lisant sous un bosquet, elle s'est précipitée vers elles, et est venue tomber aux pieds de madame de Blamont, en arrosant de ses larmes les genoux de sa bienfaitrice, cherchant des mots, n'en trouvant point, et devenant bien plus expressive par ce silence du sentiment, que par toutes les phrases de l'esprit. Madame de Blamont l'a relevée, l'a embrassée de tout son

cœur, et l'a fait asseoir auprès d'elle ; elle est faible, elle est pâle, mais d'un bien puissant intérêt dans cet abattement.

— Elle est plus jolie que vous, a dit en riant madame de Blamont à sa fille...

— Ah! puisse-t-elle devenir plus heureuse, a répondu Aline en l'embrassant.

Elle a soupé ce soir avec nous, et son maintien, son air, sa décence nous ont enchantés tous. Mais comme j'ai des choses d'un bien autre intérêt à te dire, trouve bon que nous laissions un moment Sophie, pour reprendre l'histoire de ses persécuteurs.

Il était impossible de trouver un meilleur moment pour séduire la vieille Dubois, et pour démêler, par elle, tout le nœud de cette infâme intrigue... Chassée, congédiée elle-même, le dépit, le besoin l'ont jetée dans les lacs de Saint-Paul, et sous le prétexte de la présenter, comme sa parente, dans une excellente maison, il l'a très facilement conduite à Vertfeuille ; elle y est, mais sans avoir vu Sophie. Quant aux ruses de notre homme, je t'en fais grâce, il suffit qu'elles ayent réussi ; ce que leur succès a découvert me paraît plus intéressant à t'apprendre.

A peine Mirville eût-il mis Sophie à la porte, que Delcour arriva : c'était le jour de leur souper ; le premier encore tout en feu, apprit à son

ami l'expédition qu'il venait de faire, et comme leur dialogue est assez curieux, je vais te le transcrire mot à mot d'après les dépositions de la vieille, qui n'en a pas perdu une syllabe.

Le président Delcour. — Ventrebleu ! mon ami, voilà une cause mal jugée, vous avez oublié les droits que j'ai sur cette p..... et vous ne deviez la punir que devant moi ; je vous aurais aidé de tout mon cœur ; je suis inflexible sur les attentats du crime, aucuns nœuds ne me retiennent en pareil cas, et les droits de la nature deviennent nuls, quand ceux des gens sont outragés. — Où est elle ?

Le financier Mirville. — Mais pas très loin je crois... Si tu veux t'en d'onner le plaisir ?..

Delcour. — Assurément, que l'on coure après elle, et qu'on lui dise qu'il lui revient encore un supplément de correction de la main paternelle.

O mon ami ! exista-t-il jamais des autrocités réfléchies, combinées, de la force de celles-ci ? La cuisinière sort, cherche de bonne foi Sophie, et quoiqu'elle fût sur le seuil de la petite porte du jardin, heureusement elle ne la découvrit pas : telle fut la cause du bruit que cette malheureuse entendit au sein de sa douleur, et qui redoubla si bien son effroi ; n'ayant rien vu, on rentra, et l'on dit que sans doute la criminelle s'était éva-

dée. Une réflexion subite vint aussitôt au présisident. Poursuivons notre manière de rendre leur énergique conversation.

Delcour. — Est-tu bien sûr, Mirville, que Sophie soit réellement coupable ?

Mirville. — Je l'ai trouvée avec le délinquant, c'était, ce me semble plus qu'il n'en fallait pour légitimer sa sottise.

Delcour. — Les apparences trompent si souvent, mon ami... La main d'un juge dégoûte sans cesse du sang que lui font verser les apparences. Heureusement que nous sommes audessus de ces misères-là, et qu'un être de moins dans le monde n'est pas pour nous une affaire bien grande ; d'ailleurs, ce que j'en dis n'est pas pour disculper Sophie, mais parce que je serais fort aise d'avoir, comme toi, une coupable à punir. Examinons les faits et faisons paraître les témoins ; commençons par interroger la Dubois, je la crois complice. Y a-t-il là des pistolets ?

Mirville. — Oui.

Delcour. — Prends-en un, et moi l'autre ; il s'agit d'effrayer, il est inouï ce qu'on obtient en effrayant : je t'apprends là les secrets de l'école.

Mirville. — Qui ne les sait pas ! Mais ces pistolets... mon ami... ils sont chargés.

Delcour. — C'est ce qu'il faut, et qu'importe une tête, dès qu'il s'agit de se procurer ce que

nous appelons des indices. Mille victimes, pour découvrir un coupable ; voilà l'esprit de la loi.

Mirville. — De la loi, soit, moi je ne connais pas trop la loi, encore moins la justice; je me livre à mon cœur, et il me trompe rarement. Tu vas voir si les coups de bâton et d'étrivières, que j'ai donnés à ta fille, ne seront pas bien dûment et bien légitimement appliqués. Au reste, s'il en fallait revenir, comment faire à présent? ces choses-là ne se reprennent point. Où la trouver, et comment réparer?

Delcour. — Oh! mais, je dis, dans ce cas là, on ne répare point; tu te modèleras sur nous; personne n'offense comme les satellites de Thémis, et personne ne répare aussi peu. Tu as mal pris le sens de mon discours; je vise moins à te faire faire une bonne action, qu'à me procurer le plaisir d'en faire une mauvaise. Ton exemple m'a tenté... et je ne connais rien de pis que l'exemple : interrogeons, voilà l'objet.

Et la Dubois, qui aurait voulu être bien loin, fut à l'instant mandée, introduite dans un cabinet mystérieux, où l'on n'allait jamais que pour les grandes aventures. Prodigieusement effrayée, comme tu crois, de deux bouts de pistolets appuyés sur chacune de ses tempes, et d'une injonction de dire la vérité ou de s'attendre à perdre la vie, elle a déclaré que Rose était la

seule coupable, et qu'elle n'avait jamais connu un seul tort à Sophie.

— Morbleu ! s'écria Mirville, je crois que je sens des remords.

— Eh bien ! dit Delcour furieux, tu les apaiseras en m'aidant à me venger; commençons par décider du sort de cette intrigante... et la menaçant du pistolet : Je ne sais qui me tient...

Celle-ci eut beau protester de son innocence, les deux amis lui déclarèrent qu'après une telle conduite, ils ne pouvaient plus prendre en elle aucune confiance, et qu'il fallait qu'elle décampât dès le soir même... Et avant, comme le châtiment sans doute n'était pas très légal, on a cherché à se débarrasser des témoins... Circonstance malheureuse, puisqu'elle nous prive entièrement des suites de cette funeste aventure, et dérobe à nos yeux des atrocités, dont la découverte nous fût devenue bien nécessaire un jour. La Dubois rendit donc ses clefs, emporta ses hardes et partit. Par le plus heureux des hasards elle vint s'établir près la barrière, dans une espèce de petite auberge où précisément arriva notre Saint-Paul, deux ou trois jours après. Il ne restait donc plus dans la maison que la délinquante et la cuisinière. Celle-ci interrogée par Saint-Paul, la veille de son départ pour Vertfeuille, a dit que dès que la Dubois fut partie, Rose fut

appelée et descendit; qu'elle soupa fort tranquillement avec les deux amis, et qu'elle, son service fait, s'étant retirée, comme à l'ordinaire, n'avait rien vu de particulier; mais que le lendemain matin voulant aller servir le déjeuner, selon son usage, elle avait trouvé tout le monde parti, sans qu'elle eût entendu rien de plus étrange que les autres jours, et sans qu'elle eût trouvé de désordre dans aucun des appartements. Moyennant quoi voilà le fil rompu, et tu vois qu'il nous devient maintenant impossible de savoir de quelle nature peut être la vengeance qu'ils ont tirée de Rose.

Le lendemain matin un laquais de Mirville est venu demander à la cuisinière les robes et les effets de la jeune personne; mais sans pouvoir répondre à aucune des questions que la servante lui a faites. Ensuite la maison a été fermée par l'homme de Mirville, qui a signifié à sa camarade de se tranquilliser, et qu'un voyage, que ces messieurs allaient faire à la campagne, interromprait leurs soupers au moins pour un mois... Il ne nous est donc plus resté que des conjectures sur le sort de la malheureuse compagne de Sophie. L'imagination vive de madame de Blamont en a tout de suite forgé de sinistres. Celles de la Dubois, que j'adopte, comme plus naturelles, sont que le président a fait enfermer

Rose; ainsi qu'il l'en avait toujours menacée; s'il l'y contraignait par défaut de conduite. Voilà, mon ami, tout ce qu'il a été possible d'apprendre sur cette partie... Venons au reste.

Plus de doute, mon cher Valcour, sur l'existence de nos deux inconnus; la Dubois, trompée par Saint-Paul, ne sachant à qui elle parlait, a dit à madame de Blamont :

— Celui qui se fait appeler Delcour, madame, est le président de Blamont, qui a une des femmes les plus aimables de Paris; l'autre est un monsieur Dolbourg, financier riche à millions, son ami depuis trente ans, et auquel il va donner sa fille en mariage. Ces messieurs ont d'abord vécu, a continué notre duègne, avec deux courtisanes fameuses, dont madame a pu entendre parler.

— Les Valville?

— Oui, madame, deux sœurs; l'un avait l'aînée, l'autre la cadette; ils ont eu presque en même temps, chacun une fille de leur maîtresse; mais celle de monsieur Blamont mourut au bout de huit jours; le président cacha cette mort à son ami, et lui montra une autre petite fille du même âge que celle qu'il venait de perdre, qu'il conduisit au village de Berseuil, où il l'a fit élever

— Quoi! interrompit madame de Blamont,

très troublée, cet enfant de Berseuil ne serait pas celui de la Valville ?

— Non, madame, reprit la Dubois, l'enfant de la Valville est bien sûrement mort, et celui qui fut mené à Berseuil est un enfant légitime, que monsieur le président avait eu de sa femme, et qu'on nourrissait au Pré-Saint-Gervais. En le retirant de ce village lui-même, il donna cinquante louis à la nourrice, afin de répandre la mort de cette petite fille, qu'il voulait, disait-il, par des raisons secrètes, soustraire aux yeux de sa mère, et on eut l'air d'enterrer un enfant dans la paroisse du Pré-Saint-Gervais.

— Juste ciel ! s'écria madame de Blamont qui ne pouvait plus se contenir, j'ai effectivement perdu une fille dans ce temps-là, nourrie au même lieu que vous dites... se pourrait-il ? Sophie !.. mon cher Déterville... quelle multitude de crimes !.. et quel peut en être l'objet ?..

Ici la Dubois reconnaissant chez qui elle était, s'est précipitée aux genoux de madame de Blamont en la conjurant de ne la point perdre...

— Rassurez-vous, lui a dit cette malheureuse épouse... vous êtes en sûreté ; mais ne me cachez rien ; je ne vous abandonnerai jamais. Et alors cette femme poursuivit, et ses réponses nous ont appris que les deux amis, au moment de la naissance des filles, qu'ils avaient eues de

leurs maîtresses, s'étaient promis de faire servir ces enfants à remplacer leurs anciennes sultanes, et de se les prostituer réciproquement, dès qu'elles auraient atteint l'âge nubile ; mais que le président voyant ses droits perdus sur la fille de Dolbourg, par la mort de la sienne, avait résolu de taire cette mort, et de remplacer la petite bâtarde par une fille légitime ; puisqu'il était assez heureux pour en avoir une dans ce moment. Telle était l'histoire de Sophie ; telle était ce qui légitimait son étonnante ressemblance avec Aline ; ainsi tu vois que le peu délicat Dolbourg, au moyen des machinations diaboliques du président, aura eu, si tout réussit, l'une des filles de madame de Blamont pour maîtresse et l'autre pour femme. Tu peux reconnaître ici de plus, l'âme tendre et délicate du cher président, qui bien que persuadé que Sophie est sa fille légitime, rit et s'amuse pourtant de sa perte, des mauvais traitements qu'elle a reçus, et s'offre même, avec une atroce barbarie, à lui en faire éprouver de nouveaux. S'il est des traits dans le monde qui développent mieux un caractère abominable... si tu en sais, je te prie de me les dire, afin que je les réserve pour en colorer le premier scélérat que je voudrais peindre... Telle est cependant la conduite de ceux qui déshonorent, emprisonnent, rouent, tortu-

rent des malheureux... coupables de quelques faiblesses, sans doute, mais dont la vie de dix d'entre eux n'offrirait pas de telles recherches dans le crime et dans l'infamie!

La Dubois a ajouté que ses deux maîtres ont une autre maison de plaisir, à peu près pareille à celle des Gobelins, du côté de Montmartre, où ils se réunissent pour trois dîners par semaine, comme à l'autre pour trois soupers; n'ayant pas été introduite dans ce second bercail, elle n'est pas très au fait des orgies qui s'y célèbrent; mais elle sait en gros que tout y est, et plus indécent, et plus multiplié qu'où elle demeurait.

— Ils ont là, dit-elle, un sérail composé de douze petites filles, dont la plus âgée n'a pas quinze ans, et que l'on renouvelle à raison d'une, tous les mois.

Les sommes qu'ils dépensent à cela, dit la vieille, sont énormes, et quelque riches qu'ils puissent être, elle ne conçoit pas que leur fortune n'y soit pas déjà épuisée.

Je te laisse à penser quel est l'état de madame de Blamont. Cependant il fallait prendre un parti, relativement à cette femme; elle ne pouvait ni la garder ni la faire voir à Sophie; elle lui a proposé de chercher une maison à Orléans, de la défrayer de tout, jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvée, avec une gratification de vingt-cinq

louis, payable sur-le-champ. La Dubois enchantée a comblé madame de Blamont de remercîments. Saint-Paul est parti dès le même soir pour la conduire à Orléans, où elle a été placée peu après.

Tu conçois aisément, mon cher Valcour, sur quel être se sont aussitôt tournés les premiers transports de madame de Blamont : elle pouvait à peine terminer ce qui regardait la Dubois ; elle brûlait d'être auprès de Sophie...

— O toi ! dont la mort m'avait coûté tant de larmes, s'est-elle écrié, en se précipitant dans les bras de cette intéressante créature... tu m'est rendue ! ma chère fille... et dans quel état, grand Dieu !

— Vous ma mère !.. Oh ! madame, est-il vrai !..

— Aline, partage ma joie... embrasse ta sœur... le ciel me la rend... elle me fut enlevée au berceau... et par qui ? Rien ne peut exprimer ce que j'éprouve.

Mon ami, je ne te peindrai point sa situation... elle était du plus vif intérêt, madame de Senneval, Eugénie et moi, nous mêlâmes nos larmes à celles de cette charmante famille, et le reste de la journée fut consacré à jouir d'un événement peu attendu, et qui présentait tant de charmes à une mère aussi tendre.

Je ne tardai pas à faire observer à madame de Blamont toutes les armes qu'un pareil événement nous fournissait contre les prétentions odieuses et illégitimes du président; elle le sentit, mais elle vit en même temps que nos démarches exigeaient du mystère et les ménagements les plus délicats... Qui pouvait empêcher monsieur de Blamont de traiter tout ceci de chimère? Était-il supposable qu'il reconnaîtrait Sophie pour enfant légitime? probable même qu'il eût seulement l'air de la connaître. Et quelles preuves madame de Blamont avait-elle alors pour le convaincre? La mort de sa petite fille, baptisée sous le nom de Claire, était constatée. Monsieur de Blamont s'était muni d'une bonne attestation du curé, et il y avait eu un service de fait au prétendu enfant mort; la nourrice qui s'était prêtée à tout, avait placé vraisemblablement une buche dans la bière enterrée au lieu de l'enfant; pendant que Claire, sous le nom de Sophie, était transportée chez Isabeau par le président même... et d'ailleurs trouverait-on la nourrice du Pré-Saint-Gervais? A supposer qu'on la retrouvât, avouerait-elle son crime? Tout cela multipliait les difficultés, faisait chanceler les droits de madame de Blamont; car, si elle n'avait pas dans Claire, existant sous le nom de Sophie que nous continuerons de lui

donner, une arme puissante contre son époux, celui-ci, retournant aussitôt les choses, s'en trouvait une très forte contre sa femme; dès ce moment Sophie ne devenait qu'une malheureuse bâtarde, dont il avait eu tous les soins qu'il devait avoir, et que madame de Blamont avait séduite, entraînée chez elle, pour se donner un prétexte à chercher des torts à son mari, à lui ôter le droit qu'il prétendait, avec raison, avoir sur Aline, et dont il voulait user pour la donner à son ami. Ce qui n'était plus pour madame de Blamont, devenait donc contre à l'instant. Toutes ces considérations la frappèrent; sa première pensée fut de nous en tenir aux arrangements pris par Isabeau, imaginant que cette pauvre petite malheureuse serait moins à plaindre inconnue, que chez elle.

Mais je m'opposai à cette manière d'envisager les choses, et je fis observer, à madame de Blamont, que, si le président avait envie de faire des recherches sur Sophie, il commencerait assurément par le village de Berseuil, et que d'ailleurs l'isolant dans ce bourg obscur, et dans un état si au-dessous d'elle, il lui devenait presque impossible de s'en servir alors décemment et utilement pour repousser les insignes prétentions de Dolbourg. Nous convînmes donc que le meilleur parti était de la garder; de prendre les plus

sûres informations sur l'ancienne nourrice de Sophie, et de forcer cette créature à avouer son crime. Cela n'était ni sûr ni aisé, j'en conviens mais c'était néanmoins le seul expédient qui convînt aux circonstances... D'après cela c'est toi que nous chargeons de cette importante recherche; ne néglige rien de tout ce qui peut te la faire faire avec tant de célérité que d'exactitude. L'ancienne nourrice de Claire demeurait au Pré-Saint-Gervais, le village n'est pas grand, les recherches y seront aisées; ce fut là où Sophie passa les trois premières semaines de sa vie, chez une paysanne nommée Claudine Dupuis, et c'est dans cette paroisse que le service se fit; c'est de ce village que le président sortit de nuit, le 15 août 1762, ayant la petite fille dans une barcelonnette verte, sur le devant d'un vis-à-vis gris, sans laquais. Voilà tout ce qu'il faut, mon cher Valcour, pour diriger tes informations; agis sur-le-champ, abstraction faite de toutes réflexions de ta part. Songe que tu ne travailles point ici contre Dolbourg ni contre Blamont, mais uniquement en faveur d'une mère désolée qui t'adore, et qui n'a que toi à qui elle puisse confier de tels soins; nulle sorte de délicatesse ne saurait donc t'arrêter ici. Si tu trouves la femme dont il s'agit, notre avis est que tu emploies les voies de la plus grande

douceur, pour lui faire avouer ce qu'elle a fait, et que tu tâches de la faire convenir de tout, devant quelques témoins. Si elle refuse d'avouer, il faudra l'assigner alors en justice; car, toute considération doit céder à l'importance de constater la légitimité de Sophie; il n'est aucune voie qu'il ne faille employer pour y réussir, puisque c'est de cette légitimité reconnue que nous attendons tout, et que c'est en prouvant cette légitimité d'une part, et, de l'autre, le commerce de Dolbourg avec cette fille, que nous détruisons tous les projets qu'il a de te nuire. Adieu, presse tes opérations, instruis-nous, et compte toujours sur l'exactitude de nos soins.

## LETTRE XXII.

ALINE A VALCOUR.

*Vertfeuille, ce 15 septembre.*

Je ne vous écris qu'un mot, et Dieu sait dans quelle agitation! Hier au soir tout était calme... nous attendions de vos nouvelles; Sophie allait de mieux en mieux; j'étais entre la meilleure des mères et cette chère et infortunée sœur que j'aime avec passion ; je les caressais toutes deux. Cette pauvre Sophie, si consolée de tous ses maux, si heureuse de sa nouvelle situation mêlait ses larmes aux nôtres; Eugénie, Déterville et madame de Senneval lisaient à l'autre bout du salon, laissant tomber de temps à temps des regards attendris

sur le tableau que nous leur offrions : tout à coup madame de Senneval, près d'une croisée donnant sur la cour, quitte son livre et dit effrayée :

— J'entends une voiture.

Nous prêtons l'oreille, elle ne se trompait pas... Ma mère vole cacher Sophie dans le cabinet d'une de ses femmes ; à peine est-elle redescendue, qu'une chaise en poste entre effectivement ; on apporte des flambeaux... mon ami, c'était mon père... c'était le cruel Dolbourg... Ma main tremble en traçant ces noms... ils arrivent malgré leur promesse... quelle en est la cause? savent-ils que nous avons Sophie? que veulent-ils?.. qu'exigent-ils ? Tout mon sang se trouble... Je n'ai que la force de vous embrasser, et de donner vite mon billet à Déterville qui se charge de vous le faire tenir.

*Post-scriptum de Déterville.*

Je le cachète en diligence parce que les postillons qui ont amené ces cruels gens, vont se charger de le faire passer de main en main, ce qui te le fera recevoir trois jours plus tôt. Ne crains rien, agis ; je les aime mieux ici qu'à Paris, pendant tes opérations : les visages ne sont point austères, et je n'aperçois jusqu'à présent que de l'honnêteté et de la décence.

Madame de Blamont est dans un état affreux... elle s'excuse sur une migraine. Madame de Senneval, Eugénie et moi parons à tout, et faisons les frais de tout. Je vais reprendre le journal, tu seras instruit de ce qui va se passer, minute par minute.

Juste ciel ! si les hommes, en entrant dans la vie, savaient les peines qui les attendent ; qu'il ne dépendît que d'eux de rentrer dans le néant, en serait-il un seul qui voulût remplir la carrière !

## LETTRE XXIII.

DÉTERVILLE A VALCOUR

*Vertfeuille, ce 20 septembre.*

O VALCOUR ! y a-t-il un degré où le vice confondu s'arrête ? existe-t-il un moyen de deviner dans les yeux de l'homme corrompu si ce qu'il dit, si ce qu'il fait émane véritablement de son cœur, ou si ses actions, si ses discours ne viennent que de sa fausseté? Quels procédés peuvent, en un mot, nous donner la clef de l'âme d'un scélérat, et comment, avec l'habitude où il est de feindre, peut-on distinguer quand il en impose ou non? T'assurer quelque chose de certain sur les suites de ce que j'ai à t'apprendre, jusqu'à la solution de ce problème, est une chose véritablement impossible; je dirai donc et tu combineras.

Le quatorze, au soir, nos voyageurs fatigués s'en tinrent à quelques politesses vagues, des nouvelles, un excellent souper, et des lits. De notre part, le billet que nous t'écrivîmes, des craintes et point de sommeil... La vertu se tourmente et s'agite où le vice repose en sûreté.

Le quinze, au matin, le président mena son ami chez Aline ; elle s'était levée de très bonne heure pour venir glisser sous ma porte, ainsi que nous en étions convenus la veille le billet où j'écrivis un mot ; mais elle s'était recouchée.

Extrêmement surprise d'une visite si matinale, elle répondit à son père, qui s'informait s'il était jour, qu'elle était désespérée de ne pouvoir lui ouvrir; qu'elle allait sonner, mais qu'on n'était pas encore entré chez elle. Le président, peu scrupuleux insista...

— Quand il s'agit de recevoir un père et un époux, dit-il à travers la porte, on ne doit pas y regarder de si près : ouvrez, Aline, et n'ayez nulle crainte.

— En vérité je ne le puis, je suis au lit.

— Qu'importe, il faut ouvrir, ma fille, ou je me fâcherai.

Mais la prudente Aline ne put entendre cette dernière phrase; enveloppée d'un manteau de lit, elle s'était lestement évadée par le petit escalier qui communique de sa chambre au cabinet

de madame de Blamont, et elle était déjà toute alarmée, sur le pied du lit de sa mère, quand le président peu accoutumé à de la résistance lorsqu'il annonçait des désirs, déclarait que si on ne lui ouvrait pas à l'instant, il allait enfoncer la porte... Il s'y déterminait, quand une femme de chambre, promptement envoyée vers lui, proposa de passer dans l'appartement de madame, où le déjeûner allait être servi.

J'ai malheureusement deux libertins à représenter ; il faut donc que tu t'attendes à des détails obscènes, et que tu me pardonnes de les tracer. J'ignore l'art de peindre sans couleur ; quand le vice est sous mon pinceau, je l'esquisse avec toutes ses teintes, tant mieux si elles révoltent; les offrir sous de jolis dessins, est le moyen de le faire aimer, et ce projet est loin de ma tête.

L'ambassadrice était jolie, bien blanche, des yeux très vifs, nouvelle dans la maison, et envoyée là parce que ce fut la première qui se présenta. Le président la saisit par la main, et comme la porte de la chambre qu'il venait d'occuper se trouvait ouverte et peu éloignée, il y pousse cette fille, suivi de Dolbourg, et se prépare à s'y enfermer; quand la fringante soubrette, devinant le motif, se dégage, s'esquive et revient trouver sa maîtresse. Elle fut bientôt

suivie de ses deux assaillants ; ils avaient cru sage de paraître aussitôt, afin que les sujets de plainte de celle qui leur échappait, ne passassent plus que pour des plaisanteries.

Les ennemis débusqués, Aline était remontée dans sa chambre ; moyennant quoi ces messieurs ne trouvèrent que la présidente.

— Vos femmes sont des Lucrèces, madame, dit Blamont en entrant, en vérité ce sont des vertus romaines. J'imaginais... Vous savez que je me gêne peu sur ces fadaises-là ; quand, à tous les risques de l'ennui de la campagne, on hasarde de sortir un ami de la ville, il faut bien le dissiper... Depuis quand avez-vous cette fière vestale?... (et elle était là). — Elle est bien... Quel âge avez-vous, mademoiselle ?

— Dix-neuf ans, monsieur.

— Pas mal en vérité; j'aime ses yeux, ils disent toutes sortes de choses.

Et madame de Blamont confuse :

— Sortez, sortez, Augustine, ne voyez-vous pas bien que monsieur se moque de vous.

— Mais, madame, vous êtes d'une rigueur... il semblerait que ce fût un crime, que l'hommage rendu à la beauté.

— Ce n'est pas être difficile... Eh bien ! vous ne vous asseyez pas ?.. ma fille va descendre... vous l'avez réveillée... vous lui avez fait une

peur !.. elle était accourue vers moi... J'ai ri de ses craintes et l'ai renvoyée s'habiller...

— S'habiller ? quelle extravagance : est-ce qu'on s'habille pour un père ?.. est-ce qu'on se gêne à la campagne ?

— L'honnêteté est de mode partout.

— Madame a raison, dit Dolbourg... pardon madame, mais si j'en croyais monsieur votre mari, il me ferait souvent faire des choses !..

— Oh ! pour le coup je m'asseois, a dit alors le président, en se laissant tomber dans un fauteuil... oui, je m'asseois, Dolbourg va prêcher, et il y a longtemps que je suis curieux du sermon d'un fermier-général... Allons poursuis, Dolbourg, j'écoute ; analyse-nous un peu, je t'en prie, les vertus civiles, les vertus morales... oui, qu'il y ait bien de la vertu dans ton discours ; c'est étonnant comme j'aime la vertu !

— Préférez-vous de déjeuner ici ou de passer dans le salon ? a interrompu la présidente.

— Mais nous irons où vous voudrez... où est ma fille ?

— Elle achève de se vêtir, et se rendra où l'on lui dira que nous sommes.

— Dites-lui, je vous prie, que quand je vais la voir le matin, avec mon ami, je ne veux pas qu'elle joue la prude...

— Mais il est des choses de décence...

— Décence... voilà toujours votre mot à vous autres femmes! il y a longtemps que je cherche à pénétrer la vraie signification de ce mot barbare, sans y avoir encore réussi; je l'avoue, selon vous, madame, les sauvages doivent être bien indécents; car, ils vont tout nus, et vous pouvez être sûre que chez les Californiens, ou chez les Ostiages, quand un père va voir sa fille, le matin, elle ne lui refuse pas sa porte, sous le ridicule prétexte qu'elle est en chemise.

— Monsieur, a répondu madame de Blamont, avec autant d'aménité que de modestie, la décence n'est point idéale; elle peut être arbitraire; elle peut être relative aux différents climats, mais son existence n'en est pas moins réelle; fille du bon sens et de la sagesse, elle doit régler nos actions sur nos usages et sur nos sentiments, et s'il était de mode d'aller en France comme au Paraguay, la décence alors placée à d'autres devoirs plus essentiels n'en serait pas moins respectée.

— Oh! je vous réponds qu'il y a des pays où rien de ce que vous voulez dire ne l'est, où vos devoirs sont des chimères, et vos crimes d'excellentes actions.

— Ce raisonnement seul vous condamne; car enfin, quels que soient les vices du peuple dont

vous parlez, au moins lui en supposez-vous? et ces vices, quels qu'ils puissent être, il les évite, il les punit : voilà donc des freins reconnus, en raison de la sorte de climat ou de gouvernement ; faisant tant que d'être né dans celui-ci, pourquoi n'en pas également adopter les principes?

— Mais c'est qu'il n'y a rien de réel.

— Non, lorsque l'on s'aveugle; mais je vous réponds que, pour moi, je n'ai besoin ni d'arguments, ni de dissertation pour me convaincre du véritable caractère d'une chose, pour m'y livrer si elle est bien, pour la détester si elle est mal.

— Et quel est donc ce guide infaillible ?

— Mon cœur.

— Il n'est point d'organe plus faux, on en fait ce qu'on veut de son cœur, et je vous réponds qu'à force d'en étouffer la voix on parvient bientôt à l'éteindre.

— Cela suppose au moins un instant où on l'entendit malgré soi.

— D'accord.

— On a donc été vertueux quand cette voix se faisait comprendre, on cesse donc de l'être dès qu'on s'occupe de l'étouffer? le bien et le mal ont donc des différences marquées que vous définissez vous-même, en vous efforçant de les anéantir?

Dolbourg. — Il me semble que madame a raison, il est bien certain que le vice est une chose qui... et puis d'ailleurs, je dis, il n'y a que la vertu...

Le président, éclatant de rire. — Ah! ah! ah! ah! ma foi, si le logicien Dolbourg s'en mêle je suis battu; allons, madame, sauvons-nous; je vous crains trop avec un tel champion; allons déjeuner : faites dire à Aline de descendre...

Et tout le monde s'est réuni dans le salon. Aline confuse a paru; le président lui a tenu quelques mauvais propos sur l'histoire du matin, qui ont achevé de la faire rougir, et madame de Senneval par ses soins a rendu la conversation générale.

Au dîner, monsieur de Blamont a contraint sa fille de se placer entre Dolbourg et lui, et il lui a souvent répété :

— Mademoiselle, faites politesse à mon ami, vous êtes tous deux nés pour vous connaître bientôt plus intimement.

Ce n'était pas une petite besogne pour ma belle mère, et moi, de rompre à tout instant la conversation, et de la replacer dans les bornes de l'honnêteté, dont le président, plus que Dolbourg encore, cherchait toujours à la sortir.

En se retirant, le président déclara à sa fille qu'elle eût à se trouver seule, le lendemain

matin, dans sa chambre, parce qu'il avait quelque chose à lui communiquer qui ne pouvait être entendu que de Dolbourg. Les dames à cet ordre se sont réunies pour le combattre.

— En vérité, monsieur, a dit madame de Senneval, j'ai été mariée seize ans, et jamais mon mari n'a désiré de parler à ma fille sans moi ; quelques liens qu'une fille ait avec des hommes, elle ne peut décemment les recevoir seule ; dussiez-vous vous en fâcher, vous m'entendrez toujours vous dire, monsieur, que rien n'est plus malhonnête que l'ordre que vous donnez ici à votre fille, et qu'à la place de madame de Blamont je ne le souffrirais sûrement pas.

— Depuis vingt ans, madame, a répondu le président avec aigreur, madame de Blamont fait ce que je veux ; je prononce et elle me satisfait ; elle se sent aussi bien de cette condescendance, qu'elle se trouverait peut-être mal du procédé contraire. Je ne me suis jamais informé de ce que monsieur de Senneval faisait chez vous ; trouvez bon que je prie sa respectable épouse de ne se mêler en rien de ce qui se passe chez moi.

Madame de Senneval, qui, comme tu sais, n'est ni très douce, ni très endurante, a voulu répliquer ; mais madame de Blamont prévoyant une scène, qu'elle voulait empêcher, a dit, en sonnant les gens, qu'on vînt éclairer.

— Aline, vous entendez les ordres de votre père, attendez-le demain matin, levée dans votre chambre à l'heure où il lui plaira d'y passer.

Dès huit heures du matin, le seize, les deux amis se sont en effet présentés à la porte d'Aline; elle était levée; elle était vêtue.

Reconnaîtras-tu là, mon ami, la pudeur, la timidité de cette fille charmante ?.. elle ne s'était pas couchée... Hommes affreux ! à quel point êtes-vous devenus méprisables au sein même de votre propre famille, puisque la défiance que vous y inspirez engage à de telles précautions !

— Déjà levée ? a dit monsieur de Blamont.

— Vos ordres sont des lois pour moi.

— Je vous demande pourquoi vous êtes déjà levée ?

— Ne m'aviez-vous pas dit que monsieur Dolbourg ?..

Dolbourg. — Oh! pour moi, mademoiselle, ce n'était en vérité pas la peine de vous gêner.

Monsieur de Blamont. — Il aurait tout autant aimé vous trouver au lit que debout, ne faudra-t-il pas qu'il vous y voie bientôt.

Aline. — J'avais imaginé, mon père, que vous aviez quelque chose à me dire?

— Comme elle est faite, a dit monsieur de Blamont, en embrassant de ses deux mains la taille

d'Aline, as-tu jamais rien vu de pris comme cela? Comment vous avez un corset à la campagne?

— Je ne le quitte jamais.

— Mais pour ce mouchoir, a poursuivi Blamont, en le faisant voler d'une main sur le lit, et captivant sa fille de l'autre, pour ce mouchoir vous nous en ferez grâce.

Et Aline confuse et désolée, croisant ses mains sur sa poitrine :

— Oh! mon père, est-ce donc là ce que vous avez à me dire ?

— Mademoiselle, permettez, a dit Dolbourg, en écartant une des mains dont Aline cherchait à cacher ce que son père venait de découvrir... permettez, monsieur votre père trouve bon que je regarde tout ceci comme mon bien, et il est assez judicieux pour ne vouloir pas conclure le marché que je n'aie reconnu s'il n'y a point de fraude... ces bagatelles-là se voyent sans difficulté... bon si c'était... mais pour cela... nous en voyons tant...

— O vous de qui je tiens la vie! s'est écriée Aline, en s'échappant avec rapidité, n'imaginez pas que mon respect et mon obéissance aillent jusqu'à trahir mon devoir, et puisque vous oubliez le vôtre à tel point, il m'est permis de ne plus entendre des sentiments que vous ne voulez plus mériter.

Et l'éclair est moins prompt à devancer la foudre, que ne l'a été cette tendre et honnête créature à se jeter dans le cabinet de sa mère. Elle y est arrivée en larmes; elle s'est précipitée sur les genoux de cette mère adorable; elle l'a conjurée de l'emmener au couvent; elle lui a dit que le désespoir l'aveuglait, qu'elle ne répondait pas d'elle, et après quelques mots de consolation, madame de Blamont, la laissant à Eugénie et à madame de Senneval, est venue trouver son mari.

Son rôle ici devenait d'autant plus difficile, qu'elle frémissait pour Sophie; elle n'avait point encore pris de parti décidé, quoiqu'elle pressentît bien l'objet du voyage; elle n'osait pourtant pas s'informer, elle attendait que son époux s'expliquât le premier; sa timidité naturelle, les circonstances, tout l'obligeait à des ménagements. Elle se contint donc, et trouvant les deux amis confondus de la fuite soudaine d'Aline, elle demanda doucement à monsieur de Blamont ce qu'il avait donc fait à sa fille, pour l'avoir réduite aux larmes qu'elle répandait à grands flots? Blamont un peu confus de son côté, et ne croyant pas que ce fût encore là le moment de parler, sourit, plaisanta, et dit que sa fille s'était effrayée d'une très innocente caresse que Dolbourg avait voulu lui faire. Tout s'apaisa,

Augustine qui vint avertir que le déjeuner était prêt, fit diversion, et le président pria sa femme de rassurer Aline, de lui dire qu'elle pouvait paraître et qu'elle n'éprouverait plus rien qui pût la fâcher. Madame de Blamont se retira, et Augustine, qui arrangeait quelque chose, se retrouva par ce moyen tête à tête avec nos deux héros. Les détails de cette seconde scène n'ont pu venir à notre connaissance; mais les suites ne nous les ont que trop appris. Augustine éblouie par l'or, fut sans doute moins cruelle que la veille; ce qu'il y a de certain, c'est que ces messieurs ne parurent point au déjeuner, qu'on ne trouva plus Augustine de tout le jour, et qu'elle disparut le lendemain. Il y a des choses très désagréables qui deviennent heureuses dans les circonstances, cet événement-ci est du nombre; il calma du moins nos libertins, et tout le reste du jour fut tranquille.

Mais sitôt que le dix-sept au matin, on se fut aperçu du départ d'Augustine, l'inquiétude de madame de Blamont fut très vive; elle pouvait avoir parlé de Sophie; quoique ce ne fût pas à elle qu'on l'eût confiée, elle savait de l'histoire tout ce qu'on n'en avait pu cacher dans la maison; n'en était-ce pas beaucoup trop, si elle avait été indiscrète? Dans cette affreuse perplexité, la présidente se décida donc à deman-

der à son mari, ce qu'il avait pu faire de cette fille et quelle était la cause de son évasion ? Elle le piqua même un peu, pour découvrir s'il ne savait rien sur Sophie, mais les réponses de l'époux, en rassurant madame de Blamont sur ses craintes, la convainquirent que sa femme de chambre était débauchée, et que cette malheureuse allait attendre à Paris les effets de la libéralité de ses séducteurs, et les nouvelles preuves de leur fantaisie pour elle.

Il y avait eu la veille, et toute une partie de ce jour, un très grand embarras entre le père et la fille; celle-ci avait fort désiré de rester dans sa chambre; nous l'avions détournée de ce projet, elle avait paru comme à l'ordinaire, et en avait été quitte pour un peu de rougeur.

Dans cette journée du dix-sept, le président, toujours très empressé de se trouver seul avec Dolbourg et Aline, proposa une promenade dans les bois, que toute la compagnie dérangea, quand on eût vu que, par l'art avec lequel il avait distribué les courses et les voitures, Aline, au fond de la forêt, se trouvait entre ses deux persécuteurs. Voyant ses plans manqués, le président dit qu'il voulait aller courir les bois, seul avec son ami; ce dernier projet s'exécuta, et on ne les vit plus qu'à souper. Nous n'avions pas bougé du château, pendant cette absence, et je

venais de réussir enfin, à déterminer madame de Blamont à rompre la glace; ce n'était pas sans peine, mais une explication devenait pourtant nécessaire; le président ne disant mot, pouvait avoir le projet sourd d'enlever sa fille; il ne fallait pas se contenter d'étudier sa conduite, il fallait observer ses desseins. Je décidai donc un éclaircissement pour le lendemain sans faute, et je préparai tout, dans la vue de donner à la scène le pathétique que j'y supposais nécessaire, afin d'émouvoir, s'il était possible, les ressorts de cette âme flétrie. Il est temps de te détailler cet événement, qui se passa dans le second salon, où existe à gauche un petit cabinet à écrire, dans lequel j'avais fait cacher Sophie prévenue. Le chocolat pris, on vint dans le salon que je t'indique, et madame de Blamont débuta ainsi:

— Convenez, monsieur, que vous me donneriez, si j'étais méchante, de bien justes sujets de me plaindre de vos procédés?

Monsieur de Blamont. — En quoi donc?

Madame de Blamont. — Que signifie cet enlèvement? L'asile de votre famille ne devrait-il pas être respecté?

Monsieur de Blamont. — Eh bien! tu vois, Dolbourg, les semonces que tu m'attires, je n'ai travaillé que pour toi, et me voilà grondé comme si j'étais le délinquant.

Monsieur Dolbourg. — Eussé-je osé me rendre coupable d'un tel genre d'offense, si tu ne le partageais pas?

Madame de Blamont. — Oh! je suis fort consolée d'une telle perte.

Madame de Senneval. — Le désordre des mœurs de cette créature doit vous laisser peu de regrets... Deux hommes mariés!

Monsieur de Blamont. — Le sacrement fait bien peu de chose à cela; je ne dis pas que, pris comme il le faut, il ne puisse embraser quelquefois la tête, mais, en vérité, il ne la calme jamais; d'ailleurs, Dolbourg n'a plus de biens, c'est le plus heureux des hommes, il en est déjà à son troisième veuvage.

Madame de Senneval. — Je croyais monsieur marié.

Monsieur de Blamont. — Mais je me flatte que, dans quatre jours, ce ne sera plus une présomption.

Madame de Blamont. — Monsieur s'occupe de nouveaux nœuds?

Monsieur de Blamont. — Voilà une bonne ignorance, est-ce mystère? est-ce fausseté?

Madame de Blamont. — Ce sera ce que vous voudrez, mais je ne connais rien de si simple que d'ignorer les desseins de gens qu'on voit à peine.

Monsieur de Blamont. — La connaissance se fera, et quant à l'intérêt que vous y devez prendre, j'arrange difficilement que vous puissiez le déguiser, après ce que vous savez sur cela.

Madame de Blamont. — Il y a des choses qui se disent cent fois, sans qu'on puisse les comprendre une seule.

Monsieur de Blamont. — Soit, mais quand elles se font, au moins on ne les ignore plus.

Madame de Blamont. — Vous embrouillez, au lieu d'éclaircir; je voulais une solution, et vous me proposez une énigme.

Monsieur de Blamont. — Ah! parbleu, je suis prêt à vous donner le mot de celle-ci.

Madame de Senneval. — Nous serons charmés de l'entendre.

Monsieur de Blamont. — Eh bien! c'est que je donne ma fille à monsieur, voilà tout le mystère.

Aline. — Mon père, avez-vous résolu de me sacrifier ainsi ?

Monsieur de Blamont. — J'ai résolu de vous rendre heureuse, et je connais assez le caractère de monsieur, pour être sûr qu'il doit avoir tout ce qu'il faut pour y parvenir.

Madame de Blamont. — Mais dans une pareille cause, qui peut mieux juger qu'elle-

même, si elle vous assure que malgré les qualités de monsieur, il lui est impossible de trouver le bonheur avec lui, quelle objection pourrez-vous faire alors ?

Monsieur de Blamont. — Que ce qui ne vient pas un jour, arrive l'autre; il ne s'agit pas de savoir si ma fille doit se croire heureuse dans le mariage que je propose, il n'est seulement question que de se convaincre que l'homme que je lui destine a tout ce qu'il faut pour la rendre telle.

Madame de Blamont. — Oh ! monsieur, pouvez-vous raisonner ainsi ?

Monsieur de Blamont. — Que voulez-vous que j'oppose à ses caprices, quand mon intention n'est pas d'y céder?

Madame de Blamont. — Ne dites donc plus que vous voulez le bonheur de votre fille.

Monsieur de Blamont. — A partir de l'état actuel de nos mœurs, une fille me fait rire quand elle dit qu'elle craint de ne pas trouver le bonheur dans les nœuds de l'hymen ; eh ! qui la force de le chercher là ? Un époux, de l'âge de mon ami, ne demande que quelques égards... quelques assiduités... quelques observations de pratique, et ces misères-là remplies, si sa femme imagine pouvoir trouver mieux ailleurs... eh bien ! il ferme les yeux; quel serait l'homme

assez tyran pour se scandaliser de voir chercher à sa femme un bien qu'il est hors d'état de lui faire ?

MADAME DE BLAMONT. — Mais si les mœurs sont dépravées, croyez-vous que toutes les femmes le soient ?

MONSIEUR DE BLAMONT. — Cette dépravation n'est qu'idéale, le délit n'est relatif qu'au mari, il devient nul dès que l'époux le tolère ou le nie ; du moment qu'il ne s'oppose à rien, sous de certaines clauses purement physiques, quel peut être le crime de la femme ?

MADAME DE SENNEVAL. — J'estimerais bien peu l'époux qui ferait avec moi de tels arrangements.

MONSIEUR DE BLAMONT. — L'estime... l'estime, voilà encore un de ces sentiments chimériques qui ne s'arrange pas à ma philosophie ; qu'est-ce que l'estime ?.. L'approbation des sots, accordée aux sectateurs de leurs petits vilains préjugés... tyranniquement refusée à l'homme de génie qui les fronde ; dites-moi, je vous prie, comment vous voulez qu'on soit jaloux de mériter un tel sentiment ? Pour moi, je ne vous le cache pas, mais l'homme du monde que j'aime le mieux, est celui qu'on estime le moins, et ce sera toujours celui de tous à qui je supposerai le plus d'esprit... Eh ! non, non, ce n'est

point un tel fantôme qui compose la félicité ; jamais l'homme sage ne place la sienne dans ce que les autres peuvent lui donner ou lui ravir au plus léger mouvement de leurs caprices ; il ne la met que dans lui-même, dans ses opinions, dans ses goûts, abstraction faite de toute considération ultérieure. Eh ! laissons là toutes ces jouissances illusoires ; croyez-moi, un époux riche, doux, complaisant, qui n'exige jamais que ce qu'on peut lui donner, qui fait grâce entière du métaphysique, voilà l'homme qui peut rendre une femme heureuse, s'il n'y réussit pas, mesdames, en vérité, je ne vois plus ce qu'il vous faut.

Madame de Blamont. — Simplifions, monsieur, car vos analyses sont trop loin de nos principes pour que nous puissions jamais nous accorder ; tenons-nous-en donc au fait. Aline, croyez-vous que l'hymen que vous propose votre père, puisse vous rendre heureuse ?

Aline. — Je suis si loin de le croire, que je demande pour toute grâce à mon père de me percer plutôt mille fois le cœur que de me captiver sous de tels nœuds !

Monsieur de Blamont. — Ah ! voilà vos leçons, madame, voilà vos préceptes ; si j'avais bien fait, vous n'auriez point élevé cette enfant... Soustraite à vous dès sa naissance, n'ayant jamais connu qu'un cloître, éloignée de vos indignes

préjugés, elle n'aurait pas trouvé de réponse, quand il eut été question de m'obéir.

MADAME DE BLAMONT. — Un enfant, dès le berceau, soustrait à sa mère n'en arrive pas plus sûrement au bonheur.

MONSIEUR DE BLAMONT, ému et balbutiant. — Son esprit ne se dérange pas au moins par de mauvais principes.

MADAME DE BLAMONT. — Mais ses mœurs se pervertissent au sein de l'infamie, et celui-ci qui devrait être le protecteur de son innocence, est souvent celui qui la corrompt.

MONSIEUR DE BLAMONT. — En vérité, voilà des propos...

— Viens, Sophie, a poursuivi avec chaleur madame de Blamont en ouvrant la porte du cabinet, viens les expliquer toi-même à ton père, viens te précipiter à ses genoux, viens lui demander pardon d'avoir pu mériter sa haine, dès le premier jour de ta naissance.

Puis s'adressant rapidement à Dolbourg :

— Et vous, monsieur, oserez-vous enfoncer plus avant le poignard dans le cœur d'une malheureuse mère, oserez-vous désirer pour votre femme, l'une de ses filles, après avoir fait votre maîtresse de l'autre?

Puis saisissant l'embarras de son époux, aux pieds duquel était Sophie :

— Laissez parler votre cœur, monsieur, tout est su, ne refusez plus d'ouvrir vos bras à cette malheureuse Claire que vous m'enlevâtes au berceau ; la voilà, monsieur, la voilà, victime de vos procédés ; trompée sur sa naissance, qu'elle ne voie pas toujours en vous le corrupteur de ses jeunes années, et montrez-lui le cœur d'un père, pour lui faire oublier son bourreau.

C'est ici, mon ami, que l'art de la plus profonde scélératesse, est venu disposer les muscles de la physionomie de ces deux indignes mortels ; c'est ici que nous avons pu nous convaincre que l'âme d'un libertin n'a pas une seule faculté qui ne soit aux ordres de sa tête, et que tous les mouvements de la nature cèdent dans de tels cœurs, à la perfide corruption de l'esprit.

— Oh ! ma foi, madame, a dit le président, avec le plus grand flegme, et repoussant Sophie de ses genoux, si ce sont là les armes dont vous voulez me battre, en vérité, vous ne triompherez pas...

Et s'éloignant encore plus de Sophie :

— Par quel hasard cette créature est-elle ici ?.. Te serais-tu douté, Dolbourg, que la maison de madame servît d'asile à nos catins ?

— Oh ! ma chère, n'espère plus rien de cet homme atroce, a dit madame Senneval furieuse ; celui qui repousse la nature avec tant de dureté,

n'est plus qu'à craindre pour toi. Vole implorer les lois, leur temple est ouvert à tes plaintes, on n'eut jamais tant de sujets d'en porter, on n'eut jamais tant de droits à des secours...

— Moi, plaider contre ma femme, a répondu Blamont, avec l'air de la douceur et de l'aménité... étourdir le public de dissensions aussi minutieuses que celles-ci... c'est ce qu'on ne verra jamais...

Puis s'adressant à moi.

— Déterville, a-t-il ajouté, faites retirer les jeunes personnes, je vous prie, revenez ensuite, j'expliquerai l'énigme, mais je ne le veux que devant ces deux dames et vous.

Sophie désolée, Aline et Eugénie ont passé dans l'appartement de madame de Blamont, et sitôt que j'ai reparu, le président nous ayant priés de nous asseoir et de l'entendre, nous a dit que jamais cette Sophie ne lui avait appartenu par aucuns nœuds; que l'idée de cette alliance était absurde; il est convenu de l'enfant qu'il avait eu de la Valville, convenu du désir qu'il avait formé d'en substituer un autre à celui-là, pour se conserver les droits que leur perfide convention lui donnait sur la fille naturelle de son ami; il a ajouté que la mort très effective de sa fille Claire, l'ayant attiré au Pré-Saint-Gervais, où elle était en nourrice, après avoir rendu

les derniers devoirs à cette petite fille, il avait imaginé de s'arranger là de quelque jolie enfant qu'il pût mettre à la place de celle qu'il avait eue de la Valville, et que la petite fille de la nourrice, positivement de l'âge qu'il fallait, lui ayant convenu, il l'avait payée cent louis à la mère, et transportée en conséquence lui-même au village de Berseuil, où elle avait été élevée jusqu'à treize ans, mais qu'il n'avait dans tout cela d'autre tort, que d'avoir voulu tromper son ami, jamais ceux d'avoir corrompu sa propre fille, ou soustrait celle de sa femme. Ensuite il nous a demandé par quels moyens cette fille se trouvait à Vertfeuille.

Madame de Blamont, toujours tendre, toujours honnête et sensible, croyant reconnaître quelque sincérité dans ce qu'elle entendait, et préférant renoncer au plaisir de retrouver sa fille, à la nécessité de voir son mari coupable de tant de crimes, si Sophie lui appartenait effectivement; n'ayant d'ailleurs rien de positif à objecter, puisque tu n'avais encore rien éclairci... madame de Blamont, dis-je, a tout avoué de bonne foi... Le président s'est jeté dans les bras de sa femme et l'embrassant avec la plus extrême tendresse :

— Non, non, ma chère amie, lui a-t-il dit... non, non, nous ne nous brouillerons pas pour

une telle chose, je suis coupable de quelques travers, sans doute, ma faiblesse pour les femmes est affreuse, je ne puis m'en cacher, mais une erreur n'est pas un crime, et je serais un monstre si j'avais commis ce dont vous m'accusez. Rien de plus certain que la mort de votre fille, je suis incapable d'avoir pu vous tromper, jusqu'à supposer cette mort, si elle n'eût été réelle. Sophie est fille d'une paysanne, elle est fille de la nourrice de votre Claire, mais elle ne vous appartient nullement. Je suis prêt à vous le jurer en face des autels, s'il le faut, la ressemblance est singulière, je l'avoue, il y a longtemps que j'ai observé les traits qui rapprochent Sophie de votre Aline, mais ce n'est qu'un jeu de la nature, qui ne doit pas vous en imposer... Que le sceau du raccommodement, a-t-il poursuivi, en serrant les mains de sa femme, soit donc ma chère amie, l'accord certain des délais que vous demandez pour votre Aline. Le mariage que j'exige ferait mon bonheur; cependant vous m'avez demandé du temps pour l'y disposer, je vous donne jusqu'à mon retour à Paris, ainsi que nous en étions convenus d'abord, mais qu'elle accepte après, j'ose vous le demander en grâce ; que la crainte d'un crime ne soit pas surtout ce qui vous retienne. Dolbourg a pu être l'amant de Sophie, mais je vous proteste qu'il ne

l'a jamais été de la sœur d'Aline, il n'y a pas de preuve que je ne puisse vous en donner, pas de serment que je ne puisse vous en faire ; jouissez en paix avec vos amis du temps que je vous laisse pour déterminer ma fille à ce qui fait le but de mes vœux ; je les conjure de vous aider à obtenir d'elle ce que j'en attends, et d'être bien certains que c'est son bonheur seul qui m'occupe.

Madame de Blamont qui croyait tout avoir en gagnant du temps pour Aline... qui l'obtenait, qui ne pouvait détruire les assertions de son mari, ou qui n'avait à leur opposer que celles de la Dubois, que rien ne semblait devoir faire préférer à celles du président... qui, mère ou non de Sophie se trouvait toujours en situation de lui faire du bien, trouva dans son cœur la réponse que lui dictaient nos yeux ; elle convainquit son époux de la foi qu'elle accordait aux discours qu'il venait de lui tenir, et ajouta que, puisque le ciel avait fait tomber cette Sophie dans ses mains, elle demandait en grâce qu'on la lui laissât.

Dolbourg. — Elle ne mérite pas le bien que vous voulez lui faire, j'ai vécu cinq ans avec elle, je dois la connaître et je la connais bien ; croyez que je serais indigne de l'honneur auquel je prétends de devenir un jour votre gendre, si j'avais maltraité cette fille comme elle l'a été,

sans qu'elle m'en eût donné les plus graves sujets. Peut-être ai-je trop écouté ma colère, mais soyez sûre qu'elle était coupable.

Madame de Blamont. — On nous a fort assuré que non.

Dolbourg. — Ah ! je le vois, madame, Sophie n'est pas tombée seule en vos mains, et cette créature qui couvrait et servait ses désordres, y est, sans doute, également.

Madame de Blamont. — Il est vrai que j'ai vu la Dubois.

Le Président. — Aucune imposture ne nous étonne à présent, voilà celle qui vous a induite en erreur sur les objets dont il s'agit; mais ne la croyez en rien : si vous voulez connaître la vérité, nulle femme au monde ne la déguise avec tant d'art, nulle n'est capable de porter aussi loin le mensonge et l'atrocité.

Madame de Blamont. — Et qu'est devenue cette autre petite créature que toutes deux conviennent avoir été la maîtresse de mon mari et la fille de monsieur?

Le Président, ému. — Ce qu'elle est devenue?

Madame de Senneval. — Oui.

Le Président. — Eh bien ! mais rien de plus simple, elle était aussi coupable que Sophie... coupable du même genre de tort... Dolbourg a puni l'une de sa main, voulant également punir

l'autre... elle m'est échappée... je ne vous cache rien moi, vous voyez ma sincérité... c'est le cœur d'un enfant.

MADAME DE BLAMONT. — Oh! mon ami, voilà donc où entraîne le libertinage! que de chagrins, que d'inquiétudes suivent toujours ce vice épouvantable ; ah ! si le bonheur eût été moins vif dans votre maison, croyez au moins qu'entre votre Aline et moi, il eût été mille fois plus pur.

MONSIEUR DE BLAMONT. — Laissons mes torts, il me faudrait des siècles pour les réparer ; l'impossibilité d'y réussir me porterait au désespoir ; qu'il vous suffise d'être bien sûre que je ne les aggraverai plus...

Et des larmes ont échappé des yeux de la crédule madame de Blamont.

— Au défaut du bonheur réel, la certitude de ne plus voir augmenter ses maux, est une consolation pour l'infortune; accordez-moi la grâce entière, a dit cette malheureuse épouse en pleurs, ne pensez plus à cet hymen disproportionné.

LE PRÉSIDENT. — J'ai des engagements que je ne puis rompre, vous ignorez leur degré de force, je ne suis plus maître de ma parole ; Dolbourg lui-même ne saurait m'en dégager ; cependant je puis vous accorder des délais, il ne s'y

refusera pas, son âme est trop délicate pour prétendre à la main d'Aline sans la mériter; deux mois, trois mois, s'il les faut, je vous les donne... mais vous devriez nous rendre cette Sophie, vous devriez permettre qu'elle fût traitée comme elle le mérite.

MADAME DE BLAMONT. — Son malheur lui assure des droits à ma pitié, elle m'est chère dès qu'elle souffre... elle ne peut plus vous offenser, laissez-la-moi; elle est jeune, elle peut se repentir... elle se repent déjà; vous la feriez entrer au couvent par force, je la déterminerai de bonne grâce au même sacrifice, et vous serez également vengé.

LE PRÉSIDENT. — Soit, mais défiez-vous de sa douceur, craignez des vertus qu'elle n'adopte que pour voiler l'âme la plus traîtresse.

DOLBOURG. — Il n'est aucune espèce de torts qu'elle n'ait eus avec nous.

LE PRÉSIDENT. — Elle en a eus qui auraient mérité l'attention même des lois. L'enfant dont elle était grosse n'était sûrement pas de mon ami ; elle nous volait pour son amant, elle est capable de tout; cette seconde fille dont vous venez de nous parler, ne nous trompait que par ses instigations ; elle séduit, elle impose, elle joue le sentiment et ce n'est que pour en venir à des fins toujours criminelles comme son cœur.

MADAME DE BLAMONT. — Mais il n'y a sorte de bien que n'en ait dit la femme qui l'éleva.

DOLBOURG. — Cette femme ne l'a connue qu'enfant, et c'est à Paris, c'est avec la Dubois qu'elle s'est pervertie; ne gardez pas ce serpent, croyez-moi, madame, vous en aurez bientôt des regrets.

Voyant madame de Blamont prête à faiblir, je la fixai; elle m'entendit, elle tint ferme, allégua la charité et la religion qui l'obligeait à ne point abandonner cette malheureuse, après lui avoir promis sa protection, et les deux amis n'osèrent plus insister sur l'envie qu'ils avaient de la ravoir. La paix fut donc conclue, aux conditions qu'il ne s'agirait plus d'aucuns reproches de part ni d'autre; que Sophie resterait à madame de Blamont et qu'on accorderait à Aline jusqu'à l'hiver, pour se décider au mariage qu'on exigeait d'elle.

— J'ose vous demander encore au nom de l'honnêteté et de la décence, a dit madame de Blamont, de ne point abuser de cette malheureuse que vous avez séduite hier chez moi.

— En vérité, a répondu le président, pour le crime, il n'est plus temps... il est commis... tant d'envie de céder... si peu de résistance... tout cela ne devrait pas vous donner de regrets.

— Ne la gardez pas au moins, placez-la...

elle peut redevenir honnête... qu'elle ne trouve pas dans vous l'appui certain de ses désordres.

— Eh bien ! je vous le jure... Allons, qu'on appelle Aline... Eugénie, et puisque nous n'avons plus que vingt-quatre heures à rester ici, que les plaisirs y remplacent les chagrins, et qu'on n'y voie plus que de la joie.

Madame de Blamont a été chercher elle-même sa fille, elle ne s'est point expliquée devant Sophie; qu'eût-elle pu lui dire dans l'état d'incertitude où tout était ; elle l'a caressée, consolée, elle l'a remise entre les mains de ses femmes, et la tranquillité s'est rétablie. Jusqu'au lendemain au soir, les choses ont toujours été de mieux en mieux, et le vingt au matin, les deux amis, le front calme, bien plus peut-être que leurs cœurs, sont repartis en comblant d'éloges et d'amitiés tous les habitants du château.

Que penses-tu maintenant de ceci, mon cher Valcour, devons-nous croire?.. devons-nous douter?.. Madame de Blamont lasse de malheurs, saisit avec avidité l'illusion qu'on lui présente ; c'est un moment de repos dont elle veut jouir ; son âme honnête a tant de plaisir à supposer ses vertus dans les autres ; sa chère fille lui ressemble ; toutes deux se livrent au plus doux espoir, Eugénie le partage, parce qu'elle est bonne et sensible, comme son amie ; il n'y a d'incrédules

que madame de Senneval et moi, mais nous le sommes je l'avoue. Ce retour nous paraît bien prompt; il est rendu si nécessaire par les circonstances, que nous croyons qu'il ne dépend absolument que d'elles; c'est au temps à nous détromper... et d'ailleurs, qu'a promis le président?.. quelques mois de délais; en est-ce assez pour se flatter? et quand ces délais seront expirés, quand il aura eu le temps de revenir du petit moment de confusion dont il a été altéré par tout ceci, ne redeviendra-t-il pas tout aussi pressant?

Cependant, nous sommes convenus, ma belle-mère et moi, de supprimer nos réflexions à nos amies, elles ne serviraient qu'à troubler leur moment de calme. S'il doit être réel, ce calme auquel nous ne croyons pas, pourquoi leur montrer nos craintes; si elles ont tort de s'y livrer, c'est un beau songe dont il faut leur laisser la jouissance. Nous ne pouvons parer à rien, aucun événement ne dépend de nous, à quoi nos doutes serviraient-ils? quel besoin de les leur faire voir; je ne les hasarde donc qu'avec toi. Presse tes éclaircissements sur Sophie, beaucoup de choses tiennent à cela, s'ils nous ont induits en erreur sur cet article, il nous ont trompés sur tout le reste; alors ils méditent quelques horreurs; ils n'accordent du temps que pour y réussir, et dans

ce cas, nous devons dissiper l'illusion. S'ils ne nous en ont pas imposé sur Sophie, et que les mensonges viennent de la Dubois; s'il est réel, ce que je ne puis croire, que cette jeune Sophie ait tous les torts qu'ils lui prêtent... en un mot s'ils ont dit vrai, alors je m'écrierai plein de joie, que telle est l'influence de la vertu, qu'il est des moments où le vice, absorbé devant elle, est contraint à s'humilier, se confondre, demander grâce et disparaître... Mais sont-ce des vices chéris qui peuvent fléchir de cette manière... des vices nourris depuis autant d'années... non... peut-être céderait ainsi la fougue de la jeunesse ou l'erreur du moment, mais jamais le crime vieilli et soutenu par des idées; le plus grand malheur de l'homme est d'étayer ses travers de ses systèmes; une fois qu'il s'en est formé d'assez sûrs pour légitimer sa conduite, tout ce qui la condamnerait dans le cœur d'un autre, la fixe à jamais dans le sien. Voilà ce qui rend les torts des jeunes gens de peu d'importance; ils n'ont fait que choquer leurs maximes, ils y reviennent; mais ce n'est que par réflexion que pèche l'homme mûr, ses fautes émanent de sa philosophie, elle les fomente, elle les nourrit en lui, et s'étant créé des principes sur les débris de la morale de son enfance, ce sont dans ces principes invariables qu'il trouve les lois de sa dépravation.

Quoi qu'il en soit, tout est tranquille : nous avons au moins jusqu'à l'hiver, a dit madame de Blamont, le lot de l'infortune est de jouir du présent, sans s'inquiéter de l'avenir, et quels moments seraient pour elle, si, à côté des tourments qui l'accablent sans cesse, elle n'avait au moins pour jouissances, celles que lui laisse l'illusion.

— Ce que nous appelons le bonheur, nous autres malheureux, me disait-elle hier, n'est que l'absence de la douleur, quelque triste que soit cette misérable situation, que nos amis nous la laissent goûter.

Quant à Sophie, elle a toujours ses mêmes droits, jusqu'à l'éclaircissement, fondés ou non; il serait trop dur de les lui ravir, et la cruauté ne peut naître dans une âme comme celle de notre amie. Si quelque chose pourtant trouble un peu cette respectable femme, c'est le silence affecté qu'on a gardé sur toi... est-il naturel ? un des motifs du voyage n'est-il pas au contraire de s'informer si tu n'as point paru ? Quelques questions faites dans la maison, et qu'on nous a rendues sur-le-champ, prouvent que ces éclaircissements entraient dans leurs vues. — Pourquoi donc s'est-on tu devant nous ? pourquoi même, à l'époque du raccommodement n'en pas être ouvertement convenus ? Ne voilà-t-il pas du

louche dans la conduite du président? Nous sommes sûrs d'ailleurs qu'il a tenu jusqu'au dernier instant au désir de ravoir Sophie ; on l'a cherchée dans le château ; on a tâché de s'introduire dans la chambre où l'on la soupçonnait renfermée : un homme adroit du président a été aux aguets tout le jour qui a précédé celui de leur départ ; voilà donc encore du mystère dans les démarches de cet époux qui paraît repentant. Madame de Blamont sait tout cela; elle dit que le désir de ravoir Sophie, si effectivement elle n'est pas sa fille, est indépendant de ce qui concerne Aline et elle; qu'il est tout simple, si Sophie ne lui est rien, qu'il veuille se venger d'une créature, qui, selon lui, a tant de torts; sans que cela prouve qu'il veuille affliger sa femme et faire le malheur de sa fille... Je n'ose rien répliquer, mais je n'en réfléchis pas moins; je n'en redoute pas moins que tout ceci ne soit qu'une léthargie, dont le réveil sera peut-être terrible... Adieu, fais comme moi, écris, console, et ne trouble rien, à moins que les éclaircissements ne t'y forcent; tout dépend des lumières que nous attendons de toi... Mais si cet homme perfide a été assez adroit pour allier le mensonge à la vérité! pour donner à l'une toute l'apparence de l'autre... s'il veut tromper ces deux respectables femmes... s'il veut les rendre éter-

nellement malheureuses; oh! mon ami, je dirai alors que le ciel est injuste; car il ne créa jamais des êtres auxquels il dût autant de bonheur; jamais deux créatures qui le méritassent aussi bien, si cette manière d'exister est l'apanage de ceux qui sont vertueux et sensibles, si elle est due à ceux qui savent si bien la répandre sur tout ce qui les environne.

## LETTRE XXIV.

### VALCOUR A DÉTERVILLE

*Paris, ce 22 septembre.*

Je reçus le quatorze, mon cher Déterville, la lettre où tu me recommandais les démarches du Pré-Saint-Gervais, et quelque aient été mes diligences, ce ne fut pourtant qu'hier qu'il me devint possible de réussir. Oh ! mon ami, quelle intéressante étude nous fournit, chaque jour, le cœur de l'homme, et comment nier l'influence de la divinité sur lui, quand on voit avec quelle fatalité celui qui tend des pièges s'y prend presque toujours le premier, et comme le vice, toujours en opposition avec lui-même, se perce avec les traits dont il veut frapper la vertu. Le président est cou-

pable dans le cœur, et ne l'est pas dans le fait ; il en impose odieusement à sa femme ; il la trompe avec la plus insigne fausseté, et pourtant il ne lui ment pas. Daigne me lire avec attention, et mon énigme va se développer. *

Je me transportai, le quinze, au village indiqué, et étant descendu dans une auberge, je demandai historiquement, si le curé était un honnête garçon, s'il était aimé de ses paroissiens : si c'était un individu sociable.

— C'est un homme intègre, m'assure-t-on, vieux, et depuis vingt-cinq ans en possession de sa cure. Si vous avez affaire à lui vous en serez content.

— Oui vraiment, dis-je à celui qui me parlait ; j'ai quelque chose à communiquer à ce pasteur ; et puisque vous êtes assez officieux pour m'instruire, soyez-le encore assez, je vous prie, pour aller lui demander si un honnête bourgeois de Paris ne l'incommoderait pas en lui demandant une audience ?..

Mon homme partit et la réponse fut une invitation de me rendre au presbytère, où je trouvai un ecclésiastique de plus de

* Cette recommandation s'adresse au lecteur ; il lui deviendra impossible d'entendre la suite, s'il ne porte pas à cette lettre l'attention la plus exacte, et s'il ne se la rappelle pas jusqu'au dénouement, et principalement à la cinquante-unième lettre, quand il y sera.

soixante ans, d'une figure douce et prévenante, qui me demanda, le premier, comment il se trouvait assez heureux pour m'être bon à quelque chose? J'expliquai ma commission... Nous fouillâmes les registres, nous trouvâmes la mort que nous cherchions, aussi bien constatée qu'elle pouvait l'être, et toutes les preuves d'un service fait dans la paroisse, le 15 août 1762, à Claire de Blamont, fille légitime de monsieur et de madame la présidente de Blamont, demeurant rue Saint-Louis, au Marais.

— Eh bien, monsieur! dis-je au curé en le fixant, pour ne rien perdre des mouvements de sa physionomie, cette Claire de Blamont que vous avez enterrée le 15 août 1762, aujourd'hui 15 septembre 1778, se porte mieux que vous et moi...

Ici notre homme frémit et recule... un instant je le crus coupable, mais les suites me convainquirent bientôt de mon erreur.

— Ce que vous me dites est bien difficile à croire, monsieur, me répondit le curé, il faut approfondir... cela en vaut la peine; mais trouvez bon que je m'informe avant : à qui ai-je l'avantage de parler?

— A un honnête homme, monsieur, répondis-je avec douceur, ce titre ne suffit-il pas pour éclaircir une trahison?

— Mais ceci peut devenir matière à un procès, et je dois savoir...

— Point de procès, monsieur, il s'en faut bien que ce soit vous que l'on soupçonne, l'intention est de traiter tout à l'amiable, et vous pouvez recevoir ma parole, que rien de ce qui va se faire ne nous passera : je suis l'ami de madame de Blamont; c'est de sa part que je viens vous trouver; je puis donc vous répondre, et du mystère où tout ceci restera, et de l'extrême éloignement qu'on a de plaider.

— Mais si cette Claire existe, comme vous me l'assurez, où est-elle actuellement ?

— Dans les bras de sa mère. Il ne s'agit que de vérifier une supercherie de nourrice, et d'en approfondir mystérieusement les raisons ; pour parer à de tels désordres dans la suite, tout vous y engage; le ministre de Dieu doit, non seulement écouter l'aveu du crime, mais il doit même en prévenir l'action.

Notre homme, en s'asseyant, tomba ici dans quelques réflexions; je l'y laissai deux ou trois minutes, et lui demandai enfin à quoi il paraissait se résoudre ?

— A ouvrir la tombe, monsieur, me dit-il, en se relevant... à chercher là les premières preuves de la fraude, avant que de nous décider à rien.

— Bien vu, lui dis-je, fermez tout, qu'il n'y ait que le fossoyeur et nous à cette expédition, je vous le répète, le secret est essentiel...

Le fossoyeur arrive, on ferme l'église, et nous voilà à l'ouvrage. L'endroit était mentionné sur les registres ; il y avait d'ailleurs une inscription sur le cercueil ; nous ne nous trompâmes point.

On enlève un petit coffret de plomb où devait être déposé le corps de Claire : et l'examen des ossements fait avec la plus extrême exactitude, nous offre les débris d'un chien, dont la tête encore conservée, prouve la fraude évidemment. Le curé tressaillit : se remettant néanmoins tout de suite, et reprenant le flegme d'un honnête homme qu'on a dupé, mais qui est incapable d'avoir eu part à une telle ruse, il me proposa de faire jeter ces restes d'animaux. Je m'y opposai, et l'ayant convaincu de la nécessité de tout rétablir, dès que nous agissions en secret, nous y travaillâmes sur-le-champ. On remit la caisse à sa place ; il imposa silence à son homme, et nous rentrâmes au presbytère.

— Monsieur, me dit le curé au bout d'un instant, quoique vous en puissiez dire, je pourrais passer pour coupable dans cette aventure-ci; ma justification devient essentielle.

— Nullement, répondis-je, nous connaissons

les malfaiteurs; il s'en faut bien que vous soyez soupçonné, je vous le confirme encore.

Et je lui dis alors que la nourrice et le père étaient les seuls auteurs de la supposition : que le second niait, et qu'il s'agissait d'interroger la nourrice.

— Son nom?

— Claudine Dupuis.

— Claudine? elle est pleine de vie; elle loge ici près, nous saurons tout.

— Envoyez-la prendre, monsieur, que la douceur et l'aménité règnent dans les questions que nous allons lui faire, et que le plus inviolable silence les enveloppe.

Claudine arriva; c'était une grosse paysanne très fraîche, d'environ quarante ans, et veuve depuis quatre.

— Qui y a ti, monseu le curé? dit-elle gaiement.

Le curé. — Asseyez-vous, Claudine, nous avons quelques questions sérieuses à vous faire, et dont les réponses si elles sont justes, pourront vous valoir une récompense.

Claudine. — Eune racompense, tamieu, tamieu, jons bin besoin d'argent; ah! qu'on a raison eddir q'eune maison où gnia pu d'homme, es zun cor sans âme; jarni, adpui quel mian zé mort, jen fson pu rian.

Le curé. — Vous rappelez-vous, Claudine, d'avoir nourri trois semaines, il y a seize ans, une petite fille nommée Claire, appartenant à monsieur le président de Blamont?

Claudine. — Oui da, j'men souvian, a mouru d'coliques la pau enfant; al était gentille comme tout, pardiu, on vous paya un service comm' si c'eut été l'enfant d'un prince, et vous l'enterrâtes là dans vot aglise, tout fin dret dla chapelle dla Viarge, y m'en souvient comme d'hier.

Le curé. — Savez vous, ce qu'on dit Claudine?

Claudine. — È qué qu'on dit monseu l'curé?

Le curé. — On prétend que cette enfant-là n'est pas morte.

Claudine. — Pardine y s'peui bin qu'a soit rasucitée; not seigneur l'a bin été, n'gnia rien d'impossible à Dieu.

Le curé. — Non, ce n'est pas là ce que je veux dire; on vous soupçonne de quelque supercherie.

Claudine. — Moi? eh queuque j'aurions donc gagné à cela, mais voyais donc un peu c'qu'c'est q'les mauvaises langues, n'me serais-je pas fait tort à moi-même, en fsant cqu'vous dit là.

Le curé. — Mais si vous en aviez été bien payée.

Claudine. — Eh q'non, eh q'non j'en mangeons pas d'ce pain-là, ah pardine oui et pis, s'fair pande après.

Je te supprime ici le reste du dialogue, quoique très long encore. Le fait est que Claudine n'avoua rien dans cette première visite ; et que tout ce que nous pûmes obtenir d'elle, ne voulant point encore la convaincre par les faits, fut de se retirer sans colère, et surtout avec la promesse de ne rien dire de ce qui venait de se passer.

— Partez, monsieur, me dit le curé, dès qu'elle fut sortie, je vous réponds de tout approfondir avec cette femme. Il faut que je la voie seule, votre présence la gêne. Laissez-moi une adresse, et vous vous rendrez ici pour recevoir ses dernières réponses.

Reconnaissant dans cet homme, et de la sincérité et l'envie de m'obliger, je consentis à ses arrangements, lui laissai l'adresse d'un ami, et m'en revins attendre de ses nouvelles, avec la ferme résolution de pousser vivement l'affaire, s'il ne m'écrivait pas bientôt.

Le cinquième jour je commençais à m'impatienter, lorsque mon ami m'envoya une lettre qu'il venait de recevoir pour moi, par laquelle le curé m'invitait à venir dîner chez lui le lendemain, pour y apprendre, de la bouche même de

Claudine, des événements très extraordinaires, et que j'étais bien loin de soupçonner.

— Ce n'est pas sans peine, me dit cet honnête homme, dès qu'il m'aperçut, ce n'est pas sans promesse, et même sans un peu de rigueur, que je suis parvenu à tout découvrir ; mais, enfin, nous tenons le secret, et vous allez en être instruit.

— Monsieur, répondis-je, vos engagements seront remplis ; toutes les récompenses que vous avez pu promettre seront acquittées ; mais quelque mystérieuses que doivent être nos opérations, quelque certitude que je puisse vous donner qu'une telle cause ne sera jamais jugée, il faut pourtant qu'à tout événement les plus sages précautions soient prises ; ainsi jetez les yeux sur deux de vos paroissiens, gens notables, discrets et bien famés, que nous placerons, si vous le voulez bien, près du lieu où nous allons entendre Claudine, afin qu'ils puissent certifier ses aveux au besoin.

— Je n'y vois point d'inconvénient, me dit le curé, et dans l'instant il envoya prendre deux fermiers, dont il était sûr, leur fit jurer le secret et les cacha derrière un rideau de l'autre côté duquel fut placée la chaise destinée à Claudine ; elle arriva, et le pasteur l'ayant engagée à répéter les mêmes choses qu'elle lui avait dites,

elle convint devant moi des trois faits suivants:

1° Que, monsieur de Blamont s'était transporté chez elle le 13 août, surveille de la prétendue mort de Claire, et lui avait dit qu'il destinait à cette fille un sort des plus avantageux; mais qu'il avait affaire à une femme pie-grièche, qui se déclarait contre l'établissement qu'il projetait pour son enfant, parce qu'il s'agissait d'aller aux Indes; que ne voulant, ni faire perdre à sa fille le riche mariage qu'il lui destinait, ni heurter de front les volontés de sa femme, il avait imaginé de faire passer cette petite fille pour morte, de l'élever secrètement loin de Paris, et de ne déclarer la fraude à sa femme que quand la jeune personne serait mariée; mais que le consentement de la nourrice était nécessaire à la réussite de son projet; qu'il lui demandait donc avec instance de ne pas s'opposer à une légère ruse, dont il ne devait résulter qu'un bien; que, elle, ne voyant rien à cela contre sa conscience, avait consenti à répandre le faux bruit de la mort de cette Claire, moyennant que le président la dédommagerait, ce qu'il avait fait sur-le-champ, par un présent de cinquante louis, et que dès le lendemain elle avait tout préparé pour le succès de la feinte.

2° Qu'ayant mûrement réfléchi, toute la journée du quatorze, au sort heureux dont le prési-

dent lui avait dit que devait jouir la petite Claire, et sa fille à elle, Claudine, se trouvant d'une ressemblance très singulière avec celle du président, elle avait imaginé de mettre l'une à la place de l'autre, afin de faire le bonheur de sa fille; qu'en conséquence de cette résolution, elle avait préparé les deux ruses à la fois : qu'elle avait mis sa petite fille dans le berceau de Claire; qu'elle avait envoyé Claire comme son enfant chez une de ses voisines, en prétextant que le mauvais air était dans la maison, et qu'elle n'y voulait pas exposer sa fille; que cette première scène arrangée, elle s'était occupée de l'autre; qu'elle avait publié la maladie de la fille de monsieur de Blamont, et peu après sa mort; qu'elle avait mis le cadavre d'un chien dans la boîte de plomb devant le président même, accouru de Paris sur la nouvelle de la maladie de sa fille; que le service s'était fait, en conséquence, à la paroisse, et que monsieur de Blamont trompé comme il avait voulu tromper les autres, avait emmené dès le soir même la fille de Claudine au lieu de la sienne.

3° Que, se trouvant encore tout son lait, elle avait sollicité des nourritures, et que huit jours après l'événement, dont il vient d'être question, madame la comtesse de Kerneuil, venue de Bretagne à Paris pour recueillir une succession

essentielle où sa présence était plus nécessaire que celle de son mari, était accouchée d'une fille presque en arrivant; que cette fille confiée aux soins de l'accoucheur, qui protégeait Claudine, avait été conduite dès le lendemain chez cette Claudine, pour y être nourrie avec le plus grand soin; cette enfant établie au Pré-Saint-Gervais y avait reçu une seule fois la visite de sa mère; laquelle obligée de repartir fort vite pour Rennes, avait vivement recommandé sa fille à Claudine, assurant qu'elle enverrait, sans faute, une voiture et une femme à elle, reprendre cette petite dans deux ans, avec une forte récompense à la nourrice. Mais qu'au bout de trois mois cette petite fille, nommée Elisabeth était morte, et qu'elle, Claudine, pour ne pas manquer la récompense promise, très peu attachée à la petite Claire qui lui restait du président de Blamont, elle avait fait une nouvelle fourberie, quand la femme de madame la comtesse de Kerneuil était venue; qu'alors elle avait mis Claire à la place d'Élisabeth, et avait publié que c'était sa fille qu'elle avait perdue : qu'elle avait soutenu cette fraude essentielle au maintien des autres, envers le curé même, à qui elle avait fait enterrer Élisabeth de Kerneuil, sous le nom de sa fille.

Ces expositions, comme tu le vois, mon cher Déterville, établissent donc l'existence, présente

ou passée, de trois enfants 1° de Claire de Blamont, crue morte, et réellement mise à la place d'Élisabeth de Kerneuil, devant exister à Rennes aujourd'hui sous ce nom. Voilà où est la fille de madame de Blamont.

2° Jeanne Dupuis, fille de Claudine, enlevée par le président, élevée à Berseuil sous le nom de Sophie, existante maintenant à Vertfeuille.

3° Et, enfin, Élisabeth de Kerneuil, très effectivement morte à trois mois chez Claudine, et enterrée dans la paroisse du Pré-Saint-Gervais, sous le nom de la fille de Claudine... De cette fille déjà cédée par elle au président, et n'existant que fictivement chez elle dans Claire de Blamont, donnée ensuite à madame de Kerneuil.

Telles sont les fraudes et les suppositions de cette malhonnête créature; mais comme nous devions user de finesse, nous avons eu l'air de rire de ses atrocités, et nous l'avions congédiée avec dix louis, après lui avoir fait signer ses aveux et le serment sur l'Évangile qu'elle n'en imposait en rien ; les témoins ont signé de même. Je t'envoie les originaux de ces actes, et tout étant fini nous nous sommes juré mutuellement le mystère, ne nous réservant d'établir juridiquement nos preuves, que si le cas le requérait.

Le curé voulait que j'écrivisse à madame de Kerneuil.

— C'est l'affaire de madame de Blamont, ai-je dit; je vais l'instruire, elle agira comme elle le jugera à propos : notre rôle à nous, est de soutenir au besoin tout ce que nous savons, et de ne rien réveiller.

Il s'est rendu à mes raisons, et nous nous sommes quittés.

L'impossibilité où je suis maintenant de donner des conseils à madame de Blamont, dans ce flux et reflux d'événements prodigieux, m'engage à taire mes réflexions; mais j'oserai pourtant lui dire qu'elle doit continuer d'écouter sa pitié et son cœur dans ce qui regarde la malheureuse Sophie, avec les précautions très essentielles de ne la rendre ni au président ni à sa mère : deux êtres qui ne feraient assurément pas son bonheur. A l'égard de Claire, la réclamer, l'enlever à madame de Kerneuil, auprès de laquelle elle est sans doute fort heureuse, et cela pour la rendre à un père qui dès le berceau avait conspiré contre elle, serait-ce travailler à sa félicité ? Madame de Blamont doit, ce me semble, s'informer seulement du sort de cette fille, et si ce sort est tel qu'il doit l'être, cette jeune personne, appartenant à une femme titrée, établie dans la capitale d'une grande province, il faut l'en laisser jouir,

quelque sacrifice qu'il en coûte au cœur de notre amie; parce qu'en plaidant elle gagnerait sans doute; mais toute riche qu'elle est, donnerait-elle à cette cadette le sort qu'elle lui ferait perdre en qualité d'héritière unique de la maison de Kerneuil, titre certifié par Claudine... Non, en vérité, elle ne la dédommagerait point. Qu'elle combine donc et agisse d'après cela, ayant toujours devant les yeux le danger extrême de remettre cette fille entre les mains de son mari. Pèse ces raisons, Déterville : je sens bien qu'il y a une espèce de fraude malhonnête à laisser subsister celle de la nourrice, que c'est frustrer les véritables héritiers de madame de Kerneuil, et prendre par conséquent un parti blâmable. Mais en adoptant l'autre, que de nouveaux crimes à redouter ! Est-il donc contre la conscience de l'honnête homme de prendre entre deux maux certains, celui qui lui paraît le moins dangereux. Pour quant au président, tu vois, mon ami, que le crime n'en est pas moins dans son âme, et que s'il ne l'a pas commis, c'est qu'il a trouvé des entraves par le crime opposé de la Claudine ; comme si c'était une des lois du sort, que de petits forfaits dussent toujours arrêter l'effet des plus grands... vérité terrible qui nous fait voir l'affreuse nécessité du mal sur la terre ; qui nous démontre que ce n'est

que par de légers maux que les plus grands se suspendent; ainsi que de certains insectes qui nous gênent et dont néanmoins l'utile existence nous empêche d'être incommodés par de plus venimeux.

Quoi qu'il en soit, quelle horreur de noircir cette malheureuse Sophie, par des accusations graves, pour lui enlever jusqu'aux généreux soins de sa protectrice; on cherche toujours à rendre odieux ceux qu'on maltraite mal à propos, afin d'apaiser ses remords, et de légitimer ses injustices... Mais ces deux fourbes ne se contentent pas d'un mensonge, ils y joignent la plus insigne calomnie... Quelle apparence que cette fille honnête, sensible et douce, quelle que puisse être sa naissance, soit coupable de ce dont on l'accuse... La Dubois, dont les aveux paraissent si vrais, et qui ne s'est tue que sur ce qu'il était impossible qu'elle eût appris, n'a rien dit qui ressemblât à cela; vois comme la méchanceté s'alimente par ses propres effets; plus on lui donne, plus elle exige, et chaque frein qu'on lui laisse briser n'accroît que davantage l'ardent désir qu'elle a d'en rompre de nouveaux.

Je suis persuadé, mon ami, que le vice peut conduire l'homme à un tel point de dépravation, qu'il doit devenir comme impossible à celui qui le nourrit en soi de concevoir même l'idée de

la vertu ; dès lors, ou sa vie lui paraît fastidieuse, ou il faut qu'il en empoisonne chaque minute par ce venin qui le gangrène; arrivé là, il ne se contente plus de faire simplement le mal, il veut même ne jamais faire le bien, et son cœur abreuvé d'une perversité d'habitude, éprouve, aux impressions de la vertu, la même sorte de douleur que ressent l'âme du juste à la seule idée du forfait; et quel est le premier vice qui nous entraîne à tous ceux-là?.. Le libertinage... n'en doutons point il est inouï ce qu'il éteint, ce qu'il détériore, ce qu'il envenime; inexprimable à quel degré il relâche les ressorts de l'âme... blase la conscience en la contraignant à métamorphoser en plaisirs les retours fâcheux de ses erreurs; et voilà sans doute ce que cette passion a de plus dangereux, qu'aucune de celles qui dévorent l'homme, puisque le souvenir des actions où les autres le portent sont des remords cuisants, d'affreuses jouissances dans celles-ci.

Le président est donc aussi coupable qu'il peut l'être; je le dis à regret, j'arrache avec douleur le bandeau des yeux de notre amie, mais son époux la trompe indignement; il dit que Sophie n'est pas sa fille, et assurément il doit être persuadé qu'elle l'est, tout convaincu qu'il en doit être, il la désire, il veut la ravoir ; et pourquoi ? si ce n'est pas pour se venger de ce

que le hasard a donné pour asile, à cette malheureuse, la maison de sa femme. Que madame de Blamont ne doute pas qu'il ne tente tout pour la sortir de chez elle, et qu'elle écoute son cœur dans les moyens nécessaires à prendre pour s'opposer à ce nouveau forfait.

Quel tableau, mon ami, que celui de la douce et vertueuse Aline, entre les mains de ces deux débauchés; j'ai cru voir Suzanne surprise au bain par les vieillards... Le voile de la pudeur arraché par un père... Conçois-tu cette atrocité? t'imagines-tu que ses infâmes désirs ne s'allumaient pas à cette immodestie? Ah ! pardonne mes craintes; mais quelque motif qui l'ait pu retenir avec Sophie, maîtresse de son ami et crue sa fille, crois qu'aucun ne l'arrêterait ici, et que l'épouse de Dolbourg serait bientôt la victime de la flamme incestueuse de Blamont.

Oh ! mon cher Déterville, empêchons ces horreurs ; il me semble que depuis ce trait odieux, ma délicatesse est moins grande sur ce qui concerne cet homme; je le poursuivrai partout s'il le faut; je démêlerai jusqu'au plus secret replis de sa conscience; l'enlèvement de cette Augustine me paraît encore une de leurs infernales machinations. Crois-tu que ce soit le simple plaisir de corrompre une fille qui leur ait fait commettre cette horreur ? eux qui savourent

trois cents fois l'an les indignes plaisirs de ces séductions, eux qui... Je gage que ceci tient à autre chose ; ne perdons pas cette fille de vue.

Quelques remords qu'ait affichés le président, sois bien certain que ses promesses ne sont que les fruits de sa confusion; ce mouvement sort l'âme de ses tons ordinaires, il la tient longtemps énervée; cependant je crois aux délais, c'est l'instant de la réunion que j'appréhende !

Tout ceci ne fortifie pas les droits de madame de Blamont; si on est obligé de plaider, le président a voulu faire une mauvaise action, sans doute, en projetant d'enlever sa fille; mais l'action n'a pas eu lieu, et Sophie se trouvant réellement fille de Claudine, il soutiendra qu'il le savait, qu'il ne l'aurait pas enlevée sans cela ; et Claudine, que décide un peu d'or, se remettra facilement de son parti. Il est certain que nous avons une preuve des mauvaises intentions de cet homme, il a voulu faire passer Claire pour morte; tout cela est bien prouvé, et peut l'être juridiquement, lorsque nous le voudrons; mais ce ne sont pas là des armes triomphantes, ce ne sont pas là des choses dont il ne puisse se défendre au besoin, qu'il ne puisse nier, même dès qu'il le voudra. Peut-être eût-il mieux valu que Sophie se fût trouvée sa fille, les droits de madame de Blamont, contre ce perfide époux, devenaient

d'une bien autre force; mais qu'a-t-il fait ici? un crime conçu, je l'avoue, mais rendu nul par les événements; il n'a livré à son ami qu'une paysanne, et comment madame de Blamont se défendra-t-elle, quand il l'accusera d'avoir séduit cette créature et de l'avoir recueillie chez elle pour se procurer un moyen malhonnête de le priver de l'autorité qu'il a sur sa fille aînée? Tout le reste du roman ne fait rien à notre affaire; si Claire est aujourd'hui réputée fille de madame de Kerneuil, ce n'est plus sa faute, c'est celle de Claudine : il a donné par ses démarches le premier mouvement d'action à cette faute, j'en conviens; mais il ne l'a pas commise, et cela ne l'empêchera pas d'obtenir de marier sa fille à son gré. Tu vois comme moi, sur tout ceci, et tous les deux peut-être voyons-nous trop en noir; ah! tu le sais, mon cher, l'amour et l'amitié s'alarment aisément, ce dernier sentiment est la source de la crainte; l'autre fomente les miennes. N'abandonne point, je t'en conjure, cette malheureuse mère; je craindrais la solitude pour elle; son âme, encouragée par les conseils, fortifiée par le charme de la belle société de ta belle-mère et de ta femme succombera moins à ses tourments, que si elle était livrée à elle-même. Adieu, je ne puis résister au plaisir d'écrire un mot à ma chère Aline, et je vais le placer dans ta lettre.

## LETTRE XXV.

VALCOUR A ALINE.

*Paris, ce 22 septembre.*

Je vous ai plainte, Aline, vous m'êtes devenue plus chère encore pendant vos souffrances! Il faut aimer comme je le fais pour sentir ce que j'ai éprouvé. Juste ciel! celui qui, par état, doit être le gardien de la vertu de sa fille, en devient donc le corrupteur? où ne conduisent pas les désordres d'une tête égarée, et d'un cœur sans principes!.. Ils triomphaient, les monstres, pendant que triste, abandonné, en proie aux plus cuisantes inquiétudes, la seule pensée du bonheur qu'ils arrachaient n'eût osé seulement pénétrer mon esprit... Aline, pardonnez-moi une question... On ne se peint

point les tendres sollicitudes de l'amour malheureux; on n'imagine point où va sa curiosité... Mais dans ce mouvement qui vous a fait fuir, entrait-il un peu d'amour à côté de la décence? étiez-vous aussi fâchée de l'insulte à la pudeur, que de l'outrage fait à l'amant ? L'un vous rend bien respectable à mes yeux; mais combien l'autre vous y rendrait plus adorable encore! et peut-être en l'état cruel où je suis, préfèrerais-je vous voir une vertu de moins, pour un degré d'amour de plus. Mais où se perd mon imagination? Ne sont-ce pas ces vertus que j'aime ? et l'idole de mon cœur est-elle autre chose que la réunion de toutes les vertus? Ah ! fuyez, Aline, fuyez toujours le crime quand il vous poursuivra; que ce soit amour ou sagesse, ne le laissez jamais approcher de vous ; il ne peut vous atteindre, sans doute, mais qu'il n'ose même vous approcher; imposez-lui par vos regards, contraignez-le par vos discours, éloignez-le par vos vertus, et que son existence soit impossible, dans tous les lieux que vous embellissez.

Je vous enlève une sœur, Aline, une sœur déjà votre compagne, pour vous en rendre une à deux cents lieues de vous, que vous ne verrez peut-être de votre vie. Mais si la malheureuse Sophie ne vous appartient plus par les liens de la nature, que ceux de la pitié vous la rendent

toujours chère; plus elle retombe dans l'infortune, plus vous lui devez vos soins. La nécessité où vous allez être de vous en séparer vous fera peut-être venir l'idée de la rendre à sa mère ; ne lui désirez point un tel sort ; gardez-vous de la lui donner, elle achèverait de se corrompre. C'est par un motif excusable, sans doute, que Claudine a voulu l'éloigner d'elle ; elle croyait, au moyen de cette fourberie, faire passer à cette fille la fortune immense que votre père assurait devoir appartenir un jour à la sienne. Mais Claudine ne s'est pas tenue là ; elle est visiblement coupable d'une autre supercherie qui dévoile la bassesse de son âme ; elle est de plus très intéressée; voyant ses projets évanouis, peut-être par des voies moins honnêtes, chercherait-elle à faire retrouver à sa fille la fortune que n'a pu lui procurer sa première fraude. Le village qu'elle habite est un de ces asiles empestés, où la débauche de la capitale vient se couvrir des ombres du mystère ; ne l'y envoyez point. Je vous réponds qu'elle n'y serait pas longtemps en sûreté. Les engagements pris avec Isabeau ont des écueils, Déterville les a sentis : ce sera là où le président fera ses premières recherches, s'il persiste, comme il paraît, dans l'extrême envie de l'avoir. Voyez donc, avec votre aimable mère, ce qu'il y aura de mieux

pour cette infortunée, et donnez-moi vos ordres, si vous croyez que dans tout ceci je puisse vous être utile. Cependant vous voilà tranquille jusqu'à la fin du voyage ; je l'imagine au moins ; permettez que je vous invite à mettre cet intervalle à profit, pour faire usage de vos jolis talents, quel que soit l'état que le sort vous destine, vous les retrouverez sans cesse ; ils épanouiront la fleur de vos beaux jours, si le ciel, comme je l'espère, vous en accorde après tant de malheurs ; ils calmeront vos ennuis, si, par une affreuse fatalité, les épines doivent éternellement naître sous vos pas. Vous devez donc les cultiver dans toutes les circonstances ; je n'en vois qu'une où peut-être ils seraient inutiles, celle où destinés l'un à l'autre, il ne pourrait exister d'instant où nous eussions besoin de nous distraire des sentiments que nous éprouverions.

Pardon des légères craintes qui s'aperçoivent encore dans ma lettre ; je les relis avec peine, et n'ose les effacer ; qu'elles ne vous effrayent pourtant point ; ne les attribuez qu'à l'état de mon âme ; ne frémit-on pas toujours pour ce qu'on aime.

---

## LETTRE XXVI.

LE PRÉSIDENT DE BLAMONT A DOLBOURG.

*Paris, ce 26 septembre.*

Non, ne te mêle pas d'éduquer cette fille, fais-en ce que tu voudras d'ailleurs; mais ne laisse qu'à moi le soin de la conduire... C'est un trésor que cette charmante Augustine... Il y a là tout ce qu'il faut pour réussir, ne t'en inquiète pas, je t'en conjure, tout est perdu si tu t'en charges; tu n'entends rien au grand art d'échauffer une jeune tête. Cette science sublime qui nous rend maître des ressorts de l'âme par l'influence des passions, qui nous enseigne à mouvoir tour à tour celle qui doit produire un effet désiré; cette étude savante du cœur humain qui, nous en dévelop-

pant les plis les plus secrets, nous montre en même temps sur quelle touche il est bon d'appuyer ; les différents usages qu'on doit faire de la louange et de la flatterie; l'indulgence qu'il faut avoir encore pour de certains préjugés; le genre de ceux qui ne nuisent pas; l'espèce de ceux essentiels à déraciner ; les nouvelles lumières qu'il faut jeter sur tous les objets; la philosophie qu'il faut répandre; la sorte de délicatesse bonne à mettre en œuvre à raison de l'âge, du sexe ou de l'éducation du sujet que l'on veut corrompre; jusqu'à quel point on peut s'aider du physique; la manière de manier l'orgueil, de profiter des faiblesses trouvées, de les étendre ou de les changer de but; la façon d'étouffer les remords, de les remplacer par des sensations douces, d'employer enfin au vice qu'on désire, jusqu'aux vertus que l'on découvre; toutes ces profondes subtilités du grand secret de la séduction, sont en un mot ignorées de toi. Ne t'en mêle donc pas, mon ami, laisse-moi faire et je réussirai.

Il y a ici quelque chose de bien singulier, c'est que, de la science d'interroger juridiquement, naît celle de séduire criminellement; car, que sont nos interrogatoires capitaux ? que sont-ils autre chose que des subornations et des séductions épouvantables?

Ainsi voilà donc un de ces cas plaisants, où l'art de la vertu d'éclat qui nous élève et nous fait respecter, conduit à l'art du crime secret qui nous dégrade et qui nous avilit. Sont-ce les extrémités qui se rapprochent ?.. Non, ce sont les hommes qui se dépravent ; ce sont les abus de la civilisation... de cette civilisation si vantée, qui ramène l'homme à l'état de la bête, bien plutôt qu'elle ne l'en tire, qui le courbe, qui l'asservit sous le joug pesant de l'oppresseur, en faisant adroitement passer à celui-ci toute la somme de félicité dont il prive l'autre, au nom de Farinacius, de Jousse et de Cujas *... Qu'importe, profitons-en et taisons-nous ; quand le chameau baisse les reins et s'agenouille, le voyageur monte dessus et le gouverne, sans s'aviser de calculer ses forces, il ne s'étonne que de l'ineptie de l'animal qui ne sait pas connaître les siennes. Mais revenons.

* Imbéciles cuistres, ou plutôt espèce de démoniaques qui ont passé leur triste et malheureuse vie à prouver à d'autres pédants en combien de manières différentes on pouvait se permettre de se défaire de ses semblables, et qui ont tranquillisé la conscience de ces pédants, sur la foule d'atrocités juridiques qu'ils commettent, par un million de sophismes, plus diffus, plus absurdes les uns que les autres. Le démoniaque Jousse, par exemple, l'un des plus fameux de la bande, a prouvé invinciblement, que moins il y avait de preuves pour condamner un homme à mort, plus il était certain que cet homme la méritait. — Je le demande, quel est le plus coupable envers l'humanité, ou de Cartouche, ou d'un insigne coquin, capable d'écrire des horreurs aussi dangereuses, et qui viennent d'être depuis quelque temps si criminellement exécutées. *Note de l'Éditeur.*

A toutes les armes indiquées ci-dessus, je joindrai, comme tu sens bien, le mobile puissant de l'intérêt, véhicule certain sur ces êtres subalternes, qui ne concevant jamais le crime en grand, ne consentent à risquer l'échafaud que dans l'espoir d'une fortune. Pour la demoiselle Sophie, j'avoue qu'elle m'échauffe la tête : aller chercher une retraite chez ma femme... et cette respectable épouse ne pas m'avertir aussitôt ; s'étayer mystérieusement pour me tenir en bride...

Eh! non, non, ma charmante; ce n'est pas à vous à jouer au fin avec moi; défendez-vous, et ne combattez pas, une seule de mes ruses ferait échouer si j'en prenais la peine, toutes celles dont vous accoucheriez pendant dix ans.

Oh! voilà des délits trop graves pour être pardonnés; le bien-être de la société exige un exemple. J'ai à répondre de ma conduite à tout le corps des maris... Je serais un homme flétri, rayé du tableau, comme disait Linguet, si je laissais de telles fredaines impunies... Heureuse faute! Quelle source de délices je vais trouver dans votre punition; chaque branche est une volupté... Tranquillise-toi donc Dolbourg, je te le répète; bois, mange... et dors; je réfléchirai sur tes plaisirs, et sur notre tranquillité mutuelle :

n'es-tu pas trop heureux d'avoir un second tel que moi, un ami qui ne te laisse d'autres soins que celui de cueillir les fruits de tous les forfaits dont il veut bien se couvrir pour ton bonheur: il est vrai que je risque moins que toi, je l'avoue, afin de mettre ton cœur à l'aise, et de le dégager d'une partie de la vive reconnaissance qui le captiverait sans cela.

De la considération, mon ami, du crédit, de l'argent, une place, voilà tout ce qu'il faut pour faire ce qu'on veut... Je dis bien... une place... oui, une place à l'abri de laquelle on puisse se mettre, en cas de besoin... car dans les nôtres, par exemple, ce n'est pas de se bien conduire qu'on exige, il s'agit seulement d'y obliger les autres.

Pour peu qu'on ait fait rouer magistralement une demi-douzaine de malheureux, on peut mériter de l'être vingt fois soi-même, si l'on veut, sans le plus petit danger; et voilà ce qui fait que j'aime la France à la folie. Cette impunité qu'y promet un peu de considération, cette assurance de pouvoir tout faire avec un harnois noir, et la caricature empoulée, raide et rigoriste qu'il faut pour en imposer au vulgaire, est une des choses qui me fera toujours préférer notre bonne patrie, à ces maudits royaumes du nord, où notre crédit se perd, où nos prévari-

cations se punissent, où les peuples éclairés par le flambeau de la philosophie, commencent à croire qu'ils peuvent se gouverner sans nous, et où ils s'avisent d'être heureux sans la peine de mort.

## LETTRE XXVII.

MADAME DE BLAMONT A VALCOUR.

*Vertfeuille, ce 28 septembre.*

Que de variations! que de choses! il semble que le ciel ne m'ait donné un cœur sensible que pour l'éprouver par les plus rudes combats... Je serais bien plus heureuse si je ne sentais rien. Que je suis loin de croire à présent qu'une âme tendre soit un des plus beaux dons de la nature; elle ne nous l'a donnée que pour notre tourment... Que dis-je? et quel blasphème osai-je proférer! N'est-ce pas une injustice à moi, que de prétendre à un bonheur sans mélange? En existe-t-il sous le ciel?.. La chose du monde la plus simple, est

d'être née pour les revers. Ne sommes-nous pas ici-bas, comme des joueurs autour d'une table!.. La fortune favorise-t-elle tous ceux qui s'y trouvent? et de quel droit osent l'accuser ceux qui sèment leur or, au lieu d'en recueillir? Il y a une somme à peu près égale de biens ou de maux, suspendue sur nos têtes, par la main de l'Éternel; mais il est indifférent sur qui elle tombe; je pouvais être heureuse comme je suis infortunée; c'est l'affaire du hasard, et le plus grand de tous les torts est de se plaindre... Eh ! s'imagine-t-on d'ailleurs qu'il n'y ait pas quelque jouissance... même dans l'excès du malheur; à force d'aiguiser notre âme, il en augmente la sensibilité; ses impressions sur elle, en développant d'une manière plus énergique toutes les manières de sentir, lui font éprouver des plaisirs inconnus à ses êtres froids, assez malheureux pour n'avoir jamais vécu que dans le calme et dans la prospérité; il y a des larmes si douces dans nos situations; ces moments, mon ami, ces instants délicieux, où l'on fuit l'univers, où l'on s'enfonce dans un antre obscur, ou dans le plus épais d'un bois pour y pleurer tout à son aise... où l'on se replie sous tous les sens de son malheur, où l'on se rappelle tout ce qui l'aggrave, où l'on prévoit tout ce qui va l'accroître, où l'on s'en abreuve, où l'on s'en

repaît... Ces tendres souvenirs des jours de notre enfance, où l'on ne les connaissait point encore, ces longues et pénibles réminiscences sur les divers événements qui nous y ont plongé, ces sombres craintes de le sentir nous accompagner jusqu'à la mort... de voir ouvrir notre cercueil par les mains livides de l'infortune... et près de tout cela, cet espoir si doux d'un Dieu consolateur, aux pieds duquel vont se sécher nos larmes, et commencer toutes nos joies... Quoi, mon ami, tout cela ne sont pas des voluptés? Ah! ce sont celles d'une âme douce; ce sont celles d'un cœur délicat; laissez-moi les goûter un instant avec vous.

Sacrifiée bien jeune * à un époux qui n'avait rien pour me plaire, et que je connaissais à peine **, je n'en formai pas moins, dans le fond de mon âme, le plan des plus rigoureux devoirs... Dieu sait si je les enfreignis jamais. Je vis mes

* Elle fut mariée à quinze ans; elle a de trente-cinq à trente-six lors du moment d'action de ces lettres; elle accoucha d'Aline à seize ans; elle est grande, faite à peindre; les traits les plus doux, les plus agréables, pétrie de grâces et de talents.

** Monsieur de Blamont avait quinze ans de plus que sa femme, indépendamment des défauts de caractère assez prononcés dans ses lettres, pour donner une juste horreur de lui. Il y a peu de figures plus repoussantes; il a le regard effrayant, la bouche affreuse, le nez très long, le front chauve et bas, le menton relevé, en perruque depuis son enfance; une taille longue, frêle, voûtée, la poitrine plate, un son de voix rauque et cassé; et malgré tout cela, beaucoup d'esprit et quelques connaissances.

égards payés par des duretés, mes attentions par des brusqueries, ma fidélité par des crimes, ma soumission par des horreurs.

Hélas ! je m'en crus seule coupable ; je ne m'en pris qu'à moi de n'être pas aimée, malgré les louanges dont j'étais enivrée chaque jour; j'aimais mieux me croire des défauts ou des torts, que de supposer mon époux injuste : et contente d'avoir obtenu dans mon sein des preuves de son estime, si ce n'en était pas de son amour, tous mes sentiments se portèrent dès lors sur ces gages sacrés... Eh bien ! me disais-je, je serai l'amie de mes enfants, puisque je n'ai pas été assez heureuse pour être celle de mon époux ; ils me consoleront de ses duretés, et je trouverai dans leurs bras la félicité qu'on m'enlève.

Que de projets ne formai-je pas dès lors pour la leur ! je n'apaisais mes maux que par ces idées ; elles seules parvenaient à fermer mes paupières ; je ne m'endormais paisiblement qu'avec elles... Je ne voyais plus de revers dès que je croyais avoir trouvé ce qui devait rendre heureux mes enfants. Le ciel ne voulait pas, mon ami, que ce fût encore là pour moi la source du bonheur ; j'eus deux filles, l'une m'est ravie au berceau ; je la retrouve quand je ne peux jamais la revoir... On veut que l'autre soit aussi malheureuse que moi ; et qui... qui m'assaille de

tous ces maux? qui me fait avaler, jusqu'à la lie, la coupe amère de l'infortune? celui que j'ai toujours respecté... chéri; celui que l'on m'avait donné pour être le soutien de mes jours, et qui n'en a jamais été que le destructeur... celui qui s'est tout permis envers moi... envers moi qui aurais mieux aimé perdre la vie que de lui manquer en quoi que ce fût... celui que je regardais comme mon père, après la perte du mien... comme mon ami... comme mon époux, et qui n'était que mon tyran et mon persécuteur.

Allons, je me tais, Valcour... Je me tais; vous pleurez en me lisant, je le vois, je veux bien mêler mes larmes aux vôtres, mon ami, mais je ne veux pas vous en faire répandre que ma main ne puisse essuyer... Oh! comme nous eussions été heureux cependant... Vous... mon Aline... et moi; quels jours sereins et purs eussent été filés pour tous trois... Avec quel calme je serais arrivée près de vous, aux bornes de ma vie! ma vieillesse n'eût été qu'un printemps, les yeux fermés par la tendre main de l'amitié, je me serais plongée dans le cercueil avec la tranquillité du bonheur; au lieu de cela j'y descendrai seule, nul ami ne daignera m'y soutenir, je n'en aurai plus au bord de mon tombeau... Eh bien! voyez comme je retombe malgré tout cela dans le sombre que je veux éviter... Non... j'arrêterais

en vain la source de mes pleurs, elles coulent malgré moi... Mille nouvelles idées me tourmentent... Si vous êtes malheureux, c'est ma faute; je ne devais pas laisser naître en vous une passion que je ne pouvais couronner; je ne devais vous laisser connaître ni Aline, ni sa triste mère; aujourd'hui nous aurions tous bien des chagrins de moins, et l'on ne se console jamais de ceux qu'on donne aux autres... Mais tout n'est pas désespéré... non Valcour, tout ne l'est pas; recevez encore un peu d'espoir de votre bonne et sincère amie, de celle qui désirerait avec tant d'ardeur mériter ce titre avec vous... Non, Valcour, tout n'est pas perdu... Ce barbare époux peut réfléchir, ce monstre qui le suit partout, et qui vous persécute avec tant de furie, sentira peut-être qu'aucuns des plaisirs qu'il espère ne peuvent se rencontrer avec celle qui n'a pour lui que de la haine; j'ai besoin de le penser et de le croire; l'illusion est à l'infortune, comme le miel dont on frotte les bords du vase rempli de l'absinthe salutaire présentée à l'enfant, on le trompe, mais l'erreur est douce.

Comme il m'a abusée cet homme... Je le croyais, on se livre si vite à ce qu'on désire! le malheureux qui fait naufrage saisit avec tant d'empressement le bras qu'on lui tend pour le sauver... Peut-il imaginer que c'est pour le

repousser dans l'abîme !.. Hélas ! vous avez bien raison, il me trompait autant qu'il était en lui, il devait croire Sophie sa fille, rien ne pouvait l'en dissuader, et ce n'est pas dans de tels cœurs que la nature fait des miracles... Il la croyait telle, et il jurait qu'elle ne l'était pas; le crime est donc dans son entier, et ce que j'ai obtenu de sa fausseté, n'est donc plus que le fruit de sa honte... Ce sentiment mène au dépit, et le dépit a tout, dans de telles âmes... Quoi qu'il en soit j'ai des parents, je n'en suis point abandonnée... Je me jetterai dans leurs bras, ils me sauveront, je les implorerai pour mon Aline et pour moi, ils ne voudront pas nous perdre toutes deux... Mais changeons de propos, Valcour, laissez-moi vous rendre compte de mes projets et de mes démarches, car avec ce langage de la plainte mon cœur s'altère à tout instant.

Vous imaginez bien que je n'ai pu tenir à l'envie de savoir au plus tôt des nouvelles d'Élisabeth de Kerneuil. Quel que soit le sort qu'elle éprouve, il m'intéresse trop réellement pour que je n'aie pas désiré de l'éclaircir. Déterville a écrit sur-le-champ à un de ses parents à Rennes; il le supplie de nous donner sur cette jeune personne le plus de lumières qu'il lui sera possible... Nous attendons; ma situation, dans ce cas-ci, est très embarrassante... vous l'avez senti; j'ai, sans

doute, le plus grand désir de posséder cette enfant, mais quel droit aurais-je à son cœur ?

Le seul titre de mère que je pourrais lui alléguer, me méritera-t-il sa tendresse ? n'est-elle pas due tout entière aux parents qui l'ont élevée ?.. Et puis, travaillerai-je pour le bonheur d'Elisabeth en réussissant à la ravoir ? Le sort, ou qu'elle a déjà, ou qui lui est réservé, ne sera-t-il pas toujours préférable à celui que je pourrais lui faire, comme cadette ?.. Et les inconvénients de la rendre à un père qui, peut-être, ou ne voudra pas la reconnaître, ou ne verra dans elle qu'une victime de plus à son insigne libertinage... ces dangers effrayants, les comptez-vous pour rien Valcour ?.. Non, j'aime mieux la laisser où elle est ; que je sache seulement qu'elle est heureuse ; que je puisse faire connaissance avec elle, la voir une fois, l'aimer toujours, et je me croirai trop contente. Mais si cette faible jouissance est refusée à mon âme tendre... oh ! Valcour, je serai encore bien infortunée ; heureusement je sais l'être, et mon cœur est dans un tel état d'abattement qu'une secousse de plus ou de moins n'est absolument rien pour lui. Il y a l'histoire des biens qui chagrine un peu ma conscience ; puis-je laisser ma fille jouir d'une fortune qui ne lui appartient pas ? Dois-je en priver les héritiers légitimes ? Non, sans doute ; cette circonstance

vous a frappé comme moi; mon ami, je dirai aussi comme vous, entre deux maux terribles, choisissons le moindre. A l'égard de Sophie, voici ce que nous avons fait, je ne sais si vous nous approuverez.

Qu'elle appartînt ou non au président, Déterville nous opposait toujours le danger certain de la replacer à Berseuil; et l'impossibilité de l'y remettre devenait d'autant plus fâcheuse, que la variation de son sort lui rendait fort doux celui que nous avons arrangé pour elle dans ce village; j'objectais à Déterville qu'il n'avait pas trouvé d'obstacles à l'établissement de cette fille à Berseuil, dans les premiers moments où nous l'avions conçu, ne la croyant pas sa fille légitime, et que je n'entendais pas pourquoi il en trouvait maintenant qu'elle n'appartenait ni au mari ni à la femme. Il me répondit qu'il avait foncièrement désapprouvé ce parti dans toutes les circonstances, mais que plus les recherches du président paraissaient évidentes, plus il croyait Berseuil dangereux. Qu'elle fût sa fille ou non, nous ne devions pas douter à présent du désir qu'il avait de la ravoir; que dès qu'il la saurait hors de Vertfeuille, il ne manquerait pas d'envoyer chez Isabeau; et qu'alors, au lieu de sauver Sophie, il est clair que je la sacrifiais... Je me suis rendue; nous avons donc décidé un cloître à Orléans, où

nous travaillerions à lui faire prendre le goût de la retraite, et à l'enchaîner au bout de quelques années par des vœux, si elle n'y sent aucune répugnance; et ce sort, quelque dur qu'il puisse être, la dérobant à celui bien plus fâcheux sans doute que lui aurait réservé la vengeance de ses deux persécuteurs, nous parut décidément le plus sage de tous.

Il s'agissait de prévenir cette infortunée des changements de son sort et de sa naissance ; j'y prévoyais trop de chagrin pour vouloir m'en charger moi-même ; notre ami a rempli ce soin. Après beaucoup de larmes, comme vous l'imaginez aisément, elle a d'abord témoigné quelque désir d'être rendue à sa mère; convaincue enfin du danger qu'il y avait à ce parti, elle a réclamé sa chère Isabeau ; elle renonçait volontiers à la dot, au mariage, mais elle voulait demeurer avec Isabeau... Autres dangers, et elle a enfin conçu ceux-là comme les premiers.

— Il faut vous dérober au président, lui a dit Déterville, il est certain qu'il vous cherche, nous ne pouvons en douter ; il est évident qu'il vous traitera mal s'il vous découvre ; une éternelle retraite devient le seul parti qui puisse vous garantir et de ses pièges et de ses fureurs ; vous y serez moins comme protégée, que comme parente de madame de Blamont, et vous y joui-

rez de cent pistoles de pension; ce sort-là ne vaut pas celui d'être sa fille, mais dès que de malheureuses circonstances vous enlèvent cette douce satisfaction, vous serez mieux là qu'en nul autre endroit.

— Eh bien ! j'irai, s'est-elle écriée, en larmes ; je suis à charge à tout le monde ; je ne puis trouver d'abri sur la terre ; que l'on me mette où l'on voudra, je serai partout pénétrée de reconnaissance des bontés de la dame qui veut bien ne pas m'abandonner...

Dès que je l'ai sue dans cet état, j'ai couru l'embrasser, elle s'est précipitée dans mes bras, toute en pleurs, et m'a prodigué les choses les plus tendres et les plus flatteuses. En vérité, mon ami, il y a des instants où mon cœur l'emporte sur les réalités que vous nous avez apprises... Il est impossible que les vertus de cette âme charmante se trouvent dans la fille d'une paysanne dépravée, telle que vous nous avez peint cette Claudine. Mais il fallait s'en tenir au preuves et l'arracher ; nous l'avons donc, Aline et moi, avant-hier conduite aux Ursulines d'Orléans dont je connais la supérieure ; je l'ai recommandée comme une parente, et placée sous le nom d'Isabelle-des-Ganges, avec mille livres de rentes, dont l'acte lui a été passé sur-le-champ. Je n'ai point caché mes motifs de mys-

tère à la supérieure ; j'y ai intéressé sa religion et sa piété ; elle ne communiquera qu'avec moi pour tout ce qui concerne cette jeune personne, et cachera absolument son existence au reste entier de la terre. Mais je la verrai... cette chère enfant... je le lui ai promis, elle me l'a demandé avec instance, elle m'a dit qu'elle renoncerait plutôt à tout le bien que je lui faisais qu'à cet engagement ; elle m'a demandé la permission de m'écrire, et surtout de pouvoir faire passer quelque chose tous les ans sur sa pension à Isabeau. Ces deux demandes faisaient trop d'honneur à son âme tendre pour être refusées ; je les lui ai accordées de tout mon cœur, et nous nous sommes quittées... Quand elle m'a vue prête à ouvrir la porte du parloir... son âme a éclaté, elle a jeté ses jolis bras au travers des grilles, elle a demandé avec instance la faveur de baiser encore une fois les mains de ses bienfaitrices : nous sommes revenues sur nos pas, et la douleur l'a suffoquée, en nous embrassant toutes deux... Voilà donc l'être que le président accuse de fausseté, d'imposture et de crimes. Ah ! puisse-t-il, pour le bonheur de ce qui lui appartient être aussi pur que celle qu'il ose calomnier ainsi.

Nous nous sommes retirées, et je vous réponds qu'Aline n'était pas en meilleur état que moi.

Nous ne sommes pourtant parties de la ville que le lendemain après avoir appris que cette pauvre fille était aussi bien qu'elle pouvait être pour sa situation. Elle avait deviné elle-même la mort de son enfant, quand elle avait vu qu'on ne lui en parlait pas. Mais Déterville l'avait si bien ramenée à la raison sur cet objet, que sa douleur a été beaucoup moins vive que nous ne l'aurions cru.

Pendant que j'agissais de ce côté, Déterville allait de l'autre rompre nos engagements de Berseuil. La bonne Isabeau a été désolée; je n'ai pu résister au charme de lui laisser une petite somme sur l'argent que je retirais du curé, ainsi qu'une autre à ce bon pasteur pour les malheureux de sa paroisse. Il est si doux, mon ami, de faire un peu de bien, et à quoi servirait-il que le sort nous eût favorablement traité, si ce n'était pour satisfaire tous les besoins de l'infortune? Nos richesses sont le patrimoine du pauvre, et celui qui ne sent pas le plaisir de les soulager, a vécu sans connaître et la véritable raison pour laquelle il était né plus à son aise qu'un autre, et les plus doux charmes de la vie.

Toutes nos opérations terminées, nous nous sommes regardés, comme le feraient des gens, qui du sein de la tranquillité auraient subitement passé dans celui des angoises et des tribulations,

et qui voyent enfin le calme renaître... Je dis le calme, car j'y crois, et ne vois absolument rien qui puisse le troubler jusqu'à notre retour à Paris. Alors mon intention est de demander de seconds délais, de contenir du mieux que je pourrai le président, avec le peu de moyens que je retire de tout ceci, et d'armer enfin mes parents s'il le faut; car soyez-en bien sûr, il n'y aura que la force qui pourra me décider à sacrifier ma fille au scélérat qui la désire... et si je gagne ma cause, en faveur de qui sera-ce?.. Connaissez-vous l'homme à qui je la destine?.. C'est au plus digne de la posséder... C'est au meilleur ami de mon cœur.

## LETTRE XXVIII.

ALINE A VALCOUR

*Vertfeuille, ce 8 octobre.*

Ah ! Valcour, vous avez partagé mes peines... elles ont pénétré votre cœur ! Combien me sont précieux les témoignages que vous m'en donnez ? Je pardonne moins à mon père tout ce qui s'est passé que sa funeste liaison avec ce vilain homme. S'il pouvait perdre ce malheureux ami, je suis sûre qu'il redeviendrait plus honnête, il a plus d'esprit que ce monstre, et pourtant il est entraîné par lui. Perfide effet du vice !.. Je le haïssais tant, que je croyais que pour séduire, il lui fallait au moins des charmes. Je me trompais, grand Dieu ! vous le voyez, il y réussit en n'offrant à nu que sa laideur.

Vous me demandez, mon ami, si l'amour avait autant de part que la décence au mouvement qui m'a fait fuir? Ah! comment voulez-vous que je puisse distinguer entre ces deux effets... Ce que je crois... ce que je sens, c'est que l'amour les réunit, les confond tous si bien en moi, qu'il n'est pas une seule pensée de mon esprit, pas un seul mouvement de mon cœur qui ne soit dû à ce premier sentiment; il dirigera toujours tous les pas que vous me verrez faire, et quand vous exigerez de moi de vous dévoiler des motifs, je ne vous offrirai jamais que mon amour.

J'ai bien pleuré cette pauvre Sophie; quels revers!.. Hélas! elle se croyait ma sœur, aujourd'hui la voilà fille d'une paysanne trop indigne d'elle pour qu'on ose même la lui rendre; elle n'y perdra rien: ma mère m'a promis de la regarder toujours comme sa fille; je lui ai juré de l'appeler toujours ma sœur, et de lui conserver à jamais tous les sentiments de ce titre... et à celle à qui je les dois réellement... Je ne la verrai donc jamais?.. Qui sait! Déterville a écrit; nous attendons. Ah! comme je ferais de bon cœur le voyage de Bretagne pour aller l'embrasser!.. Mais je ne voudrais pas qu'elle sût que je lui appartiens. Je voudrais faire accidentellement connaissance avec elle, pour voir si nos caractères se conviendraient... Si elle finirait par m'aimer... Pour moi,

je sens que je l'aime déjà... Ah! chimères que tout ceci! je parierais bien que je ne la verrai de ma vie... Quelle fatalité! que de dérangements!.. que de désordres dans une famille cause la cupidité d'une malheureuse nourrice. Je ne suis pas sévère; mais convenez, mon ami, que de telles fautes ne devraient pas rester sans punition?

Le comte de Beaulé est revenu nous voir, je l'aime, il vous estime. O! mon ami, quel titre pour être chéri de moi! J'étais d'avis que ma mère lui confiât nos peines... Peut-être le fera-t-elle; assurément il nous servirait de tout son pouvoir. Julie me disait hier que c'était un ancien amant de ma mère... Quelle histoire! j'en ai ri; le comte est bien plus vieux, mais il était jeune encore, quand ma mère entrait dans le monde, et ils se connaissent depuis cette époque... Ah! si jamais cette femme respectable avait dû s'écarter des devoirs pénibles et rigoureux que lui imposait le ciel, assurément le choix qu'elle aurait fait du comte aurait bien excusé ses erreurs. O mon ami! laissez-moi rire une minute avec vous, la joie est si peu souvent dans mon cœur, que vous devez bien un peu d'indulgence aux courts moments où je m'y livre; mais si elle était vraie cette folie que je viens de dire, si j'étais la

fille du comte de Beaulé... je gage que vous l'aimeriez mieux... Allons... Je ne veux plus dire d'extravagances, ma gaieté n'est pas assez bien revenue pour cela...celles-ci sont tellement chimériques, que j'ai cru pouvoir me les permettre pour vous amuser un instant. S'il est une femme au monde à qui soit dû légitimement les titres de chaste et de vertueuse, on peut bien dire que c'est à celle-là! et quel mérite elle avait à s'en rendre digne... Vous le savez, mon ami... Combien de fois lui ai-je vu déplorer dans mes bras le poids du fardeau dont elle était accablée... Si cet homme cruel se fut contenté de la négliger, elle eût trouvé dans son indifférence pour lui, des raisons de pardonner ces torts-là; mais le pervers... Changeons de propos, c'est mon père, et je dois respecter dans lui jusqu'à ses écarts... Hélas! je le ferais sans peine, si ces torts n'outrageaient pas la meilleure des mères; mais ce que je dois à celle-ci, me fait quelquefois oublier ce qu'exige l'autre, et l'obligation de haïr le persécuteur de celle qui m'a portée dans son sein, vient souvent m'affranchir des sentiments dus à celui qui m'y plaça. Adieu, mon ami, ma tête s'attriste; je ne veux pas vous ennuyer. Nos aventures... la saison qui s'avance, tout cela dérange un peu et notre plan de vie et nos promenades... Oh! combien voilà de temps que je

ne vous ai vu !.. Près de sept mois ; si vous voulez je vous dirai de même en jours, en heures et en minutes ; ces affreux intervalles sont mis par moi au rang des instants où je ne vis pas... Ah ! si l'on retranchait ainsi de sa vie tous ceux où nul plaisir ne doit naître pour nous, vivrait-on en tout plus de quatre ans ?

## LETTRE XXIX.

LE CHEVALIER DE MEILCOURT A DÉTERVILLE *.

*Rennes, ce 12 octobre.*

Je désirerais, mon cher Déterville, pouvoir répondre, et plus au long, et d'une manière plus satisfaisante, à la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire, mais, enchaîné par des considérations dont je dépends essentiellement, je ne puis vous donner sur l'objet de vos demandes d'autres lumières que celles qui sont contenues dans le peu de lignes que vous allez lire.

Élisabeth de Kerneuil, douée de tous les agréments de la figure et de l'esprit, mais fille d'une mère qui ne pouvait la souffrir, répondit fort jeune encore aux sentiments du comte de Ker-

* Cette lettre-ci était incluse dans la suivante.

neuil, l'un des premiers gentilshommes de Bretagne. Les obstacles invincibles qu'ils éprouvèrent l'un et l'autre à l'union qu'ils désiraient, furent causes de deux malheurs qui ont à jamais perdu ces jeunes gens. Le comte s'est expatrié, il a servi quelque temps en Russie... On l'y croit mort; avant que la nouvelle ne s'en répandît, mademoiselle de Kerneuil avait déjà fini sa vie d'une manière plus affreuse : elle se tua dès qu'elle vit l'impossibilité d'appartenir jamais à l'objet de ses feux... Son père était mort depuis longtemps; sa mère a terminé ses jours deux ans après l'événement qui trancha ceux de sa fille, et comme mademoiselle de Kerneuil était fille unique, les biens ont passé à des collatéraux... c'est tout ce que je puis vous dire. Qui que ce soit que vous interrogiez dans notre province, ne vous répondrait pas avec tant de franchise, il altérerait les faits, avec d'autant plus de vraisemblance qu'on avait fait courir des bruits très divers sur cette malheureuse aventure... Vous eussiez sans doute désiré plus de détails, mais les liens que j'ai avec les deux familles me les interdisent. Adieu, mon cher cousin, j'exige votre parole, que ce que je vous dis ne sera jamais révélé qu'aux personnes qui vous chargent de m'écrire, et que vous voudrez bien engager au secret.

## LETTRE XXX.

MADAME DE BLAMONT A VALCOUR.

*Vertfeuille, ce 16 octobre.*

Lisez et pleurez avec moi... ne le savais-je pas, que je ne retrouverais cette fille une minute, que pour la regretter éternellement... Elle était malheureuse... Ah comme je l'aurais aimée!... elle s'est tuée de désespoir... Elle était haïe... Funeste erreur!.. Tout cela fût-il arrivé sans l'infamie de cette nourrice? sans l'affreux projet de mon époux? J'aurais voulu de plus grands détails, mais à quoi m'eussent-ils servi? je l'ai perdue!.. je ne la verrai jamais!.. Il faut étouffer tous les mouvements de mon cœur, ah! j'apprends depuis tant d'années à leur faire violence, qu'un sacri-

fice de plus ne devrait pas me coûter... Valcour, écrivez-moi... calmez-moi, vous n'imaginez pas combien j'ai besoin de l'être, mon cœur toujours déçu, veut les secours de l'amitié, il lui faut un sentiment réel pour le consoler de toutes les illusions qui l'égarent. En vérité, c'est un grand malheur d'être organisé moins grossièrement qu'un autre ; pour une ou deux jouissances meilleures, on y trouve vingt tourments de plus.

L'excès des précautions que nous sommes obligées de prendre, nous privera peut-être de vous écrire aussi souvent que nous le faisions ; cet homme cruel se fait informer de tout, et il n'y a pas une de ses manœuvres qui ne me fasse frémir. Cependant, ne vous inquiétez nullement, il ne se passera rien de sérieux que vous n'en soyez instruit aussitôt. Adieu, plaignez-moi et ne cessez jamais de m'aimer.

## LETTRE XXXI.

VALCOUR A MADAME DE BLAMONT.

*Paris, ce 22 octobre.*

Oui, madame; je l'avoue, trop de sensibilité est un des plus cruels présents que nous ait fait la nature; en ce moment, cet excès fait votre malheur. Votre âme est d'une telle délicatesse qu'elle semble toujours voler au-devant de toutes les informations pour s'en composer des supplices. On dirait qu'elle aime à s'en nourrir, et que cette manière d'exister comme plus vive, devient celle qui lui va le mieux. Que vous importe cette fille que vous n'avez jamais connue? c'est bien assez de pleurer sur des maux réels, sans regretter les plaisirs

qu'on n'a pu prendre. Avec cette façon de penser, on se ferait des peines de tout, et l'on se rendrait fort malheureux. Sans doute notre amour pour nos enfants doit être en raison du leur pour nous; il me paraîtrait tout aussi déplacé d'aimer un enfant qui nous haïrait, qu'il est fou (pardonnez-moi l'expression,) d'en aimer un que nous ne devons jamais voir. L'amour suppose des rapports, et quels sont ceux qui peuvent exister entre nous et un être inconnu? Peut-être trouverez-vous mes moyens de consolation un peu durs; mais il faut impitoyablement enlever à un cœur aussi sensible que le vôtre, la facilité perpétuelle qu'il a de s'affliger; retrouvez dans le sein de votre Aline... de cette Aline qui vous adore, les jouissances que la mort de Claire vous dérobe. Ah! votre santé m'inquiète bien plus que cette perte qui ne doit en vérité vous faire aucune impression! voilà une chose réelle à ménager et qu'il ne faut pas sacrifier à des chimères; songez que vous vous devez à vous-même, à une fille qui ne respire que pour vous, à des amis, au nombre desquels j'ose me mettre, et que désolerait la plus petite altération d'une santé qui leur est si chère. J'apprends avec douleur que vous voulez être quelque temps sans me donner de vos nouvelles; je vous remercie de l'instant que vous avez choisi pour me le dire;

mon cœur uniquement rempli de vos chagrins, sent bien moins ceux dont cette menace l'accable... Ne vous occupez que de vous, madame, ne pensez qu'à vous, je vous en conjure; je serai consolé de tout, que dis-je, je serai toujours heureux, quand j'apprendrai que vous souffrez moins. C'est la seule chose que je vous supplie de ne pas me laisser ignorer.

## LETTRE XXXII.

### VALCOUR A ALINE.

*Paris, ce 5 novembre.*

Quel silence! je n'ai osé le troubler, mais en étais-je plus tranquille!.. S'il m'était possible de vous voir, je souffrirais bien moins de ces privations de lettres... mais vivre sans vous entendre et sans vous contempler, Aline!.. concevez-vous la violence de ce supplice? et pourquoi ne vous verrais-je pas? pourquoi ne m'accorderiez-vous pas une minute? Je sens toute l'étendue de la demande, je ne me rappelle qu'en tremblant qu'elle m'a déjà été refusée; mais je trouve dans la force de mon amour, le courage de la refaire encore... Pendant ces longues soirées... j'arriverais déguisé... un seul instant aux pieds de votre respectable mère et aux vôtres; quel calme répandrait cette minute de bonheur sur le reste des jours malheureux

que je dois passer encore loin de vous. Pouvez-vous exiger que ces jours... ces jours infortunés qui vous sont consacrés, s'usent ainsi dans les larmes et la douleur? Ah! qu'il me soit permis d'acheter au prix de mon sang cette faveur que j'ose implorer!.. que je la paye de ma vie s'il le faut, je ne veux exister que ce seul intervalle, et j'abandonne, sans regrets, tous les moments qui doivent le suivre. Que me sont ceux où je suis condamné à vivre sans vous! En vain, Aline... en vain fais-je tout ce que je peux pour éloigner de moi ce désir violent, il renaît sans cesse dans mon cœur, toutes mes idées me le ramènent, je dois mourir ou le satisfaire... ce qui me distrayait autrefois, m'est à charge; je parcours les beautés de la nature... je l'étudie, je cherche à la surprendre dans ses secrets, et elle ne me montre jamais que mon Aline. Ayez pitié de votre ouvrage, ne me punissez pas de mon amour!.. ne cherchez pas surtout à me calmer par des raisons, mon cœur n'écoute plus que le sentiment qui l'entraîne ; si vous ne le satisfaites pas Aline, vous allez le réduire au désespoir... et vous n'échapperez pas à vos remords... Votre excès de rigueur aura fait deux malheureux, sans que quelques bienséances auxquelles vous aurez inutilement sacrifié, vous donnent une vertu de plus.

## LETTRE XXXIII.

MADAME DE BLAMONT A VALCOUR.

*Vertfeuille, ce 12 novembre.*

Oui, c'est moi qui réponds; votre Aline est trop faible pour s'en charger, vous la faites pleurer... vous me faites du chagrin, vous vous en faites à vous-même, et voilà, ce me semble, tout ce qui résulte de ce petit moment d'effervescence que vous n'avez pu contenir. Ne sentez-vous donc pas l'impossibilité de votre proposition, et dans la circonstance où nous sommes, pouvez-vous exiger une telle chose? Vous dites que vous m'aimez; si cela est, ne cherchez donc pas à me rendre plus malheureuse que je ne le suis; doutez-vous que

ce ne soit sur moi que retomberait l'orage si la démarche était découverte? Ah! mon ami! appelez ici au secours de votre raison cette délicatesse qui caractérise si bien le cœur qui m'a séduite... Consultez-la, vous verrez si elle vous permet de vouloir acheter un moment de bonheur, au prix de celui des gens qui vous aiment le mieux dans le monde. Croyez-vous que cela puisse être ignoré? Je suppose que cela fût, serais-je moins coupable d'y avoir consenti, malgré la promesse que j'ai faite de m'y opposer. Je sais bien que je n'ai rien à craindre de vous : votre honnêteté, vos vertus me rassurent, et l'amant assez délicat pour n'exiger un rendez-vous de sa maîtresse qu'en présence même de sa mère, ne deviendra jamais le séducteur de celle qu'il aime; ainsi ce n'est pas sur elle que tombent mes craintes... c'est sur vous seul... vous éloigneriez votre bonheur... Que dis-je, vous le détruiriez à jamais. Travaillons plutôt à l'obtenir un jour, sans mélange, qu'à le goûter ainsi par portion, qu'à hasarder pour un moment heureux qui, peut-être, ne réussirait pas, la certitude de le savourer bientôt tout entier... Non, je m'oppose à cette fantaisie; je fais plus, j'exige qu'au moins d'ici à quelque temps vous ne m'en parliez plus... vous qui invitez les autres au courage... est-ce ainsi que vous en faites paraître?.. Je vous par-

donnerais si vous aviez quelques motifs de jalousie, mais vous êtes aimé, vous l'êtes uniquement; rien ne peut agiter votre âme, rien ne doit la porter au désespoir; songez que c'est moi... moi qui vous aime peut-être autant qu'elle, que c'est moi qui vous défends de vous désespérer, et que c'est moi que vous affligerez, si vous ne me mandez pas que vous êtes plus sage. Oh! pauvre philosophie! est-ce donc de cette manière que tu captives le cœur de l'homme; est-ce donc ainsi que tu te rends maître de ses passions!.. La voilà cette chère Aline... la voilà près de moi, qui pleure comme une enfant...

— Mais, maman, dit-elle, avec ses grands yeux tout en larmes... il me semble qu'un petit quart d'heure...

— Eh bien! vous le voyez... ne la grondez donc pas, elle le désire autant que vous; que cette certitude vous calme... Mais cela ne se peut pas, soyez bien sûr que si je n'y voyais pas moi-même les plus grands dangers, je l'aurais peut-être imaginé la première; croyez-vous que je ne sache pas ce qui peut convenir à l'amour? Je n'ai jamais connu, Dieu merci, cette espèce de délire, mais je le conçois. Rassurez-vous donc, vous êtes aimé, oui, j'ai voulu que ce mot fût tracé par celle même qui l'écrit d'après son cœur: on vous aime, on s'occupe de vous, on

travaille pour vous, mais ne détruisez pas l'effet de nos soins, et ne cherchez pas à tout perdre pour un instant de satisfaction, qui ne servirait peut-être qu'à nous replonger dans un abîme de tourments et de maux... Oh mon ami! pardonnez-moi... je sens bien que je vous rends malheureux, aimez-moi assez pour me dire que non... pour m'assurer que vous avez déjà fait le sacrifice de cette extravagance. Oui, dites-le-moi, j'aime mieux que la victoire soit le fruit de votre raison que de mes arguments ; à côté du bien que je fais, je n'aurais pas du moins le chagrin d'imaginer que je vous tourmente; ma jouissance sera tout entière, je serai sûre que vous avez été raisonnable par le seul effet de vos réflexions, et je n'ai pas la douleur de déchirer votre âme en vous écrivant les miennes.

## LETTRE XXXIV.

DÉTERVILLE A VALCOUR.

*Vertfeuille, ce 15 novembre.*

Depuis assez longtemps, tu dois t'être aperçu, mon cher Valcour, que quand les lettres sont de moi, il s'agit toujours de quelques nouvelles catastrophes... Eh bien ! voilà déjà la tête en l'air... la philosophie hors de ses gonds,comme disait l'autre jour une certaine dame de ta connaissance, à propos de ton ridicule projet... plus de tranquillité... plus de principes... plus de bon sens !.. Qu'il faut peu de choses pourtant pour faire un fou d'un homme raisonnable, et souvent un être très sensé de la plus extravagante des créatures. Il me prend envie de t'impatienter... voyons... calculons d'un

côté tous les événements que tu dois regarder comme heureux ; secondement, tous ceux qui peuvent t'être contraires ; troisièmement, enfin, tous ceux qui ne te sont qu'indifférents. Il est bien certain que ce que j'ai à t'apprendre est dans l'une de ces trois classes ; formons-les. Il serait possible d'abord que le président fût revenu ; qu'Aline fût enlevée... possible qu'il se fût mis à la raison ; qu'on t'attendît pour un mariage... extrêmement simple, que des inconnus fussent fortuitement arrivés à Vertfeuille, et nous eussent appris des choses très extraordinaires ; n'est-il pas vrai, mon cher, que tous ces incidents sont dans la classe des choses possibles ! Eh bien ! calme tes craintes sur le premier ; ne te livre pas tout à fait au doux espoir du second, et écoute pacifiquement le troisième.

Le soir que madame de Blamont t'écrivit, nous étions, elle, Aline, Eugénie et moi, à raisonner sur ta folie ; monsieur de Beaulé jouait aux échecs avec madame de Senneval ; il était environ huit heures du soir, le ciel très obscur se remettait à peine d'un ouragan épouvantable, lorsque tout à coup nous entendîmes un homme à cheval faire retentir la cour de son fouet... de ses cris, et appeler à lui de toutes ses forces... On ouvre les portes, les valets courent. — On éclaire, madame de Blamont frémit, Aline et

elle s'imaginent revoir encore le terrible objet de leurs craintes; le comte lui-même, tout échec et mat qu'il est, vole avec moi à la suite des valets et nous amenons enfin dans la première antichambre, un malheureux domestique mouillé jusqu'aux os, crotté par-dessus la tête, qui nous demande s'il est dans la route d'Orléans, et s'il lui reste bien du chemin à faire pour arriver dans cette ville.

— Beaucoup ; et d'où venez-vous ?

— De Lyon, nous allons à petites journées à Paris ; mon maître qui me suit avec sa femme a voulu passer par la route d'Orléans, et ce maudit caprice est cause que nous voilà perdus. Je connais l'autre chemin, point du tout celui-ci... La nuit est venue... Un temps du diable, marchant en tête de la voiture, j'ai égaré le postillon qui me suivait, parce que je m'égarais moi-même, et nous voilà à présent je ne sais où.

— Chez d'honnêtes gens.

— Je le vois bien, mais nous aimerions mieux être à l'auberge ; parce que mon maître qui voyage incognito, entendez-vous, ne veut gêner personne, et il n'acceptera sûrement jamais l'asile que vous allez avoir la politesse de lui offrir.

— Et où est-il votre maître ?

— A deux cents pas d'ici, au coin de l'avenue;

s'il y avait eu seulement une chaumière, il s'y serait arrêté ; mais il n'y a que des arbres, il m'a envoyé devant pour tâcher d'obtenir quelques éclaircissements sur la route qu'il nous faut prendre.

— Allez le chercher, lui dit le comte, et dites-lui que madame la présidente de Blamont, dans la terre de laquelle il est, serait très fâchée qu'il ne lui fît pas l'honneur de venir souper chez elle.

— Ma foi, monsieur, vous nous rendez la vie; vivent les honnêtes gens, morbleu ! Si j'étais tombé dans une caverne de voleurs on ne m'aurait pas tant fait de politesse.

Et l'écuyer fidèle revole vers son maître, pendant que le comte s'empresse d'apprendre à madame de Blamont la liberté qu'il vient de se permettre, en offrant sa maison à ces voyageurs égarés. Cette femme charmante que l'on sert quand on lui prépare le plaisir de faire une bonne œuvre, a, comme tu crois, sonné bien vite pour donner ses ordres : on a allumé des flambeaux, et on a couru au-devant de la voiture pour la conduire plus sûrement à la maison. Un quart d'heure après, les portes du salon se sont ouvertes, et nous avons vu paraître un jeune homme d'environ vingt-sept ans, nous présentant, comme lui appartenant, une femme de dix-sept à dix-huit ans, et nous offrant l'un et

l'autre à côté des traits les plus doux et les plus réguliers, le ton le meilleur et le plus honnête.

— Quelles grâces ne dois-je pas rendre à la fortune, madame, a dit le jeune homme à la maîtresse du logis, de l'accident qui nous arrive, puisqu'à lui seul est dû le bonheur inespéré pour moi de vous offrir mes respects. Je ne vous demanderais qu'un guide, madame, si mes chevaux n'étaient pas rendus, et si j'osais ravir à votre cœur le charme que je lui vois goûter à l'hospitalité qu'il nous donne. Et pendant ce temps-là, la jeune femme s'exprimait avec encore plus d'agrément et de facilité. Elle était habillée à l'anglaise, un élégant chapeau de paille sur les yeux, la taille mince et bien prise, de très beaux cheveux noirs, négligemment attachés par un ruban rose, une vivacité extraordinaire dans les yeux; le nez un peu aquilin, de belles dents, de très jolis détails, et une finesse étonnante dans les traits... On s'est assis, on a jasé un instant, et on s'est mis à table...

— Vous alliez à Paris, monsieur, a dit madame de Blamont au jeune homme?

— Non, madame, je ramène ma femme au sein de sa famille, dans la province du Mans, et je rejoins mon corps après l'y avoir laissée.

— Êtes-vous des nôtres, a dit le général Beaulé, servez-vous dans la cavalerie?

— Non, monsieur, je suis capitaine au régiment de Navarre, et je vais le retrouver à Calais, après avoir remis ma femme entre les mains de sa mère ; nous venons de voir, en Dauphiné, un vieil oncle à moi, qui voulait nous embrasser avant de mourir, et qui nous a laissé douze mille livres de rente.

— Voilà le voyage bien payé, a dit madame de Senneval.

— Oui, madame, si quelque chose pouvait payer la mort des gens qu'on aime et qui nous tiennent d'aussi près.

Au dessert, Léonore, c'est le nom de cette charmante aventurière, a eu un petit moment de vapeur; Sainville, son époux, a volé à elle.

— Ne vous alarmez pas, madame, a-t-il dit à madame de Blamont, ce sont des accidents de jeune femme, qui doivent peu surprendre dans les premières années d'un mariage ; nous vous demandons la permission de nous retirer...

Et ils sont montés tous les deux dans l'appartement qui leur était destiné. Comme Léonore n'a point de femme avec elle, madame de Blamont lui a envoyé les siennes; elle les a remerciées très honnêtement, et ne s'en est point servi.

Revenus tous du premier étonnement de cette aventure, il nous a été impossible de ne pas entrevoir des contradictions dans le récit de nos

voyageurs; d'abord le valet nous dit qu'ils viennent de Lyon, et qu'ils vont à Paris. — Le maître, ou qui oublie l'ordre donné à son valet, ou qui a peut-être négligé de lui en donner un, nous assure, au contraire, que c'est du Dauphiné qu'il vient, et que c'est vers le Maine que leurs pas se dirigent. La tournure de la jeune personne nous parut d'ailleurs un peu suspecte. Elle a le ton gracieux et poli, sans doute, l'air de l'excellente éducation; mais en l'examinant un peu mieux, on voit qu'il y a plus d'art que de nature dans ce qui lui donne les dehors de la bonne compagnie. Ses manières sont étudiées, ses gestes arrangés, sa prononciation belle, mais affectée; elle est compassée dans ses mouvements, et au travers de tout cela, cependant, on trouve de la candeur et de la modestie. Le jeune homme est d'une très jolie figure, brun, un peu hâlé, lestement fait, de très beaux yeux, les cheveux superbes; son ton est moins maniéré que celui de la personne qui l'accompagne, mais on voit qu'il connaît celui du monde, et qu'il a tout ce qu'il faut pour y réussir. Au milieu de nos combinaisons, le comte chercha le nom de Sainville dans l'état du régiment de Navarre, et ne le trouva point. Nos soupçons redoublèrent... Nous demandâmes l'ordre qu'ils avaient donné à leurs gens. Ils leurs avaient dit de s'informer de l'ins-

tant où madame de Blamont serait visible le lendemain matin, d'entrer chez eux une heure avant, et qu'ils partiraient immédiatement après avoir pris congé de la maîtresse du château.

— Parbleu, dit le comte de Beaulé, ce sont là deux aventuriers, je le parie ; il faut qu'ils nous payent l'hospitalité par le récit de leur histoire.

Un moment, par délicatesse, madame de Blamont s'oppose à ce projet; elle craignait que cela ne les fâchât.

— Plus il y a de contradictions dans ce qu'ils disent, plus il est clair, objectait-elle, que leur intention est de se cacher; le valet en est convenu ; il nous a dit que son maître voyageait mystérieusement; ne les contraignons pas à nous avouer leur secret. Cette hospitalité que nous leur accordons ne nous oblige qu'à des égards... nous y manquerons, ce me semble, en les forçant de se dévoiler.

— Mais il ne s'agit que de leur proposer, a dit madame de Senneval; si cela les afflige, nous les laisserons partir sans leur en parler davantage : et si, dans un cas contraire, ils viennent à y consentir, pourquoi nous priver de cet amusement?

Eugénie proposa de faire questionner leurs gens, mais madame de Blamont ne le voulut pas; et définitivement la résolution prise fut, que la

maîtresse du logis irait elle-même voir la jeune femme le lendemain matin ; qu'elle commencerait par l'inviter à se reposer quelques jours à Vertfeuille ; qu'insensiblement elle lui laisserait apercevoir l'intérêt qu'elle aurait de la connaître plus particulièrement... Mais timide comme tu la sais, elle n'osa jamais faire cette visite seule, et je fus choisi pour l'y accompagner. Comme elle avait fait dire exprès qu'il ferait jour chez elle à neuf heures, afin d'être sûre de les trouver levés à huit et demie, nous y passâmes à cette heure : leur toilette était achevée, et ils se préparaient à descendre... Ils témoignèrent combien ils étaient honteux d'être prévenus. Les politesses furent réciproques de part et d'autre. Madame de Blamont engagea la conversation avec beaucoup d'adresse ; le mari et la femme, tous deux remplis d'esprit, la devinèrent, et loin de se refuser à ce qu'on paraissait désirer d'eux, ils témoignèrent, sans la moindre contrainte, qu'ils étaient trop heureux de pouvoir reconnaître, par une aussi faible marque d'obéissance, toutes les attentions dont on les comblait.

— N'imaginant pas que nous pouvions vous intéresser à ce point, madame, dit Sainville, vous nous pardonnerez d'avoir un peu déguisé le vrai en arrivant hier chez vous. Il est des choses que l'on peut cacher, sans offenser en rien

ceux avec qui l'on les déguise; en ne nous refusant point aujourd'hui aux éclaircissements que vous exigez, peut-être serons-nous même encore contraints à quelques restrictions; mais comme ellés ne diminueront en rien la singularité de nos récits, vous nous les pardonnerez, madame, bien sûre que l'exactitude la plus entière guidera tous nos autres détails...

Contente de ce qu'elle obtenait, madame de Blamont n'osa pas appuyer davantage; et il fut convenu que l'on ferait un déjeuner dînatoire, qui, nous formant une plus grande journée, nous donnerait le temps de prêter toute notre attention aux aventures que nous devions entendre. On se mit donc à table de très bonne heure, et dès que l'on fut rentré dans le salon, la compagnie s'étant rangée en demi-cercle autour de ces deux jeunes personnes, Sainville commença son récit dans les termes suivants.

Le courrier part, l'heure presse, tu permettras, mon cher Valcour, que ce long détail fasse le sujet de ma prochaine lettre, et je t'embrasse.

FIN DU TOME PREMIER.

## TABLE DES MATIÈRES

### TOME PREMIER

## TOME DEUXIÈME



## TOME TROISIÈME



## TOME QUATRIÈME